Jean-Claude Liaudet

Tel homme, quelle mère ?

Le rôle de la mère dans la vie amoureuse du fils



l'Archipel

JEAN-CLAUDE LIAUDET

TEL HOMME, QUELLE MÈRE ?

Le rôle de la mère
dans la vie amoureuse du fils

l'Archipel

COLLECTION « ARCHIPSY »

Mentir pour mieux vivre ensemble, Pascal Neveu, 2012.

La Découverte de votre enfant par le dessin, Roseline Davido, 2011.

Du premier cri au dernier souffle, Martina Niernhaussen, 2011.

Le Sexe du cerveau. Hommes, femmes : les vraies différences, Dr Jean-Albert Meynard, 2011.

Victime attitude, Thierry Gallois, 2009.

Je ne m'aime pas: un peu, beaucoup, à la folie. Face aux défaillances narcissiques, Alexandra Choukroun, 2009.

Le Malade, la Maladie et les Proches, Dr Isabelle Moley-Massol, 2009.

États de crise. Comment survivre à ces crises de vie auxquelles personne n'échappe, Armelle Oger, 2008.

Le bonheur d'être névrosé… et comment surtout ne pas en sortir, Dominique Drillon, 2008.

Belle-mère ou marâtre. Quel rôle pour la femme du père ?, Michel Moral et Marie-Luce Iovane-Chesneau, 2008.

Changer ? Moi, jamais !, Pascal Neveu, 2008.

Mère-fils : une relation malmenée, Sylvette Desmeuzes-Balland, 2007.

Les Pièges de la discrimination. Tous acteurs, tous victimes, Pierre Scharnitzky, 2006.

Le volant rend-il fou ?, Jean-Marc Antoine Bailet, 2006.

Le Complexe de Barbe-Bleue. Psychologie de la méchanceté et de la haine, Dr Jean-Albert Meynard, 2006.

Vaincre les peurs et les phobies, Marc Spund, 2005.

Si tu m'aimes, trompe-moi !, Alexandra Choukroun, 2005.

L'Enfant et le Diable. Accueillir et soigner les victimes de violences, Dr Liliane Daligand, 2004.

Guide de survie pour parents débordés, Dr Frédéric Kochman, 2004.

Psychologie du criminel. Logiques de l'irréparable, Jean-Michel Labadie, 2003.

Psychologie de l'argent, Thierry Gallois, 2003.

Une collection dirigée par Roseline Davido

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE L'ARCHIPEL

Freud pour les parents, L'Archipel, 2006 / Pocket, 2008.
Croire en soi, ou la confiance perdue et retrouvée, L'Archipel, 2004.
Telle fille, quel père ?, L'Archipel, 2002 / J'ai Lu, 2004.
La Psychanalyse sans complexes, L'Archipel, 1999 / J'ai Lu, 2003.
Dolto expliquée aux parents, L'Archipel, 1998
(réédition augmentée, 2008) / J'ai Lu, 2000.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Névrose française, Odile Jacob, 2012.
Paroles de fragilité, Albin Michel, 2011.
Faut-il croire à la psychanalyse?, Le Cavalier bleu, 2010.
L'Art d'être père, Albin Michel, 2008.
Du bonheur d'être fragile, Albin Michel, 2007.
L'Impasse narcissique du libéralisme, Climats/Flammarion, 2006.
Le Complexe d'Ubu, ou la névrose libérale, Fayard, 2004.
La Psychanalyse, Le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2002.

Site de l'auteur: www.sgdl-auteurs.org/jeanclaude-liaudet

Un livre présenté par Roseline Davido

www.editionsarchipel.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant
ce livre, aux Éditions de l'Archipel,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada,
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

eISBN 978-2-8098-0910-7

Copyright © Éditions de l'Archipel, 2012.

Sommaire

Page de titre
COLLECTION « ARCHIPSY »
DU MÊME AUTEUR
Page de Copyright
INTRODUCTION
PREMIÈRE PARTIE - LES NOUVELLES FIGURES SOCIALES DE L'HOMME ET DE LA FEMME
1 - UNE SOCIÉTÉ SANS PÈRES
2 - LA NOUVELLE FEMME
DEUXIÈME PARTIE - LA RELATION MÈRE-FILS
3 - LA RELATION DE LA MÈRE ET DU FILS, DE LA CONCEPTION À L'ÂGE ADULTE
INTERMÈDE 1 - EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)
4 - LES GRANDS ÉCUEILS DE LA RELATION MÈRE-FILS
INTERMÈDE 2 - EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)
TROISIÈME PARTIE - MANIFESTATIONS DANS LE COUPLE
5 - QUAND L'AMOUR VA BIEN
INTERMÈDE 3 - EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)
6 - SYMPTÔMES HABITUELS
7 - LA CRAINTE DE L'ENGAGEMENT
8 - LE DÉSIR INHIBÉ
9 - EXCÈS DE SEXE
INTERMÈDE 4 - EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)
10 - LE FILS INCESTUÉ, ET AUTRES
QUATRIÈME PARTIE - LE POINT DE VUE DE LA COMPAGNE
11 - QUAND LA COMPAGNE REJOUE SON ŒDIPE DANS SON COUPLE

12 - QUAND LA COMPAGNE A DU MAL AVEC SA BELLE-MÈRE
CONCLUSION
BIBLIOGRAPHIE
REMERCIEMENTS

INTRODUCTION

Les belles-mères font l'objet de mille plaisanteries, nous ne sommes guère charitables avec elles. Que font-elles pour être ainsi décriées ? À y réfléchir, voir partir son enfant, le voir transi d'amour pour un autre ou une autre représente une épreuve pour laquelle nous pourrions manifester quelque compassion. Voir disparaître le paradis où mère et enfant jouissaient d'une entière complicité, si charnelle les premières années, peut être vécu par la mère comme la fin d'un monde.

Ce sont les gendres les plus cruels. Pour eux, disent-ils, le mariage ce n'est pas la mer à boire mais la belle-mère à avaler… Les brus, quant à elles, commencent souvent par englober leur belle-mère dans l'amour qu'elles portent à leur homme. Pensez-vous, cette femme a été capable de faire un si beau garçon ! Si aimable! Elles sont prêtes à voir en elle une mère idéale, complémentaire de la leur, et à évoluer agréablement dans leur famille par alliance. Il leur arrive de déchanter.

Cela commence souvent par des piques, rien de bien méchant, mais quand même… « Tu n'aurais pas pris quelques kilos?», demande belle-maman, faussement inquiète. Et quand la bru sort de chez le coiffeur: « Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux? » Elle se vante de ses talents culinaires, comment fait son fils pour apprécier les plats vite faits de sa femme ? Parfois, elle laisse entendre que sa belle-fille s'occupe mal de sa maison… De façon détournée, elle plaint son fils d'être si mal tombé…

Une question se fait jour : belle-maman ne serait-elle pas un peu jalouse ? Mais comment est-ce possible ? Au lieu d'être ravie du bonheur de son fils, elle se montre envieuse. Elle commente aigrement les réussites du couple. Ou bien elle attend que son fils lui fasse des cadeaux qui valent bien ceux qu'il fait à sa femme. Elle se plaint: pourquoi ne l'emmène-t-il jamais au cinéma ?… Craindrait-elle qu'on lui vole son fils? Pour la plupart des brus, cela paraît impensable; sauf à se retrouver dans un univers bien triste et bien noir…

Belle-maman est parfois plus sournoise. Elle évoque les qualités de l'ex de son fils. Elle persifle dans le dos de sa bru, elle insinue qu'on l'a aperçue en curieuse compagnie. Elle emploie parfois une stratégie plus fine en décidant de

devenir indispensable. Elle est prête à faire les courses avec sa bru… quitte à la conseiller dans ses achats. Elle est prête à continuer de laver les caleçons de son fils, à remplacer sa bru au fourneau… Elle accepte de la tolérer comme un mal nécessaire, pourvu qu'elle garde son fils chéri. Elle ne concède à sa bru que le lit (non sans surveiller et commenter, cela arrive, le degré de satisfaction de son fils). Et quand ça ne marche pas, elle sort sa dernière carte, celle du désespoir: elle est seule, malheureuse, que deviendrait-elle sans leur couple ? Hélas, sa bru ne l'aime pas, malgré tout ce qu'elle fait pour eux, malgré tous ses efforts pour se montrer agréable…

On pourrait espérer que, lorsque l'enfant paraît, ces dissensions disparaissent. Tous, penchés ensemble sur son berceau, pourraient se sentir unis dans le bonheur d'aimer le bébé qui gazouille. Mais belle-maman veut faire profiter de son expérience. Cela commence dès avant la naissance, avec la constitution d'un trousseau choisi selon ses goûts de grand-mère nouvelle. Elle, elle sait s'occuper d'un bébé, elle en a élevé plusieurs, et avec succès, il suffit de regarder son fils. La tétée, le rot, le change, le sommeil, elle connaît tout cela par cœur, au moment où la jeune maman se demande si elle va savoir faire, si elle va être une bonne mère… Il arrive que celle-ci se sente menacée dans son rôle par belle-maman.

Trop souvent, la bru se révèle fragile. Peut-être n'est-elle pas une bonne épouse ? Peut-être n'est-elle pas une bonne mère? Incertaine, elle laisse faire sa belle-mère, ou ne s'affirme pas autant qu'il le faudrait. La voilà dévalorisée, parfois au bord de la dépression. D'autres fois, elle entre autrement dans le jeu; on pourrait dire qu'elle tombe dans le panneau. Elle retrouve le goût de la révolte qu'elle a éprouvé contre sa mère, mais cette fois elle ne va pas se laisser faire ! C'est la guerre, haine contre haine. Les deux furies se retournent vers le fils et mari et lui mettent le marché en main : « C'est elle ou moi ! » L'épouse croit jouer son va-tout, car elle n'est pas toujours certaine du choix de son compagnon.

Il arrive que celui-ci soutienne sa femme, c'est la moins mauvaise des situations. Mais souvent il se contente de compter les points. Il hésite, ne se prononce pas, il est pris dans un choix cornélien. Il aimerait bien rester le fils chéri de sa maman, et il aime sa femme. Pour y parvenir, le plus simple est… de fuir la situation: de minimiser le conflit, de demander à sa femme de faire de petits efforts. Ce qui redouble la culpabilité de celle-ci : comment peut-elle exiger de son homme qu'il renonce à sa maman ? Est-ce qu'elle le ferait, elle ? Elle comprend bien qu'il ne veuille pas se brouiller avec sa mère, et pourtant. Voilà de quoi attiser la dépression de la compagne, ou sa rage, selon les cas.

Car ce qui apparaît alors, c'est que le problème n'est pas tant celui de la belle-mère que celui du compagnon. Après tout, sa mère peut être ce qu'elle est, possessive, autoritaire, envahissante. Si son fils a su se détacher d'elle, elle ne représente qu'un inconvénient, rien de plus.

Voilà pourquoi il est important pour une femme de comprendre le lien qui unit son compagnon à sa mère. Le plus évident est souvent un attachement de petit garçon qui n'en finit pas de finir. Mais il est d'autres liens qui interfèrent dans la vie de couple, nous le verrons.

Voilà aussi, bien sûr, pourquoi il est important pour un homme de comprendre sa relation à sa mère, puisque celle-ci structure ses relations amoureuses. Combien de ruptures seraient évitées s'il comprenait ce qu'il met en œuvre malgré lui !

On pourrait donc dire que sa mère sommeille toujours dans le cœur de l'homme. Si elle fut suffisamment aimante (pas trop) au temps de son enfance, il pourra être un amant charmant. S'il fut le dernier de ses soucis, il pourra être un compagnon crampon… Nous tenterons ainsi de repérer l'influence de la mère dans les comportements amoureux et conjugaux du fils, une fois qu'il est devenu un homme. Nous verrons que la mère joue un rôle dans l'infidélité comme dans le manque d'appétence sexuelle, dans le refus de s'engager comme dans le fait de prendre sa femme pour une seconde mère… mais aussi dans le machisme qu'elle a pu créer chez son fils.

Pour comprendre ce qui se manifeste dans les relations actuelles du couple, nous reconstituerons les étapes de la relation du fils avec sa mère de sa naissance à l'âge adulte, ce qui nous permettra d'associer les problèmes d'aujourd'hui à des étapes de l'enfance. Un sevrage qui s'est mal passé (on connaît le goût des hommes pour les seins !) ne donne pas les mêmes effets que la séduction d'une mère, ou son désintérêt pour son fils…

Et pour comprendre cette relation entre la mère du fils et le couple que celui-ci forme avec sa femme, il peut être utile de repérer dans quel contexte celle-ci se place : en ville en 2010, ce n'est pas comme à la campagne en 1950… Je commencerai par là.

PREMIÈRE PARTIE

LES NOUVELLES FIGURES SOCIALES DE L'HOMME ET DE LA FEMME

1

UNE SOCIÉTÉ SANS PÈRES

Être bru, être homme et fils de sa mère, être mère et belle-mère se situe dans l'air du temps ; c'est-à-dire correspond à des manières de faire, de sentir et de penser qui s'imposent à chacun sans qu'il s'en rende compte. Il en est ainsi dans les rapports entre générations et entre sexes, et dans la mutation qu'elles ont connue depuis quelques décennies. S'il fallait choisir un repère symbolique, on pourrait prendre celui de la chute du mur de Berlin, en 1989. Mais depuis longtemps déjà, au moins depuis 1968, flottait un vent de libéralisation qui venait droit des États-Unis. À partir de 1989, les choses sont claires : le libéralisme a triomphé, sa vision du monde imprègne les mentalités, au point de croire qu'il est dans la nature des choses d'être en concurrence perpétuelle ; naturel aussi de se prendre soi-même comme un simple moyen pour réaliser ses performances, ce qui implique de bien gérer son capital physique, esthétique, intellectuel, sexuel, social ; de considérer autrui également comme un moyen pour ses satisfactions personnelles…

La culture libérale contre la loi paternelle

Pour nos grands-parents, il était « interdit d'interdire » ; aujourd'hui c'est plutôt « *no limits* » : rien ne doit venir contraindre l'expansion de notre moi, et de ses plaisirs. Nous sommes individualistes, comme on dit, nous plaçons comme premier et non négociable le droit de chacun à être et faire ce qu'il veut comme il veut. Mais, curieusement, cet égoïsme ne nous rend pas individuels, c'est-à-dire singuliers, mais plutôt grégaires. Nous cultivons une originalité de masse, cette standardisation permettant d'industrialiser notre satisfaction, pour le bénéfice de quelques-uns.

Être sans limites, cela veut dire que toute loi est une contrainte inacceptable. Nous n'intériorisons plus la loi. La question n'est plus « est-ce interdit ou pas ? » mais « est-ce que je peux ou pas ? », c'est-à-dire : est-ce que j'en ai la capacité, la puissance ? C'est dire que la dérégulation est notre mot d'ordre, valable pour notre intimité comme pour l'économie de marché. Les figures d'autorité sont

déchues: il faut moins d'État, moins de profs, moins de père.

Et tant pis si l'absence d'une loi intériorisée conduit à développer les contraintes extérieures (puisque la liberté illimitée conduit au désordre et à l'insécurité, on le sait bien mais on ne veut pas le savoir). Taylor n'est pas mort, il a quitté les chaînes de montage des usines Ford pour gagner sinon la société entière (puissants exceptés) : on élabore des procédures, on contrôle, on évalue, on met en place des systèmes de punition et de récompense. Ces règles de fonctionnement nous sont données de l'extérieur, elles nous contraignent sans atteindre notre soif de liberté sans frein qui reste intacte en notre for intérieur.

Plus de loi, donc finie l'autorité! Fini le patriarcat! Les pères ne sont plus des pères, ils ne représentent plus la loi, la société ne les aide d'ailleurs plus à tenir ce rôle. Ce sont des hommes, comme vous et moi, nous sommes tous égaux; c'est-à-dire sans différences.

Dès lors, il faut devenir homme sans le secours ni le modèle d'un père à l'aise dans son rôle; sans le soutien de rituels sociaux. On le dit depuis les années 1960, il y a carence paternelle. Et la multiplication des familles unipersonnelles, en général composées de la mère et des enfants, ne fait que renforcer son absence.

L'absence de rite social pour devenir un homme

Dans les sociétés traditionnelles, qu'on appelle primitives, ou premières, les adolescents se devaient de traverser des épreuves au terme desquelles ils étaient reconnus comme devenus des hommes ; et des guerriers la plupart du temps. Ils devaient, par exemple, courir nus à travers un troupeau, participer à des combats de groupe ou bien sauter de la cime d'un arbre. Ce rite de passage, selon l'expression de Van Gennep[1], comportait souvent des marquages corporels comme le tatouage, la circoncision. Ces rituels s'imposaient au garçon, mais aussi à ses parents, qui devaient reconnaître qu'il était devenu un homme. Pas question de protéger son « petit chéri », ou de dénier le fait qu'il avait grandi !

Dans nos sociétés, ces rituels ont disparu. Le dernier à avoir existé fut le service militaire (non pas en tant que tel, mais comme équivalent d'un rituel), dans lequel on retrouvait les trois temps du rite de passage décrits par Van Gennep : la séparation des parents et du groupe social d'origine; la mise à l'écart pendant laquelle des personnes dotées d'une haute valeur symbolique transmettent un savoir (celui du guerrier) et des valeurs sociales (la discipline, le courage, la solidarité…); puis le retour au groupe d'origine. Les religions

comportaient des rituels : la première communion pour les garçons et filles catholiques, la bar-mitsvah pour les garçons juifs marquent la fin de l'enfance. Mais leur charge symbolique s'est bien édulcorée.

On a voulu voir des rituels dans le premier rapport sexuel, l'épreuve du bac, ou le permis de conduire. Ce qui ne peut se soutenir car il y manque l'essentiel: la transmission de règles et de savoirs sociaux qui intègrent le garçon dans le groupe des hommes.

Les adolescents ne sont donc plus portés par le social pour être reconnus comme des hommes à part entière. On peut comprendre les conduites ordaliques[2] comme une tentative pour les remplacer. Les conduites à risque, où l'on brave un danger (vitesse excessive, beuveries, sports extrêmes…), sont une manière pour les adolescents d'éprouver leur virilité. Mais là non plus il n'y a pas intervention symbolique d'un système social représenté par des sages (c'est-à-dire la génération précédente).

Quand la loi ne reconnaît plus le père

Ajoutons que la loi ne sait plus elle-même ce qu'est un parent, qu'elle confond avec le géniteur. Car il ne suffit pas d'avoir un lien biologique avec un enfant pour être son parent, comme semblent désormais le croire les juges. Il arrive à des femmes de refuser d'être mères, elles abandonnent leur enfant et n'en sont plus que la génitrice (elles ne sont pas des mères « dénaturées » pour autant!). *A contrario*, des personnes qui adoptent un enfant en deviennent les parents. Car être parent est un acte de parole par lequel on déclare reconnaître un enfant comme le sien; ainsi l'enfant acquiert-il un état que l'on qualifie de civil, qui l'établit dans une filiation. Il a une place dans la cité. C'est dire qu'être parent est une affaire humaine, symbolique et sociale, plutôt qu'une affaire naturelle, animale et génétique.

C'est dire aussi que la preuve de la paternité par un test génétique est une aberration dans laquelle on confond le père et l'étalon. On peut pourtant lire sur le site du ministère de la Justice :

> « L'action en recherche de maternité ou de paternité permet d'établir la filiation de l'enfant à l'égard de son père ou de sa mère. C'est une action réservée à l'enfant.

L’enfant doit, selon le cas, prouver la paternité biologique du père prétendu ou rapporter la preuve qu’il est l’enfant dont la mère a accouché [3] . »

La notion de filiation est ici réduite à une dimension génétique : c’est la race qui compte… On peut s’inquiéter de cette résurgence d’un racisme qui s’appuie, ô triste ironie, sur les progrès de la science biologique! Rappelons que la filiation est une construction sociale par laquelle on transmet la parenté. Elle détermine les liens d’autorité (parentale, etc.) et la circulation des patrimoines (héritage). Elle diffère selon les sociétés: elle peut être patrilinéaire, matrilinéaire, bilinéaire, ou indifférenciée (alors ce sont les quatre grands-parents qui servent de repères).

Cette confusion entre filiation symbolique et lignage biologique conduit à la création du curieux concept de « paternité biologique»: un oxymore comparable, par exemple, à celui de « l’eau de feu », où l’on assemble des contraires pour un effet qui ne peut être, au mieux, que métaphorique. Et où l’on confond la parole humaine et la semence animale[4].

Que la justice reprenne à son niveau cette indistinction entre le social et l’animal est, au mieux, le signe d’une profonde mutation anthropologique, au pire celui d’un effondrement culturel qualifié en d’autres temps de barbarie, ou de fin de civilisation. Et, de toute façon, le signe d’un affaissement de la pensée juridique et de la force de la loi – caractéristique, je l’ai dit, de la culture libérale.

Le nouveau père d’aujourd’hui peut en déduire que ce qui le caractérise, c’est d’être un étalon ! Du moins tant qu’on aura besoin de sa semence, et que les techniques du clonage ne seront pas au point… Alors (faisons un instant de science-fiction) hommes et femmes pourront se reproduire chacun pour soi, chacun de son côté…

Affaiblissement de l’œdipe et de la parenté

Dans la famille, les garçons ne trouvent plus si facilement chez leur père un repère identificatoire qui leur permette de s’identifier au masculin. Dans la culture libérale, c’est tout le jeu œdipien qui se trouve relâché. On sait que, dans le scénario œdipien, le garçon renonce à sa mère d’abord par crainte, puis par amour du père. Il sort de son complexe en décidant d’être un homme comme son père, ce qui lui permettra plus tard d’aimer des femmes qui ressembleront à sa

mère, mais pas trop. Il faut pour cela qu'il fantasme un danger d'être castré par son père… Pour nourrir ce fantasme, encore faut-il que son père se pose là ! Sinon, c'est la mère qui règne. Ce qu'il a de plus en plus de mal à faire, pour des raisons sociétales, comme l'affirme Jean-Pierre Lebrun :

> « Les coordonnées du discours social s'étant aujourd'hui considérablement modifiées, il n'est pas impossible que nous soyons de plus en plus confrontés aux traces de ce premier lien [avec la mère] chez les sujets. Et vu la péremption de l'appui dans le patriarcat que pouvait prendre l'intervention paternelle, il n'est pas impossible non plus que ce changement atteigne tout autant le garçon qui lui aussi se trouve alors livré à ce premier lien avec la mère, autrement dit à sa loi [5] . »

Toutes les conditions sont donc mises en place pour que le garçon reste attaché à sa mère ; c'est-à-dire pour qu'il garde un lien avec la mère primitive des premiers mois de sa vie, puis avec la mère œdipienne, celle du désir incestueux. Cela ne signifie pas qu'il aura avec elle une relation génitale. Il en restera avec elle à des conduites incestuelles, lesquelles, apparemment désexualisées, se manifestent par un excès de proximité et d'intimité. On pourrait dire que là où il y a de la confusion, il y a de l'incestuel. Nous reviendrons sur ce sujet.

Les Français et l'inceste

> Parmi les violences sexuelles signalées en France, deux sur trois sont de caractère incestueux; soit 10 000 par an. Ce chiffre ne représente que la partie émergée de la réalité. On estime que neuf cas sur dix ne font pas l'objet d'un signalement.
>
> Selon la Haute Autorité de santé, chaque jour 300 actes incestueux seraient perpétrés ; 2 millions d'adultes en France auraient été victimes d'inceste dans leur enfance.
>
> Il a fallu attendre 2009 pour qu'un texte de loi donne un cadre juridique à l'inceste, défini désormais comme « toute atteinte sexuelle commise sur un

mineur par son ascendant, son oncle ou sa tante, son frère ou sa sœur, sa nièce ou son neveu, le conjoint ou le concubin de ces derniers » ainsi que « le partenaire lié par un Pacs avec l'une de ces personnes ».

L'inceste échappe ainsi à une conception seulement biologique. En incluant le concubin et le partenaire d'un Pacs parmi les fauteurs possibles, on reconnaît que le parent est symbolique avant d'être génétique.

1. *Les Rites de passage* , Dunod, 1909.

2. L'ordalie est une épreuve extrême qui a valeur de jugement. Au Moyen Âge, on pratiquait le « jugement de Dieu » pour attester d'une vérité. Par exemple, l'accusé devait plonger son bras dans de l'eau bouillante. S'il en ressortait indemne, Dieu avait certifié son innocence.

3. service-public.fr

4. Elle peut être comprise comme une exagération juridique justifiée par la volonté de protéger les femmes d'un consentement forcé. Par exemple, celui de la bonne vis-à-vis de son employeur.

5. Jean-Pierre Lebrun, *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine* , Érès, 2012.

2

LA NOUVELLE FEMME

La situation actuelle des femmes est liée à deux facteurs: la baisse tendancielle du patriarcat, et l'avènement du libéralisme, de sa culture. On confond souvent les deux phénomènes, ce qui entraîne des confusions.

Les femmes dans le patriarcat finissant

Les femmes ne peuvent que se féliciter de l'affaiblissement du patriarcat, puisqu'il ne leur accordait pas pleinement un statut de sujet humain. On a longtemps cru que le sperme était le seul agent de la procréation, la femme n'étant qu'un lieu de transit simplement nourricier pour ce que l'on pourrait qualifier de clonage, puisque le père s'auto-reproduisait dans le fils – comme Yahvé et Adam. N'étant pas créatrices de la vie, elles n'avaient dans notre système symbolique que la place d'un adjuvant, fort agréable dans le meilleur des cas. Rien ne soutenait leur existence aux yeux des autres, elles ne devaient d'être qu'à la force de leur talent, de leur capacité personnelle à séduire et convaincre, qu'à l'influence qu'elles exerçaient sur leurs enfants.

Cette inexistence symbolique et sociale se traduisait encore très concrètement hier. En voici quelques dates : il faut attendre 1938 pour que les femmes deviennent sujets juridiques, elles peuvent désormais ester en justice; elles ne deviennent sujets politiques en France qu'en 1945, date où on leur accorde le droit de vote; le régime matrimonial datant de 1804 est réformé en 1965, la femme peut enfin gérer ses biens, ouvrir un compte en banque, exercer une profession sans l'autorisation de son mari.

Dans le patriarcat, la femme n'avait pas de pouvoir socialement délégué sur ses enfants, ce qui la conduisait peut-être à développer par contrecoup un pouvoir affectif. Tous les enfants qu'elle procréait étaient réputés être de son mari, ils étaient de sa lignée, et il avait toute autorité sur eux. On sait qu'aujourd'hui la femme a repris son pouvoir sur ses enfants. Ce n'est plus l'homme qui gère sa fécondité, mais elle-même, grâce aux techniques de contraception et au droit à l'avortement. Par ailleurs, depuis 2005, le patronyme

n’est plus automatiquement le nom de l’enfant. Selon le choix fait par les parents, parfois au prix de négociations complexes, l’enfant porte soit le nom du père, soit celui de la mère, soit les deux accolés dans un ordre choisi par eux et dans la limite d’un seul nom de famille pour chacun s’ils portent eux-mêmes le nom de leurs deux parents.

Des femmes libérées mais aussi libérales

C’est dire que la mère est rétablie dans ses droits naturels et symboliques vis-à-vis de ses enfants. Mais la condition féminine n’en reste pas au desserrement de la contrainte patriarcale et au rééquilibrage des pouvoirs entre homme et femme. Le libéralisme propose également ses valeurs aux femmes, notamment l’individualisme dont nous avons déjà parlé. Ses effets sont tels que le mot de couple semble désormais un peu *has been*. Ce qui compte avant tout, c’est soi-même, sa satisfaction, sa carrière. Les compromis ne sont plus à l’ordre du jour, Ainsi, le rééquilibrage des pouvoirs entre homme et femme qui aurait pu être une chance pour redéfinir les relations d’amour débouche trop souvent sur une guerre des sexes. On sait que de nombreuses femmes prétendent aujourd’hui qu’un homme à demeure, on peut s’en passer; surtout quand les enfants sont faits.

L’amour à la libérale

Un site récent prônant la décontraction, le lâcher prise dans des rencontres qui seront d’autant plus torrides qu’elles seront occasionnelles, c’est-à-dire sans engagement, semble refléter une nouvelle idée de l’amour; une idée postmoderne. Son argumentaire a été concocté par des marketers : rien de mieux pour traquer nos mentalités afin de nous convaincre d’acheter. Il semble qu’ici la cible choisie est surtout féminine. Qu’y apprend-on? Qu’en amour postmoderne, la femme a quatre motivations clés:

1. Avant tout, « briser la routine » : pas de traintrain, pas de journal et pantoufles au coin du feu, messieurs!

2. Ensuite, « exprimer sa sensualité » : le sexe est un lieu d’épanouissement de soi-même, de développement personnel, on y est active. Messieurs les

machos peuvent rengainer!

3. Mais aussi, « réaliser ses fantasmes » : il n'y a pas de plaisir abouti sans perversion assumée. Pas que celles de monsieur, celles aussi de madame.

4. Enfin, la femme d'aujourd'hui souhaite « rencontrer des esprits libres » : pas des fonctionnaires, des timorés, des fils à maman. Un esprit libre n'a pas de fil à la patte !

La synthèse est ainsi libellée: « libérez vos sens ! », puisqu'il s'agit toujours et avant tout de liberté de soi… Il serait plus exact de dire: « libéralisez vos sens ».

Conséquence : le divorce est devenu l'avenir du couple (un divorce pour trois mariages en moyenne, un sur deux dans les grandes villes). Trois fois sur quatre, c'est la femme qui le demande. En 1994, 2 012 000 enfants mineurs étaient séparés d'au moins un parent, sachant que la résidence principale est accordée à la mère dans 87 % des cas. On peut supposer que ces chiffres sont aussi valables pour les unions libres. On ne s'étonnera donc pas que les enfants déclarent adorer leur maman, qui vit d'ailleurs souvent dans des conditions précaires, et se dévoue pour ses enfants, lesquels se retrouvent en dette psychique vis-à-vis d'elle. De plus, le père a tendance à s'effacer : après le divorce, 34 % des enfants ne le voient plus jamais, et 19 % moins d'une fois par mois.

Le désastre selon Aldo Naouri

Pour Aldo Naouri, la situation actuelle consacre la victoire des femmes sur les hommes[1]. Il n'est pas le seul à développer une telle argumentation, il peut donc être intéressant de s'y arrêter un instant. Schématiquement, la femme c'est la nature, dit-il, dans toute sa puissance. Tout d'abord parce qu'elle est constamment en capacité de s'accoupler (volontairement ou non) alors que l'homme connaît la détumescence : si on laisse faire la nature, elle connaît donc beaucoup d'hommes… Par ailleurs, aux temps anciens où l'on ne connaissait pas le rôle du mâle dans la procréation, les enfants étaient d'elle et à elle. Le patriarcat aurait eu pour finalité d'encadrer cette supériorité naturelle des femmes. S'appuyant sur la découverte du rôle du sperme dans la procréation,

sans doute au moment où l'humanité devient sédentaire, les hommes élaborent un système de lois patriarcales, une culture leur garantissant la possession d'au moins une femme et le contrôle de sa fécondité.

Ainsi, les femmes seraient du côté d'une nature puissante et sans limites, et les hommes du côté d'une culture fragile, sans cesse menacée, cherchant à établir des limites. La loi protégerait les hommes d'une menace féminine – mais aujourd'hui la loi change, on pourrait même dire qu'elle fout le camp…

Posée ainsi, la lutte entre nature et culture semble être celle du pot de terre contre le pot de fer. Alors, les jeux sont faits! On y trouve sans doute un écho du sentiment actuellement partagé d'un retour à la barbarie. Après tout, le mythe de la concurrence qui est une de nos valeurs actuelles, et pas seulement dans l'entreprise, renvoie bien à celui de la *struggle for life*, sans foi ni loi.

Il paraît difficile, dans le tableau ainsi dressé, de départager la réalité des rapports homme/femme du fantasme de la grande mère archaïque. Il semble que cette vision d'Aldo Naouri se situe en miroir vis-à-vis de celle des femmes victimes de la tyrannie masculine. Du côté des hommes comme de celui des femmes, nous avons naturellement tendance à imaginer l'autre comme une menace, que notre peur rend fantastique. Un positionnement du côté de la culture, si culture il y a, consisterait à dépasser cette position duelle, qui ne fait que provoquer un combat visant l'extermination de l'autre dont, pourtant, on a besoin. De plus, assimiler la femme à la nature semble presque animalier : on ne voit pas pourquoi les femmes n'auraient pas besoin des lois, autant que les hommes.

Néanmoins, ce scénario théorique méritait d'être signalé. Il n'est pas certain qu'il ne hante pas l'esprit des compagnons des femmes d'aujourd'hui. Ni même celui de certaines femmes !

La mère et le symbolique

L'équation « 1 enfant = 1 ventre + 1 père », où l'on met l'animal du côté maternel, et l'humain, c'est-à-dire le fait que nous sommes des êtres de parole, du côté du père représentant de la Loi symbolique, semble donc toujours être de mise. Bien des mères revendiquent d'ailleurs cette position : elles parleront du lien charnel, de ce qu'il y a d'indiciblement grand dans le fait d'avoir porté l'enfant dans son ventre, à tel point qu'il fera toujours partie d'elles-mêmes… En ces temps de perte de repères, elles en proposent un : l'animal pire que l'animal; puisque l'élevage terminé, toute mère mammifère lâche son enfant au

point de l’oublier. La mère humaine, pas toujours!

Une vraie mère, c’est tout autre chose. Si l’enfant naît d’abord de la mère, ce n’est pas comme un bout corporel d’elle-même, mais comme un sujet à venir. Être mère, c’est donc se situer dans un montage symbolique défini dans le langage, notamment le juridique qui décrit la famille ; un montage qui installe l’enfant dans deux filiations, celles du père et de la mère.

Être mère, c’est établir des limites en définissant des places différentes, condition nécessaire pour qu’il puisse exister des échanges de toutes sortes entre les humains (affectif, sexuel, politique, économique…). Ces différences tiennent à deux critères qui se formulent comme des interdits : un enfant n’a pas la même place qu’un parent. Entre l’un et l’autre demeurera toujours une différence qui est irréductible: celle des générations, qui permet de se repérer dans un « avant » et un « après ». Il faut bien cela pour donner un sens (à la fois signification et direction) à la vie ! Cette différence de générations est un montage symbolique plutôt qu’animal, elle est un acte de parole qui inscrit dans un ordre aussi bien un enfant adopté qu’un autre. C’est sur cette base, sur la définition juridique (donc symbolique) de la famille, que l’interdit de l’inceste sera défini. Après qu’une autre différence fondamentale a été soutenue : on est homme ou femme. Ici encore, cela ne dépend pas de nous !

Le contact du sexe de la mère et du sexe du fils est donc plutôt une conséquence que la cause de ce que, dans notre perspective, on nomme inceste. Autrement dit, sans inceste disons symbolique, il n’y a pas d’inceste physique.

La Loi symbolique, donc, c’est un montage de paroles qui donne une identité à un enfant par un jeu de différences entre générations et entre sexes, et l’installe dans une filiation où il a son nom. Ce que la mère transmet avec la bien nommée « langue maternelle ».

Telle est la tâche de la mère: inscrire son enfant dans la Loi, c’est-à-dire la différence des générations et la différence des sexes. À lire cette affirmation vient l’objection: et le père là-dedans ? Si l’on veut conserver le vocabulaire d’un père porteur du symbolique, on dira plutôt qu’il y a déjà du père symbolique dans la mère. C’est en tant que femme et mère, c’est-à-dire marquée par la différence des sexes et la différence des générations qu’elle va élever son enfant. Pour autant qu’elle soit marquée… Autrement dit, s’il y a déjà du père en elle, elle va pouvoir reconnaître le géniteur dans cette place de père symbolique, représentant de la Loi, son compagnon père de l’enfant[2]. Selon qu’elle souhaite reconnaître ou non son compagnon comme père, elle saura bien choisir son homme : un vrai, ou un faux-semblant…

Être mère, c’est aussi céder la place d’enfant à son enfant, c’est-à-dire y renoncer pour soi-même ; autrement dit, renoncer à la première relation entretenue avec sa mère, réagencer les places qu’on a tenues vis-à-vis de ses propres parents.

En synthèse, on dira que les mères et les femmes ont acquis une existence qui ne leur était pas reconnue, en même temps que le rôle du père s’est trouvé remis en cause. Ce qui n’est pas sans conséquence pour leur fils: la place de la mère se trouve renforcée, pour le meilleur et pour le pire.

1. *Les Belles-mères, les beaux-pères, leurs brus et leurs gendres* , Odile Jacob, 2011.

2. Il peut ne pas être physiquement là s’il est dans la parole de la mère. En ce sens, une famille dite « monoparentale » peut aussi être une famille.

DEUXIÈME PARTIE

LA RELATION MÈRE-FILS

3

LA RELATION DE LA MÈRE ET DU FILS, DE LA CONCEPTION À L'ÂGE ADULTE

L'amour véritable n'est pas comparable à l'invasion des Huns : il ne détruit pas ce qu'il y eut avant et ce qu'il y a autour. Pour une femme, il apparaît impossible d'aimer son compagnon sans accepter le fils en lui. Cet homme qu'elle aime a connu avant elle un grand amour; au moins un. Être jalouse de celui-ci ne sert de rien : la compagne ne pourra effacer le fait que cet homme est né d'une mère, et qu'il eut avec elle une relation fondamentale, heureuse et malheureuse. Si l'on dépasse ce réflexe de possessivité, on débouche sur un terrain plus fécond. Mieux comprendre son compagnon, tenter d'imaginer, sinon ressentir, ce qu'il vécut lors de son premier amour est une manière de mieux le goûter – si aimer consiste à jouir de tout ce qu'est l'être aimé, ce qu'il apporte de nouveau pour soi, puisqu'on n'est pas comme lui.

Comprendre la relation de son compagnon à sa mère est donc une façon d'enrichir le présent avec le passé… quand on y parvient! Puisque, depuis que le monde est monde, la relation de la bru avec sa belle-mère semble plutôt crispée… Entrons donc dans le lieu clos de la relation du fils à sa mère ; lieu d'autant plus secret qu'il fut en partie inconscient et qu'il est grandement oublié (refoulé ?) une fois venu l'âge adulte.

La relation idyllique des premiers âges, de la grossesse aux premiers mois

Toute femme, en tant que mère mais aussi comme fille de sa mère, est d'accord avec la croyance établie : rien de plus beau, de plus élevé, que l'amour maternel; rien de plus attendrissant que la relation de la mère et du bébé, cet être démuni, innocent et confiant qu'elle a porté, dont elle a accouché dans la souffrance, et pour qui elle se dévoue corps et âme…

Ô ironie, toute compagne nourrissant à l'excès ce mythe de la grandeur de l'instinct maternel verra celui-ci se retourner contre elle : conformément à sa croyance, elle pensera qu'aux yeux de son homme, elle n'arrivera jamais à la cheville de sa mère… sauf à vouloir devenir la nouvelle mère de son homme !

Tout commence par une fusion : la mère et l'enfant sont deux en un, c'est-à-dire que la présence intérieure ne fait qu'un avec la mère; comme si l'embryon faisait partie de son corps.

On sait que l'anatomie montre le contraire : l'utérus est une invagination, un extérieur venu se loger à l'intérieur sous la forme d'une cavité. Et la biologie : l'embryon est perçu comme un objet extérieur par l'organisme de la mère. Quand sa production d'anticorps n'est pas bloquée, il arrive qu'elle rejette l'embryon. En effet, celui-ci n'est pas l'effet d'un clonage, des gènes étrangers sont venus s'y loger : ceux du géniteur. Il semble même que ces gènes paternels soient à l'origine du placenta. Celui-ci joue un rôle actif de filtre et de protection vis-à-vis de la mère. Si l'hypothèse est valide, le trio œdipien serait comme naturalisé : il y aurait un tiers séparant l'enfant de la mère dès l'origine biologique… Les films d'épouvante où un envahisseur, un *Invador*, vient troubler l'harmonie de la terre mère relèvent peut-être de ce fantasme : un spermatocyte envahit un ovocyte et le transforme au point de faire de l'embryon un corps étranger au corps maternel, que de plus il parasite ! De là à se prendre pour un « méchant » quand on est un homme, il n'y a qu'un pas…

L'instinct maternel

L'élan maternel n'est pas systématique, il varie fortement selon les temps de l'histoire. Dans la Rome des premiers siècles de notre ère, 20 à 40 % des enfants étaient abandonnés. À la Renaissance et jusqu'au XVIII e siècle, les mères abandonnaient leurs bébés en tout anonymat dans le tourniquet, à la porte des couvents. Et les enfants étaient systématiquement mis en nourrice pour ne pas gêner leurs mères. Longtemps, l'infanticide actif ou passif fut pratiqué, surtout vis-à-vis des petites filles. Ce n'est qu'à la fin du XIX e siècle que les États occidentaux se préoccupent de gérer leurs ressources humaines, la richesse d'une nation étant liée à ses forces de production. Les politiques familialistes se mettent en place, l'instinct maternel est proclamé. C'est à la même époque que, aux États-Unis, des firmes créent le mythe du Père Noël (jusqu'alors inconnu) dans leurs publicités. Il sera repris par Waterman en 1907, Michelin en 1919, Coca-Cola en 1931…

Plutôt qu'un instinct, l'élan maternel est un processus qui se construit entre la mère et l'enfant. Il dépend fortement de la relation que la mère de la mère eut avec sa fille. Et aussi du bébé, qui sait attendrir et séduire, comme

chacun le sait. Sa survie en dépend !

Pas d'instinct maternel, donc : ce qui permet de soutenir qu'il n'y a pas de mère dénaturée ! Ne pas être sensible à son enfant n'est pas une infirmité, même si elle place celui-ci dans une situation de souffrance.

Il n'empêche, le fantasme d'être deux en un se trouve confirmé lorsque l'embryon devient fœtus, et qu'il se manifeste concrètement par ses mouvements. Grâce au progrès technique, la mère peut alors voir son enfant et découvrir, à partir de la douzième semaine, que c'est un garçon. La mère vit alors une curieuse expérience : voilà qu'elle recèle en elle le sexe qui n'est pas le sien ! Ce qui ravive un imaginaire inconscient qui date de sa petite enfance. Alors la mère se sent enfin pleinement complète, comme elle ne pourrait l'être avec une fille. Complète, pourrait-on dire, comme Yahvé dieu lui-même, le seul à être à la fois masculin et féminin puisqu'il procréa Adam tout seul, sans l'aide d'aucune femme! Il arrive alors à certaines mères, désorganisées psychiquement, de fantasmer qu'elles sont d'un autre sexe, sans doute transsexuelles ou hermaphrodites, car elles sentent pousser en elle un sexe masculin. Le plus souvent, tout en restant femmes, elles sentent un garçon en elle.

Il arrive donc qu'inconsciemment une mère se prenne elle-même pour ce que les psychanalystes appellent une « mère phallique », et qu'elle ne s'en remette pas. Alors, toute sa vie, elle peut considérer que son fils est son phallus, le sien. Elle cherchera inconsciemment à en garder la maîtrise, faisant de son fils son petit gladiateur. Le destin de celui-ci consistera à réaliser pour elle les conquêtes qu'elle ne peut faire, puisqu'elle n'est « qu'une femme».

Même quand elle n'en arrive pas à cette extrémité, elle voit son vœu infantile enfin comblé. Petite fille, au temps de l'œdipe, elle a désiré un enfant de son père comme équivalent du pénis qu'elle a découvert ne pas avoir. Voilà son vœu réalisé, et doublement ! Car elle réussit là où sa mère avait échoué, elle n'avait donné naissance « qu'à une fille». Elle, elle a fait un fils! La voilà dotée avec son fils d'un « complément phallique », qu'elle appellera donc souvent « mon petit bout »… Très vite, et même avant la naissance, elle va plonger son enfant dans son imaginaire de la virilité… On sait que les fœtus masculins seraient déjà plus énergiques, ils s'agiteraient plus dans le ventre maternel, ils sont même déjà brutaux, les petits coquins !

Après les derniers mois où la cohabitation finit par devenir une gêne, l'enfant paraît. C'est la délivrance. Et la vérification des vœux inconscients : une femme

encore attachée à son père trouvera que son bébé lui ressemble; si elle aime son compagnon, ce sera « son portrait tout craché ! »

Le fantasme de fusion ne disparaît pas dès la naissance. La mère et le fils étaient deux en un, ils deviennent « un en deux[1] ». Il suffit de voir comment une bonne mère tient son bébé, comment elle l'entoure de son corps pour le comprendre. Alors se développe entre eux une relation cannibalique : dans l'allaitement, elle se donne comme nourriture. Le fils partage un même imaginaire des corps intriqués l'un dans l'autre : « de la mère » entre dans sa bouche, transite en lui. À l'autre bout, la mère mange ce qui ressort: voilà ce qu'il fantasme. Ils sont comme deux anneaux passés l'un dans l'autre.

Il faudra attendre le sevrage pour que le fils commence à se désintriquer de sa mère; et la mère du fils. Alors pourra advenir une distance. C'est par la médiation de la cuiller que se fera le nourrissage, et non plus dans le corps à corps. Pour l'enfant, la perte du sein est aussi la libération de la bouche, qui peut alors lancer ses premiers mots pour parcourir la distance qui existe désormais entre sa mère et lui. Voilà ce que permet le sevrage, quand il est pleinement réalisé par l'enfant et la mère, physiquement bien sûr, mais aussi psychiquement.

La mère: premier objet d'amour, premier objet perdu

Avec la distance apparaît l'amour pour la mère qui commence à prendre une existence indépendante ; à devenir, disent les psychanalystes, un « objet», distinct de soi. Un objet qui donne tout, la nourriture, les soins, le langage, la protection, et sans qui l'enfant ne serait rien. Adultes, nous avons oublié l'état de détresse que nous avons tous éprouvé. Car, sans la mère, l'enfant ne peut vivre, incapable qu'il est de subvenir seul à ses besoins. Être aimé de la mère est une question de survie. Ce qui amène l'enfant à être branché sur elle, à ressentir ses désirs, ses humeurs comme jamais personne ne pourra le faire. C'est pourquoi il développe une sensibilité que l'on pourrait comparer à une télépathie. Il connaît peut-être mieux qu'elle-même ses mouvements inconscients. Il en jouira et en pâtira sans qu'elle puisse en être responsable. Cette transmission psychique sera une source du psychisme de l'enfant.

Folie de l'amour maternel, a-t-on dit, c'est-à-dire qu'il reste impensable, et qu'il restera le modèle de toute passion. Que l'on soit homme ou femme, dans la passion d'amour on recherchera toujours dans le partenaire la trace de cet objet total que l'on regrettera toujours, inconsciemment, d'avoir perdu.

« Égérie, modèle, excitante et protectrice à la fois, boîte à bijoux et boîte aux secrets, même absente, même morte, elle est toujours là [2] », écrit excellemment Jean Cournut.

Le fils adore sa mère, il a d'elle un besoin vital. Pourtant, il arrive qu'elle s'absente, qu'elle ne réponde pas aux appels. Pire: le fait qu'elle devienne un objet d'amour distinct de soi entraîne sa perte. Dans la fusion, il y avait confusion, et donc pas d'absence possible. Alors qu'un objet peut être là, ou pas. Dans la fusion, le bébé se débrouillait avec plusieurs objets partiels, non réunis dans une personne : il se délectait du bon sein de la mère, il l'intégrait, il recrachait le mauvais sein intrusif, il le mordait agressivement et l'avalait. Il vivait ce que Melanie Klein nomme la position schizo-paranoïde, faite de projection en l'autre et d'introjection en soi des pulsions et de leurs objets. Lorsque la mère est constituée comme objet total, on pourrait dire comme personne entière et indépendante de soi, elle devient bonne et mauvaise en même temps. Et le bébé n'est plus confondu avec elle. Elle ne dépend plus de lui comme il le croyait, il n'est plus le maître du sein, elle fait ce qu'elle veut. Le bébé se retrouve alors dans une position que Melanie Klein qualifie de dépressive. C'est qu'il vit le sentiment d'une double perte : celle de sa mère au moment même où il la constitue comme personne distincte de lui, mais aussi la perte du pouvoir qu'il croyait avoir sur le sein.

Il arrive qu'un cœur de bonne mère ne supporte pas ce désastre, souvent de manière projective : la souffrance qu'elle ne supporte pas chez son fils, c'est la sienne ! Si elle le sent tellement abandonné, c'est qu'elle se sent abandonnée de lui, comme elle le fut de sa mère avant lui… Ainsi vont les jeux de projection et d'identification: dans la projection, je prête à l'autre des sentiments et des désirs qui sont miens sans que je le sache (et que parfois je refuse) ; dans l'identification, je vis avec lui[3], en lui, je suis comme lui. Heureusement, le plus souvent, la mère a envie de vivre sa vie. Ce qu'elle fait, tout en cherchant à rassurer son fils et à le consoler du sentiment d'abandon qu'il doit affronter pour pouvoir grandir.

Nous verrons qu'il reste des traces de cette grande épreuve, et que ni la mère ni le fils n'en sortent toujours indemnes. Car pour la mère également il y a séparation. Elle doit sortir de l'état fusionnel où elle se trouvait si bien, même si cela l'angoissait. Le père, le compagnon, joue ici un rôle capital. Il lui montre par sa simple existence qu'il y a « de l'ailleurs », il lui signifie qu'il lui faut « se

défusionner » de son fils, il l'aide et la soutient dans ce moment délicat.

La mère est aussi une femme

Car il y a l'autre, le troisième. L'empêcheur de tourner en rond, pour lequel la mère est aussi une femme.

Notre mythologie insiste fortement pour distinguer la mère de la femme. La première serait plutôt vierge, comme Marie, et la seconde plutôt prostituée, comme Madeleine. La virginité représentant l'assurance que la mère ne sera pas incestueuse, puisque la vierge symbolise l'absence d'érotisme. Il faudrait que la mère n'ait aucun rapport avec la femme.

Pour le fils, le scandale est là : la mère est une femme. Donc la mère pourrait avoir aussi une dimension érotique: là est le tabou. On tolère le combat entre le fils et le père du moment que la mère reste prudemment sur la touche, à attendre patiemment le vainqueur – comme le fit Jocaste, la mère d'Œdipe[4]. Et l'on ne sait si Jocaste a reconnu ou non son fils dans Œdipe.

Car si la mère n'est pas vierge, si elle a des qualités érotiques, du désir et du plaisir, que fait-elle quand elle lave son fils? Elle le nettoie, ou elle le caresse ? Les deux en même temps ? Pour le fils, la chose est certaine, même si inavouée et inconsciente, même quand sa mère est chaste dans ses gestes et ses pensées : c'est avec sa mère qu'il fait son premier apprentissage érotique. On le sait, Freud qualifie le jeune enfant de « pervers polymorphe ». Pour lui, toutes les sortes de plaisirs sont des plaisirs, il n'y a pas à chercher plus loin ! Il faudra qu'il donne le primat à l'érotisme génital, puis qu'il rencontre l'interdit œdipien pour que le fils renonce à sa mère, en refoulant à son sujet la dimension érotique; sachant que le refoulé ne pense qu'à une chose, si l'on peut dire : faire retour pour trouver à se satisfaire…

Le garçon est donc confronté à l'érotisme de sa mère, à sa féminité. La manière dont la mère a intégré l'interdit de l'inceste joue ici un rôle déterminant. Ses parents y ont joué leur rôle: ainsi vont les transmissions de génération en génération. Trop interdite, elle a trop refoulé sa sexualité: elle va être excessivement froide et distante, elle va s'empêcher tout contact avec son fils. Pas assez interdite, elle a la sensualité facile: elle va prendre plaisir à l'exciter sexuellement en toute innocence – sans se l'avouer, sauf à être franchement perverse. La mère suffisamment bonne saura trouver la bonne distance, elle va savoir témoigner pour son fils une tendresse charnelle, et discerner chez lui ce qui est de l'ordre d'une excitation sexuelle. Alors elle sera chaste. Pour

poursuivre notre exemple de la toilette, elle laissera son garçon s'en occuper seul dès qu'il en sera à peu près capable.

La mère comme femme du père

Pour le fils, le père a commencé par faire partie d'un ensemble flou que l'on pourrait appeler un « parent combiné » mêlant père et mère, mais où prédominait la grande mère des premiers temps. Dotée de toutes les puissances, bonnes et mauvaises, c'était la « mère phallique ». Même si d'emblée il a perçu des différences entre mère et père, elles n'ont pas encore pris sens. Petit à petit, il a appris à percevoir le père comme un autre; l'étranger qui menace la dyade mère-fils. En même temps, le petit garçon suppose que le père (ou le compagnon) est doué d'un étrange pouvoir puisqu'il est capable d'attirer sa mère au point de la détourner de lui. Il faut qu'il soit doté d'une puissance encore plus extraordinaire que celle de sa mère, puisqu'il la voit l'aimer, chercher à lui complaire, soumettre son désir au sien. C'est ainsi que le père va finir par constituer pour le fils un rival, et que la relation à sa mère va s'en trouver modifiée.

Il aura fallu auparavant qu'il découvre la différence des sexes, appelée en psychanalyse castration primaire. Alors il sort du « stade phallique » commun à la fille et au garçon, caractérisé par le désir de toute-puissance. Il découvre avec horreur que les filles et les femmes « n'en ont pas » : c'est qu'on leur a coupé, pense-t-il dans sa logique enfantine. Il est pourtant castré d'une autre manière, puisqu'il n'aura pas d'enfant dans son ventre comme maman. Il ne pourra pas en faire un tout seul, il devra tenir compte d'un autre; une autre en l'occurrence. C'est qu'il a découvert comment on fait les bébés, et qu'il mourra un jour comme il est né un jour. Il a du coup compris que les générations se suivent, et qu'on n'est pas tous de la même.

Tout naturellement, il se tourne vers sa mère pour lui faire un bébé. La réaction de celle-ci, encore une fois, est décisive. Va-t-elle être trop attendrie par son « petit homme », et lui laisser nourrir quelque espoir ? Va-t-elle le rejeter impitoyablement, provoquant chez lui dévalorisation et rancœur ? Ou va-t-elle le laisser développer son fantasme sans lui répondre ? Ou créer une complicité perverse en lui signifiant par mille détails qu'elle voudrait bien… mais que « papa ne veut pas » : le garçon se trouve alors à la fois excité et empêché… il risque de devenir hyperactif ! Il arrive aussi qu'elle garde un regret de son nécessaire refus, ou même une culpabilité d'avoir fait souffrir son si gentil garçon. Elle cherchera alors à se faire pardonner de mille façons.

Organisations orale, anale, phallique, œdipienne, génitale

On distingue en psychanalyse plusieurs modes d'organisation psychique, chacune répondant à un mode érotique.

L'organisation orale est structurée par une zone érotique: la bouche. Le modèle de fonctionnement tourne autour d'avaler-dévorer/recracher, et le rapport à un corps maternel nourricier et pénétrant dont le bébé ne se distingue pas vraiment.

L'organisation anale est celle de la volonté musculaire. L'enfant maîtrise ses muscles, il se tient debout, il peut agir volontairement. Il peut devenir propre. La zone anale est investie érotiquement, pour retenir /expulser… voire emmerder! Nous sommes à l'âge du sadisme qu'il faudra brider par des lois.

L'organisation phallique existe pour les deux sexes. C'est l'âge de l'activité, du désir de se dresser, de pénétrer. La zone érogène est le clitoris, le pénis. Elle se termine par la découverte de la différence des sexes et la castration pour tous, garçons et filles. L'organisation œdipienne met en interaction l'enfant désirant, le parent objet d'amour et le parent rival. Moment clé du devenir humain, qui permet de devenir pleinement un homme ou une femme, pour peu qu'on dépasse ce jeu à trois, ce qui n'est pas toujours ou pleinement le cas.

Alors on pourrait déboucher sur une organisation génitale: où chacun se sait incomplet (castré) et passe par le désir de l'autre pour être fécond. Un autre qui ne serait plus un objet incestueux (ne serait plus un substitut des parents aimés).

À cette époque de sa vie, le fils connaît un gros ennui. Il se retrouve dans une situation complexe. Car le père est là : c'est avec lui que maman fait les bébés, et il tient à ce que ça se sache ! Du moins dans le meilleur des cas. Le petit garçon se retrouve avec tout le monde contre lui : sa mère ne veut pas (du moins quand elle se positionne clairement, consciemment et inconsciemment), et son père lui interdit sa mère. Dans l'inconscient, le désir vaut pour l'acte, un simple fantasme

incestueux est source de danger. Son père va le punir de ce désir, selon la logique enfantine déjà décrite : il risque de le couper par où il veut pécher…

C'est alors que l'enfant doit entendre la loi de l'interdit de l'inceste, généralement dite par le père: lui non plus ne s'est pas marié avec sa mère, lui aussi est soumis à la loi. C'est un des moments où une mère vivant seule a besoin d'un dire masculin, qui peut être énoncé par son compagnon, ou par le grand-père du garçon. Sinon, ce sera à elle de l'énoncer à son fils. Mais il est difficile de tenir tous les rôles à la fois !

Quand le petit Œdipe devient un homme

Voilà donc le petit Œdipe encore une fois abandonné par sa mère. Il y aurait de quoi nourrir déception et rancœur pendant toute sa vie vis-à-vis des femmes ! Heureusement, son père va lui ouvrir une voie de développement. C'est lui, le rival haï mais également aimé, qui va l'aider à renoncer à son désir incestueux quand il comprendra que, s'il devient comme son père, alors toutes les autres femmes seront des partenaires possibles. Pas sa mère, mais toutes les autres… Il faut pour cela qu'il intègre la loi que le père représente, et à laquelle il est lui-même soumis. Le garçon va faire comme son père, il va intégrer la loi, ce qui lui permettra d'être grand et fort comme lui. Il va donc s'identifier à lui. En ce sens, l'interdit et la loi ne sont pas des empêchements, des contraintes, ils sont promotionnants; ce que l'on oublie dans notre culture actuelle de la liberté sans frein. Cette métamorphose représente une nouvelle perte pour sa mère : désormais il va être du côté des hommes. Si elle ne parvient pas à le lâcher, elle va tenter de le maintenir à l'état de petit garçon. S'il accepte l'emprise de sa mère, il en sera dévirilisé.

Œdipe

> L'oracle d'Apollon avait prédit à Laïos, roi de Thèbes, qu'il serait tué par son fils, en punition d'un viol homosexuel qu'il avait commis. Pour déjouer cette prédiction, Laïos confia son fils nouveau-né à un serviteur pour qu'il l'abandonne sur le mont Cithéron après lui avoir cloué les pieds.Au lieu de le vouer à la mort, le serviteur le donne à un berger, qui remet l'enfant à Polybe et Mérope, roi et reine de Corinthe. Ceux-ci l'adoptent et lui donnent le nom d'Œdipe (« pieds enflés» en grec). Plus tard, des rumeurs

courant sur son origine, Œdipe se rend à l'oracle de Delphes pour en avoir le cœur net : « Va-t'en, misérable, s'écrie la pythie, tu vas tuer ton père et épouser ta mère ! » Afin de déjouer la prédiction, celui-ci décide de ne pas rentrer à Corinthe. À un carrefour, il croise un char dont le conducteur force le passage en lui roulant sur les pieds. Œdipe tue Laïos sans le connaître. Cheminant vers Thèbes, il rencontre la sphinge qui assiège la ville: elle pose une énigme aux jeunes hommes qui, ne pouvant la résoudre, sont possédés et dévorés par elle. « Quel être a d'abord quatre jambes, puis deux jambes, et trois jambes ensuite?» demande-t-elle. Œdipe répond à la question et anéantit la sphinge. Comme promis par Créon, régent de Thèbes depuis la mort de Laïos, il épouse la reine Jocaste.Avec elle, Œdipe règne sur Thèbes jusqu'à ce qu'une peste s'abatte sur la ville. On recherche la cause de ce fléau, les oracles révèlent la présence du meurtrier de Laïos dans la ville. Œdipe finit par apprendre qu'il est celui-là. Comprenant que son époux est son fils, Jocaste se pend. Œdipe se crève les yeux et s'exile à Colonne.

Comme on le voit ici, l'influence de la mère sur le fils dépend du rôle joué par le père. Celui-ci aide le fils à se distinguer de sa mère, ce qui le fait grandir. Le jeu se joue donc à trois, entre père, mère et fils, mais il est déjà fait au moment de la naissance de l'enfant. Car les couples ne se forment pas au hasard : le choix du partenaire correspond à certains canons qui restent inconscients. Une mère véritablement respectueuse des lois ne choisira pas un partenaire trop leste, une femme qui veut tout se permettre choisira un partenaire qui la laissera faire.

Latence

S'ouvre alors, vers six ans, avec l'entrée dans la « vraie» école, la phase de latence, appelée ainsi parce que la sexualité des enfants se manifesterait moins. Sortant de l'œdipe, le garçon refoule en partie ses désirs sexuels, et les sublime en partie; c'est-à-dire qu'une partie de ses pulsions sexuelles vont changer d'objet pour se satisfaire. Elles vont se fixer sur des objets « sublimes », c'est-à-dire socialisés. Ce mécanisme psychique de la sublimation est au fondement de la civilisation. Schématiquement, le garçon aimait le sein, il va aimer les belles formes, devenir plasticien… Il voulait voir et savoir ce qui se passe dans la sexualité, il va aimer apprendre toutes sortes de choses. Une des raisons des

difficultés scolaires tient au manque de sublimation du garçon, qui reste alors trop attaché à des motifs directement sexuels; encore renforcés si sa mère, comme on a dit, ne le lâche pas. Étant plus enclines à la sublimation, les filles dépassent alors les garçons dans les apprentissages scolaires.

À cette époque, « les filles c'est des quilles». Mépris pour le féminin qui renvoie au fantasme[5] que les filles sont castrées; à commencer par sa mère… Si celle-ci n'est pas au clair avec la chose, si elle a gardé de son enfance une revendication virile, elle va entrer en compétition inconsciente avec lui, en dévaluant les tentatives de son fils de devenir un homme. Elle va le trouver trop bruyant, trop violent, trop bête, et mépriser ses réussites… Si le père le soutient, il traversera cette épreuve, non sans renforcer son conflit avec le féminin. Habituellement, la mère accepte de se mettre en retrait, accompagnant et non guidant son fils dans ses apprentissages scolaires et sociaux, dans son apprentissage de la virilité où le père, on l'a dit, tient le premier rôle. Encore faut-il, encore une fois, que sa femme l'accepte !

Adolescence

L'adolescence est un moment de crise aussi puissant que celui de l'œdipe. Il faut que la sublimation ait été bien installée pour résister au maelström sexuel qui survient alors. Les motifs œdipiens resurgissent avec d'autant plus de force qu'ils ont été mal résolus dans l'enfance. Avec une différence de taille: avant, le fils était un enfant, il ne pouvait pas, il était « trop petit » ; maintenant, il peut. La mère n'est plus seulement la grande déesse de l'enfance, elle n'est plus une sainte mais une femme qui a une vie sexuelle et avec qui, biologiquement, il pourrait faire l'amour. Cette découverte est d'abord un motif de panique pour le fils, puis de culpabilité. Car il ne suffit pas de ne pas « le faire » pour ne pas être fautif, il suffit d'y avoir pensé pour avoir fauté. Ce sont les fameuses « mauvaises pensées » du temps du confessionnal… Physiquement, le rapport est donc possible, il n'y a que la loi intérieure pour l'interdire, et lui permettre de réorganiser ses défenses contre le désir incestueux. C'est alors que se développe le thème du respect absolu que l'on doit à la mère. On peut le comprendre comme une formation réactionnelle : il est d'autant plus fort que les désirs contraires, et heureusement inconscients, ont resurgi de l'enfance. En ce sens, il est l'indicateur de désirs incestueux non résolus. Est-ce un hasard si ce sont les fils les plus à cheval sur le respect dû à la mère qui affectionnent le plus des jurons du type « *fuck your mother* » ?

Le climat culturel actuel, revendiquant la liberté avant tout, comme on l'a dit, laisse à entendre qu'il n'y a rien de plus naturel que ce désir-là. Il n'y a rien de plus beau que l'amour d'une mère et d'un fils! On peut donc supposer qu'il existe aujourd'hui une recrudescence des actes sexuels incestueux entre mère et fils. Supposer seulement, car on n'a jamais eu de chiffres valables pour les incestes avec la mère. Selon les statistiques officielles, seuls 2 % des agresseurs sexuels sont des femmes. Alors que Claire Brisset affirme que 15 à 20 % des incestes seraient le fait des mères[6]. Mais le stéréotype subsiste, suivant lequel l'« incestueur » serait toujours un homme. Pourtant, pour le fils (mais aussi pour la fille), c'est avec la mère que ce fut le plus « chaud » dans l'enfance.

Les libertariens à la pointe de la liberté

> Un Libertarian Party existe aux États-Unis depuis 1971; certains rêvent d'en créer un en France. Les libertariens placent la liberté au-dessus de tout, et en cela poussent les principes du libéralisme à leur pureté dernière. Refusant les lois, mauvaises par définition puisque contraignantes, ils n'accordent aucun sens au vivre-ensemble et ne reconnaissent l'existence d'aucun bien commun. Ils sont de purs individualistes, jusque dans leurs mœurs. Voilà pourquoi les libertariens extrêmes s'insurgent contre l'interdit de l'inceste. En effet: rien de plus beau que l'amour réciproque de l'enfant et de ses parents. On aime le bébé, on lui fait des tendresses, l'enfant grandit, on le caresse encore, souvent à sa demande… C'est ainsi qu'on en arrive à des rapports sexuels incestueux, pour le bonheur de tous… Il serait injuste d'interdire une inclination si manifestement naturelle, disent-ils !

À l'adolescence, le garçon ne retrouve pas seulement son désir incestueux pour sa mère, mais aussi les sentiments qui lui furent associés. Sa mère l'a séduit et abandonné, elle est allée voir un autre en le lui cachant, elle lui a donc menti… C'est donc qu'il ne valait pas grand-chose, qu'il était trop mauvais, laid, petit (chacun a sa thématique!). Le garçon s'estime responsable de la chose ; responsable, et sans doute meurtri de n'avoir pas été tout-puissant vis-à-vis de sa mère, comme celle-ci lui avait laissé croire dans les premiers mois de sa vie. Autant de motifs de rancœur voire, mêlées à l'amour, de haine de la mère mais aussi de haine et de dévalorisation de soi. Ces sentiments négatifs peuvent aider le garçon à se couper de sa mère, mais s'ils ne sont pas élaborés, transformés, ils

seront projetés tels quels dans les amours futures.

L'enfant a donc deux raisons contradictoires de fuir sa mère à l'adolescence : parce qu'il se sent trop proche d'elle, et parce qu'il éprouve vis-à-vis d'elle de la rancœur.

Sa mère, encore une fois, doit renoncer à son fils, accepter de le lâcher. Si le fils est bien structuré, et appuyé par son père, elle comprend qu'elle n'a pas le choix: elle est bien obligée d'accepter! Et puis, elle sait bien que son fils doit s'éloigner d'elle, même si c'est douloureux. Son compagnon l'aide sur ce chemin difficile. Elle est heureuse de voir son fils devenir un homme, elle va l'idéaliser, ses réussites seront presque les siennes. Mais il arrive qu'elle cherche à retenir son fils: elle crie, il s'oppose, c'est le fameux conflit de l'adolescence, qui ne se déroule pas qu'avec le père… Si elle est trop attachée à son fils et en même temps plus astucieuse, elle le manipule, et il reste son bébé chéri, souvent par culpabilité, par sentiment qu'il a envers elle une dette sans fond, qu'il ne pourra jamais rembourser (elle lui fait croire qu'elle lui a « donné » la vie – comme si elle en était propriétaire, comme si elle l'avait créé à partir de rien). Alors, il pense rester près d'elle par choix, sans voir qu'il est piégé. Et il entonne les hymnes à la gloire de la mère qui semblent refleurir actuellement: une mère vraiment bonne n'en a cure.

Comment un homme quitte sa mère

Dans l'imaginaire d'un homme, sa virilité dépend de sa capacité à quitter sa mère. Et la meilleure image qui soit est encore celle du guerrier qui risque sa vie. C'est que les archétypes anciens ont la vie dure ! Alors, dit Didier Dumas[7], il la dépossède de la chose la plus précieuse qu'elle pense lui avoir donnée : sa vie. Les femmes sont de cet avis : un homme qui reste lié à sa mère n'est pas tout à fait un homme. Quand c'est le cas, elle le tolère en en souffrant, ou elle le quitte.

Même quand l'enjeu n'est pas si extrême que celui de sa vie, c'est en se battant, en courant des risques qu'il éprouve sa virilité. La guerre est devenue symbolique, le combat est rarement physique, mais il s'agit toujours de se battre pour un projet, pour des idées, il s'agit toujours de conquérir un territoire, matériel et psychique. Souvent celui d'une profession, parfois un autre espace géographique, une autre ville où le jeune homme s'installera.

Le jeune homme quitte donc l'espace féminin qui le féminisait pour conquérir d'autres espaces où il va pouvoir se constituer comme homme. C'est d'abord la bande de copains, puis le club sportif; plus tard ce sera l'entreprise où il

travaillera, les associations, les partis politiques. Toujours des groupes sociaux. C'est là aussi qu'il va réinvestir et viriliser sa part féminine en se donnant des maîtres et des chefs vis-à-vis desquels il sera en position passive ; qu'il admirera et suivra. Didier Dumas :

> « Telle qu'elle est conçue dans les fantasmes des deux sexes, la virilité se soutient de la constitution d'un territoire équivalent à la perte de la mère [8] . »

La mère accepte alors que son fils aille à ses affaires, dont elle ne connaîtra jamais le détail. C'est le domaine réservé du fils. Elle éprouvera sans doute des craintes à le voir se lancer ainsi, elle les gardera pour elle.

Oreste et le meurtre de la mère

Commentant un texte de Melanie Klein sur l'*Orestie*, Julia Kristeva avance que le meurtre imaginaire de la mère primitive permet de trouver la liberté de penser.

Tant que le petit garçon est dans la confusion avec sa mère, il n'a pas la capacité de penser par lui-même. Bien des échecs scolaires tiennent à ce lien à la mère qui n'a pas évolué, alors l'enfant ne pense pas tout seul. Il faut que le garçon réalise que sa mère est dans l'incapacité de le satisfaire en tout pour qu'il la laisse tomber. Julia Kristeva :

> « Les crimes et autres passages à l'acte plus ou moins agressifs ne sont que des ratages du symbole, ils signent un échec du matricide imaginaire qui, seul, ouvre la voie à la pensée. À l'inverse, la création de la pensée, puis l'exercice d'une liberté souveraine, qui donnera peut-être naissance à une œuvre de génie, témoignent d'un fantasme réussi de matricide [9] . »

Le mythe d'Oreste

Agamemnon fut un père un peu brutal… Après avoir tué Tantale, le mari de Clytemnestre, il épousa celle-ci par contrainte et régna sur Mycènes. Puis il sacrifia leur fille Iphigénie pour que les dieux acceptent que les vents poussent la flotte grecque jusqu'à Troie. Alors Clytemnestre installe Égisthe près de son trône et dans son lit. Ils assassinent Agamemnon dans son bain à son retour de guerre. Oreste était promis à la mort par sa famille (qu'on qualifierait aujourd'hui de recomposée). Il fut sauvé par sa nourrice qui mit son propre fils à sa place, dans son lit, où il fut assassiné par le couple infernal. Sa sœur Électre fut mariée à un paysan afin que ses fils ne puissent venger leur grand-père.

Devenu un homme, Oreste reçoit de l'oracle de Delphes l'ordre de venger son père Agamemnon. Aidé d'Électre, il s'introduit déguisé dans le palais pour annoncer à Clytemnestre, qui ne le reconnaît pas…, la mort d'Oreste. Tout à la joie de cette bonne nouvelle, Égisthe et elle lui font confiance. Ils meurent sous son épée. Poursuivi par les Érinyes qui veulent venger Clytemnestre, Oreste finit par être jugé à Athènes. Apollon se fait son avocat. Il soutient que la femme n'est qu'un sillon dans lequel l'homme jette sa graine, et que le père est le seul parent digne de ce nom. Le vote est partagé à égalité. Athéna, digne fille de son père Zeus, fait pencher la balance en faveur d'Oreste.

Certains auteurs voient dans ce jugement la marque du passage du matriarcat au patriarcat. Pour venger Agamemnon, le père-idéal, Oreste tue Égisthe, le père-amant, mais aussi sa maîtresse; c'est-à-dire sa mère. En cela, le mythe ajoute à la rivalité œdipienne vis-à-vis du père la violence meurtrière vis-à-vis de la mère.

La mère accompagne son fils dans ce travail où il la fait disparaître de son monde puis la répare en paroles et en pensées. Quand tout se passe bien, elle accepte de passer par cette perte de son fils et de soi comme mère, dit encore Julia Kristeva. En ce sens, le dépassement du maternel primitif que la mère réalise d'elle-même donne à son fils la possibilité d'une vie dans le symbolique, c'est-à-dire d'une pensée :

« Le lien d'amour pour cet objet perdu qu'est la mère, dont "je" me sépare, prend alors le relais du matricide, et s'auréole de pensées [10] . »

Les amours du fils, son mariage

Quand le garçon se tourne vers d'autres femmes que sa mère, la suite des événements dépend de ce qui a été posé dans l'enfance. Habituellement, la mère est fière d'avoir aidé cette belle plante à pousser : son garçon si beau! Elle sera heureuse de le voir partir faire sa vie. C'est qu'elle a appris à le lâcher depuis longtemps déjà, elle a dû apprendre à être empathique : elle sera heureuse de le voir heureux.

Mais il arrive que ce soit trop douloureux. À voir le regard des jeunes femmes sur son fils, elle découvre soudain qu'elle est vieille. La naissance de son fils l'avait fait entrer dans la maturité: déjà, à sa naissance, elle n'avait plus été de la dernière génération, elle s'était découverte promise à la mort avant celle de ses enfants. Quand il se marie ou vit avec une compagne, c'est lui qui forme « le » couple, ce n'est plus elle et son mari; puisque ce qui caractérise un couple, c'est avant tout sa fécondité. La mère peut alors retrouver ses vieux réflexes: garder à elle son bébé, l'empêcher de grandir, surveiller jalousement ses fréquentations, voire les lui interdire. Nous connaissons tous la caricature du « vieux garçon » vivant avec sa mère (plus rare cependant que la « vieille fille » dévouée à ses parents). Il est en général trop tard quand il se rend compte qu'il a sacrifié sa vie à l'égoïsme de sa mère.

La mère qui ne parvient pas à renoncer à son enfant peut aussi développer une formation réactionnelle, en survalorisant ce qui la fait souffrir: son fils est le plus beau des hommes, on n'en a jamais vu de pareil, toutes les femmes sont à ses pieds… qu'il en profite sans modération et bien cyniquement. Tant pis (tant mieux?) s'il est un bourreau des cœurs ! Qu'il les fasse souffrir est une manière de consolation…

L'enfant du fils

Grâce à la fécondité de son fils et de sa bru, la mère trouve une nouvelle place, celle de grand-mère. De même que le fils rejoue son complexe d'Œdipe à l'adolescence, la mère rejoue sa relation à son fils à travers le nouveau bébé. Souvent pour le meilleur, quelquefois pour le pire. Un nouvel espace se crée :

non plus celui du couple, mais celui de la famille, qui assemble trois générations. Voilà que la mère découvre un temps hors du temps : une génération peut disparaître, la suivante prendra le relais, comme si la transmission assurait une éternité. Ainsi, la mère devenue grand-mère peut passer le relais avec bonheur et sérénité à ses petits-enfants.

Il arrive aussi que la mère croie retrouver dans le bébé le fils qu'elle a perdu… et que cette fois elle ne perdra pas ! Elle devient une grand-mère intrusive, tout à fait capable d'aider sa bru malgré elle… au point de la remplacer.

Il arrive aussi que la grand-mère soit postmoderne. Elle est restée en pleine forme, fait du sport, est active : on ne lui donne pas plus de cinquante ans. Son fils fait sa vie, elle fait la sienne. Il a voulu partir, elle a tourné la page, elle a presque oublié le temps où elle le berçait. Alors s'occuper d'un petit-enfant ! Le « nounoutage », ce n'est pas son fort! Elle a réagi à la perte en refoulant quelque chose de son amour pour son fils… Chacun se débrouille comme il le peut: dans le cadre de son histoire personnelle, elle n'a pu faire autrement.

La régression du troisième âge

Avec l'allongement de la vie, le temps où le fils est amené à s'occuper d'une mère du troisième voire du quatrième âge n'est plus exceptionnel. La nouvelle donne, c'est que la mère est faible, parfois dépendante, et à l'orée de la mort. Il se produit alors un renversement des rôles: c'est le fils qui joue un rôle parental protecteur vis-à-vis d'une mère qui accepte ou non de redevenir enfant. Il arrive que les enfants pratiquent ce renversement des rôles sans modération, on en voit des exemples dans les maisons de retraite.

1. Selon l'expression de Tamara Landau in *L'Impossible Naissance, ou l'enfant enclavé* , Imago, 2009.

2. *Pourquoi les hommes ont peur des femmes* , PUF, 2001.

3. Voire à sa place, plus vite que lui, l'empêchant d'éprouver lui-même ses ressentis. Si, par exemple, la mère prévient, par une empathie proche de la fusion, la sensation de faim de son enfant, elle l'empêche d'éprouver la faim et donc de s'attribuer le fait de manger: il est gavé, il ne mange pas activement. Il se trouve ainsi dépossédé de lui-même.

4. Il arrive pourtant que cette position, qui consiste à « compter les points », comme on dit, c'est-à-dire à applaudir les jeux du cirque sexuels (voire à les provoquer!), soit plutôt perverse.

5. Par définition, un fantasme est inconscient. Il est donc à distinguer des fantaisies et des rêveries qui sont, elles, conscientes et souvent traduites en mots.

6. *15 millions d'enfants à défendre* , Albin Michel, 2005.

7. *La Sexualité masculine* , Pluriel, 2010.

8. *Ibid.*

9. « Mélanie Klein, ou le matricide comme douleur et comme créativité », http://www.spp.asso.fr/

10. *Ibid.*

INTERMÈDE 1

EXERCICES D’INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)

Histoire du fils et sa mère

Maintenant que vous avez acquis quelques repères sur les relations du fils avec sa mère, il est temps de passer aux travaux pratiques!

Ces exercices d’introspection sont d’abord destinés aux lecteurs hommes. Ils sont personnels et réservés à ce que l’on appelle leur for intérieur. Rien ne les oblige donc à les clamer sur les toits, notamment conjugaux. Mais rien n’interdit d’en parler avec leur compagne, si c’est un vrai choix.

Quant à celle-ci, elle peut se poser les mêmes questions à propos de son compagnon.

Ces exercices requièrent le calme et la solitude, et du papier et un crayon ! Car écrire entraîne à réfléchir en profondeur.

Écrivez votre histoire

Il est préférable d’utiliser une page par période :

1. De votre naissance à vos cinq ans.

2. De vos six ans à votre prépuberté.

3. De votre puberté à vos premières années de jeunesse.

4. De votre jeunesse à la première relation amoureuse qui a duré.

5. De votre vie en couple à votre premier enfant.

6. De votre vie de couple avec enfants.

7. De votre vie en couple à votre éventuelle séparation.

8. Décrivez d’autres périodes si nécessaire.

Pour chaque période, réfléchissez à la manière dont votre mère vous a facilité ou gêné dans votre sentiment d’être un homme. Si besoin, questionnez votre entourage.

L’influence de votre mère sur votre vision du monde

1. Quelles valeurs votre mère vous a-t-elle enseignées?

2. Étaient-ce des règles, des idéaux qui lui étaient personnels, ou avait-elle intégré de grands principes (comme ceux de la religion, la morale, la politique) ?

3. Ces valeurs étaient-elles cohérentes avec les valeurs prônées par votre père ?

4. Votre mère et votre père étaient-ils en conflit à propos des règles et valeurs? Ou toléraient-ils leurs différences ?

5. Quelles formes d’encouragements et de punitions utilisait-elle pour vous amener à intégrer ses valeurs?

6. Que vous a-t-elle dit sur la différence entre les hommes et les femmes de voir le monde ?

7. Comment réagissait-elle quand vous vous êtes mis à réfléchir par vous-même à ce qui vous paraissait bon et mauvais ?

8. Votre mère vous a-t-elle expliqué ce que les jeunes filles attendaient d’un jeune homme ?

9. Votre mère vous a-t-elle signifié qu’un homme avait plus de valeur qu’une femme, ou le contraire ?

10. Est-ce que votre mère valorisait ou dévalorisait particulièrement la sexualité ?

11. Votre mère manifestait-elle de l'indulgence vis-à-vis des comportements masculins qui font souffrir les femmes ?

12. Vous expliquait-elle sa vision du monde afin de vous y faire adhérer ? Utilisait-elle des moyens de séduction ? Ou vous forçait-elle à l'accepter ?

13. Comment a-t-elle réagi quand vous avez commencé à développer votre propre vision du monde ?

14. Aimez-vous la façon dont votre mère voit le monde?

La séparation avec la mère

1. Est-ce que votre père vous a dit et montré ce qu'est un homme ?

2. Vous a-t-il expliqué comment se situer en homme vis-à-vis de votre mère ?

3. Est-ce que vos frères, les autres hommes vous ont appris ce qu'est un homme ?

4. Comment vous ont-ils encouragé à vous séparer de votre mère ?

5. Qu'est-ce que les femmes vous ont dit de ce qu'est un homme pour elles ?

6. Comment avez-vous réagi avec les femmes qui ont tenté de vous séparer de votre mère ?

7. Comment avez-vous combattu votre mère pour vous éloigner d'elle ?

8. Qu'a fait votre mère pour vous lâcher ?

9. Que faisait-elle pour vous garder ?

4

LES GRANDS ÉCUEILS DE LA RELATION MÈRE-FILS

Le plus souvent, ça se passe bien ! Parce que les mères savent aimer avec modération; parce que les fils apprennent à aimer ailleurs. En ce sens, Alain Braconnier a raison de soutenir que l'amour d'une mère est source de bienfaits pour son fils[1]. La confiance en soi, indéracinable quelles que soient les difficultés de la vie, puise dans un narcissisme fort que la mère a permis à son fils d'acquérir en le valorisant en toutes circonstances, ou presque. Un fils qui a été bien aimé est équipé pour réussir dans la vie.

Mais cet auteur tombe dans le consensuel quand il soutient qu'une mère n'aime jamais trop son enfant. C'est flatter les lectrices, qui aiment lire cette permission d'aimer sans craindre les vilains psychanalystes qui voient de l'inceste partout! À moins de préciser qu'elle ne l'aime jamais trop… quand elle l'aime. C'est-à-dire qu'elle ne l'aime pas vraiment quand elle n'arrive pas à le lâcher, quand elle est trop érotique, quand elle l'instrumentalise pour son narcissisme…

Le refus du renoncement œdipien

On le sait, une grande question se pose à tous les fils quand ils grandissent; celle de rester attachés à leur mère, ou de s'en séparer. Si la réponse à apporter n'est pas si binaire, s'il ne s'agit pas de s'enfermer dans l'alternative de la fusion avec la mère ou de sa disparition, la question de l'attachement se pose toujours. Le mot dit bien ce qu'il veut dire : il provient de l'ancien français *estachier*, dont est tiré *estachal*, « poteau » (un cousin de l'anglais *stick*). Être attaché, c'est donc être au poteau, y être ligoté par des liens. Pratiquement, le fils ne peut y arriver seul. Il y faut l'aide active d'une mère…

Les compagnes n'ont pas leur pareil pour repérer ce lien. Elles y sont très sensibles, au point d'en faire parfois l'unique interprétation de leurs déboires conjugaux: leur compagnon aime trop sa maman! Le reproche est facile à faire, puisqu'il contient toujours une part de vérité : tout garçon, un jour, a aimé sa mère. De plus, contrairement à la fille, l'objet d'amour du garçon ne change pas

de sexe. Ce n'est pas le cas pour la fille, qui doit réaliser une métamorphose complexe de ses désirs. Le plus souvent, elle s'est éloignée de son premier objet d'amour, sa mère, pour se tourner vers son père. Pour le garçon, ses compagnes prennent la suite de sa mère, ce qui d'une part est plus aisé, mais d'autre part peut conduire à quelque confusion.

Il n'y a donc pas eu de métamorphose radicale dans l'amour du fils; pas de changement de genre. Il peut s'ensuivre qu'il n'y ait guère eu de coupure psychique avec la mère. Ce n'est pas, sauf dans des cas qui restent exceptionnels, que le fils désire ou rêve d'un rapport sexuel avec sa mère. Il a habituellement dépassé ce souhait d'enfance, et ce qu'il en reste est refoulé. L'inceste, en général, est du registre plutôt incestuel qu'incestueux.

L'incestuel ordinaire

On doit cette distinction à Paul-Claude Racamier[2]. L'incestuel est ce que l'on pourrait appeler un inceste moral. Difficile à caractériser, d'autant plus que ses protagonistes, mère et fils, protègent leur complicité des intrusions extérieures. Ce qu'on peut en dire, c'est que le couple incestuel de la mère et du fils donne le sentiment qu'il se suffit à lui-même. Il n'a besoin de personne – et surtout pas de la compagne du fils! Vu de l'extérieur, on peut avoir le sentiment d'un jeu en miroir, d'un ballet amoureux. Chacun cherche à séduire l'autre, comme au temps heureux de la petite enfance on se sourit, on gazouille. En général, le fils banalise la chose. Si sa compagne exprime un sentiment de gêne, d'inquiétude, il répond que, oui, il aime sa mère. Quoi de plus normal ? Qui pourrait trouver à y redire ?

Mère et fils puisent dans leur relation le sentiment qu'ils peuvent triompher de tout. Ils ne peuvent exister l'un sans l'autre. Elle demande continuellement à son enfant de combler ses besoins. Elle lui confie facilement ses fantasmes, ses problèmes intimes, ses angoisses. Avant tout, elle exige de lui « qu'il soit loyal », c'est-à-dire transparent, qu'elle sache tout de lui. Dans les moments de crise, la mère peut le dire crûment : « *Si tu me quittes, je meurs !* » Dans le quotidien, c'est dans l'implicite qu'elle signifie son chantage (auquel elle adhère en toute franchise, ce qui le rend d'autant plus efficace): le moindre mot, la moindre décision de son fils la préoccupe, la rend triste, ou trop gaie… Voilà pourquoi le fils ne peut prendre les décisions importantes de sa vie en couple seulement : il faut qu'il en parle à sa mère…

C'est qu'il sait combien il est important pour elle, combien son bonheur

dépend de lui. Et comme elle est sensible ! Inconsciemment, il se donne pour mission de combler tous les manques que vit sa mère. Il arrive qu'elle en rajoute, il est le dernier à pouvoir s'en rendre compte. En effet, cette croyance lui donne un rôle important, que sa mère ne cesse de lui rappeler: il est le protecteur, le sauveur, il est magnifique! Si sa femme lui montre qu'il se leurre, que sa mère ne l'aime pas tant qu'elle le proclame, il se fâche. Il est dur de renoncer à être une idole. En tout cas, se dit-il alors, il ne l'est pas pour sa femme, elle ne l'aime pas autant que sa mère… au fond, l'aime-t-elle vraiment ?

On l'a dit, rien de manifestement sexuel dans cette relation, sinon de façon symbolisée. Quant à la sexualité du fils, c'est une chose banalisée qu'il arrive à la mère de gérer comme ses autres appétits. La mère et le fils ne se cachent rien! Et que dire des passions qu'ils partagent ? L'amour du cinéma où ils vont souvent ensemble, entre connaisseurs, le partage d'un goût pour un sport, pour les poissons rouges… Comment expliquer le sentiment que dégage cette étrange complicité à propos d'activités qui paraissent pourtant banales, innocentes ? Quand elle se risque à exprimer un doute, l'épouse n'est-elle pas maladivement jalouse, ne voit-elle pas le mal partout ?

Il est difficile pour elle d'aider le fils, son mari, à sortir du piège. Il arrive pourtant, dans les meilleurs scénarios, que celui-ci finisse par se sentir floué. Alors il trouve que sa mère l'entrave, qu'elle l'empêche de faire ce qu'il désire, il accepte trop de privations. Mais ne pas satisfaire les exigences de sa mère (il les ressent maintenant comme telles), c'est la faire souffrir, et « perdre son amour». Souvent, le fils reste piégé : il est devenu conscient de la situation, il se soumet pourtant, en accumulant une haine qu'il cherche à contenir, et qui explose parfois dans des scènes passionnelles avec sa mère, dont la haute intensité érotique n'échappe à personne, sauf à eux. Alors, il fait de la culpabilité qu'il nourrit à propos d'elle un nouveau tourment amoureux. En voici un exemple :

> « Je fus méchant avec elle, une fois, et elle ne le méritait pas. Cruauté des fils. Cruauté de cette absurde scène que je fis. Et pourquoi ? Parce que, inquiète de ne pas me voir rentrer, ne pouvant jamais s'endormir avant que son fils fût rentré, elle avait téléphoné, à quatre heures du matin, à mes mondains inviteurs qui ne la valaient certes pas. Elle avait téléphoné pour être rassurée, pour être sûre que rien de mal ne m'était arrivé. De retour chez moi, je lui avais fait cette affreuse scène. Elle est tatouée dans mon

> cœur, cette scène. Je la revois, si humble, ma sainte, devant mes stupides reproches, bouleversante d'humilité, si consciente de sa faute, de ce qu'elle était persuadée être une faute. Si convaincue de sa culpabilité, la pauvre qui n'avait rien fait de mal. Elle sanglotait, ma petite enfant. Oh, ses pleurs que je ne pourrai jamais n'avoir pas fait couler. Oh, ses petites mains désespérées où des taches bleues étaient apparues. Chérie, tu vois, je tâche de me racheter en avouant. »

Exemple littéraire des jeux passionnels entre mère et fils, ce passage du *Livre de ma mère* d'Albert Cohen. En attisant la pitié, la mère ici maîtrise son fils en le rendant coupable, comme elle maîtrisait ses sorties. Albert Cohen se proclame bon fils, presque parfait… puisqu'une seule fois dans sa vie, pas une de plus, il fut méchant avec sa mère. Une mère qui est à la fois « sa petite enfant » qu'il console maternellement, maintenant qu'elle est morte, et qui fut aussi sa « chérie », c'est-à-dire son amante en rêve.

Ce jeu de confusion des rôles allié à des sentiments incestuels, ce bonheur térébrant de la culpabilité d'amour, voilà ce qu'on célèbre trop souvent comme un bel amour entre mère et fils. S'y mêlent la volonté d'emprise sur l'autre, sa réduction à l'esclavage psychique, le jeu des désespoirs définitifs, des révoltes avortées qui permettent ensuite de souffrir délicieusement de la faute commise… soit tous les ingrédients des jeux sadomasochistes.

Quand le fils réussit à se libérer, c'est qu'il se rend compte enfin que sa mère ne l'aime pas vraiment, qu'elle n'est centrée que sur elle-même. La clé, le déclencheur est là : la mère est-elle dans l'amour de soi, voue-t-elle son fils à nourrir son narcissisme, ou est-elle dans l'amour de l'autre, accepte-t-elle de le voir partir, est-elle heureuse de ce qu'il devient pour lui-même, et non pour elle ?

De l'incestuel à l'inceste

On imagine facilement les rapports incestueux, physiques, comme de grandes dramaturgies de violence sexuelle. Tout ce qui ne serait pas de ce registre ne serait pas incestueux : on se trompe. C'est pourquoi les incestes entre mère et fils passent le plus souvent inaperçus – parfois même du fils, car il arrive qu'il ne mette pas ce qualificatif sur les relations que sa mère a entretenues avec lui.

Ce dont témoignent les « incestués », c'est de bien autre chose. Les abus qu'ils subissent ne comportent pas de violence manifeste, mais des séductions,

par le geste et la parole, dont il est bien plus difficile de se défendre que d'une attaque. La violence y est symbolique, elle est dans le rapport de domination psychique, plutôt que physique. Que dire à une maman qui déclare vous aimer, et vous serre un peu trop fort, vous caresse un peu trop ?

Le plus souvent, le fils subit une succession permanente de petits traumatismes. La toilette en est la scène privilégiée. Les mères incestueuses invoquent l'hygiène pour traquer la moindre saleté sur le corps de leur fils, parfois jusqu'après l'adolescence. Pratiquant ce qu'on appelle le *nursing* pathologique, elles lavent, frottent de façon intrusive, ignorant toute intimité, insistant sur les endroits les plus « sales » : le sexe et l'anus. Elles ignorent d'autant plus toute gêne qu'elles estiment que ce corps-là, puisqu'il est venu d'elles, est à elles. Ainsi stimulé, le fils ne peut décharger son excitation comme dans une relation sexuelle habituelle. Il apprend à être coupable de ses plaisirs, et à les refréner autant qu'il le peut.

En général, la mère incestueuse n'éprouve aucune pudeur, ni physique ni mentale, vis-à-vis de son fils. Elle s'exhibe, demandant parfois à son fils de lui frotter le dos ; elle lui fait partager tous ses émois…

Les câlins ne se limitent pas à la toilette, bien sûr. Son fils est sa poupée, apparemment peu sexuée. Elle peut jouer à en faire une petite fille. Plus globalement, la mère s'attache le fils, elle refuse qu'il ait une vie sociale avec d'autres qu'elle. Quand elle sort avec lui de l'enclos familial, elle lui fait jouer le rôle de son compagnon; cela flatte le fils (le père, en général, ignore tout ou laisse faire). Entre eux, la différence de génération est comme abolie, ils sont de vrais amis !

Faut-il décalotter bébé?

> Pendant longtemps, les médecins ont recommandé aux mamans de décalotter leur bébé à chaque bain, ce qu'elles firent fort consciencieusement… Les raisons invoquées étaient l'hygiène et la prophylaxie. Dégager le gland du prépuce, quitte à forcer un peu, aurait permis de prévenir le phimosis. Bien sûr, ces manipulations n'allaient pas sans quelques excitations, le chérubin bénéficiait de réjouissantes érections, quitte à souffrir parfois d'un prépuce en « col roulé » enserrant la verge et empêchant le sang cause de la turgescence de refluer… Alors, il fallait faire intervenir un médecin, encore un !

> La Faculté a changé d'avis, comme il lui arrive. Elle estime aujourd'hui qu'il faut laisser faire la nature. Pendant longtemps, elle a donc recommandé, en tout refoulement, un acte évidemment incestueux; sans doute parce qu'elle considérait le bébé comme une machine biologique dépourvue d'affect et de sexualité? Celles des mères qui sont trop érotiques bénéficiaient alors d'une couverture scientifique qui leur permettait d'agir en toute innocence !

En fait, le fils apprend à être dépendant de sa mère et à faire passer les désirs de l'autre avant les siens, au point de ne plus savoir s'il a des désirs propres. C'est sur ce modèle que, tout au long de sa vie, il va se situer vis-à-vis des désirs d'autrui.

N'ayant pas été invité à exister par lui-même, il ne s'estime pas, vit dans un état dépressif dont il sort par brefs moments, dans la rage. La fusion avec la mère mêlée à une culpabilité constante perturbe sa sexualité soit en l'inhibant, soit au contraire en entraînant des comportements d'addiction dont la perversité ne sera pas absente.

Nous examinerons plus loin les effets d'un tel traumatisme sur les relations de couple.

La vierge et la putain, un stade infantile du désir amoureux

Une autre figure de la fixation œdipienne réside dans la manière qu'a le fils de cliver ses investissements amoureux. D'un côté il idéalise sa mère, de l'autre il animalise (pourrait-on dire) les autres femmes. La mère est alors le portrait type de la Vierge Marie; les autres sont des Marie Madeleine (péripatéticienne de son état, comme on sait). Vierge, la mère, car elle n'aurait pas connu d'autre homme que son fils, elle lui serait fidèle. Et pleine de bonté puisqu'elle ne pense qu'à lui. Toute sa vie lui aussi n'aimera qu'elle… mais que faire avec la sexualité quand elle s'impose au temps de l'adolescence? C'est alors que le clivage apparaît: le sentiment restera attaché à la mère, et l'excitation se portera sur les femmes. D'être ainsi privé de sa dimension affective, le désir amoureux ne peut se réaliser pleinement. Il reste fixé à un stade infantile, sadique-anal, où prévalent des rapports de domination et d'intrusion. Le pénis est une sorte d'instrument contondant avec lequel on frappe la femme à l'intérieur. Dans les cures analytiques, on découvre que, dans le fantasme, ce « bâton » est autant

associé à un excrément qu'au sexe masculin. C'est dire que si, physiquement, le rapport sexuel semble génital, psychiquement il est plutôt du registre anal.

Au temps où la femme s'installait dans la famille du mari, ce scénario était ravageur. L'épouse du fils se devait d'être soumise et à son mari et à sa belle-mère. Rappelons-nous, c'était encore le cas dans les campagnes françaises il n'y a pas si longtemps… Est-ce une des raisons de la préférence des femmes pour la vie en ville ?

Les mères du patriarcat

Les mères du patriarcat biblique, tout autour de la Méditerranée, ont longtemps favorisé ce fonctionnement chez leurs fi ls. Dans un monde symbolique établissant le primat du phallus, donner un fils à son époux, et aussi avoir un fils pour soi était le seul moyen d'acquérir quelque valeur. On comprend dès lors qu'elles avaient de la peine à s'en séparer! C'est pourquoi une bonne mère méditerranéenne apprend à son fils qu'elle est une sainte admirable, souffrante et dévouée, et que toutes les autres femmes sont moins que rien. Si cela le soulage, il peut aller voir ces femelles vicieuses et égoïstes, qui ne cherchent qu'à le dépouiller, mais il doit s'en méfier, et les traiter comme elles le méritent : comme des femmes de mauvaise vie.

Ainsi, ce sont les mères du patriarcat qui assurent la transmission de ce dont elles souffrent en insufflant à leurs fils le mépris et la haine des femmes.

Si ce mécanisme psychique est en déclin, il connaît des survivances. On le retrouve dans une lettre-type qui circule actuellement sur Internet, avec une variante moderne : le fils semble sortir du scénario, il est devenu infidèle, alors que la mère proclame, comme dans la chanson : « Regarde-moi, je n'ai pas changé »…

Quand la bonne mère est « trop bonne »

> Juive, musulmane ou chrétienne, toute trop bonne mère des pourtours de la Méditerranée offre les mêmes traits, elle utilise les mêmes tactiques affectives, bien illustrées par un modèle de lettre que des écrivains publics proposent aux mères musulmanes. Elle commence ainsi : « Mon fils, cette lettre est de ta pauvre mère », regarde donc comme elle souffre. La preuve: « J'ai retenu mes larmes plusieurs fois, mais les blessures du cœur ont

surgi.» C’est qu’elle est digne, cette mère, et pudique: admirable. Mais la souffrance est la plus forte! On espère quand même que son fils ne va pas y rester insensible, un bon fils doit se sentir coupable! Une fois le cœur du fils bien amolli, on peut y aller franco, dévoiler son autorité naturelle: « Je considère qu’il est de mon droit que tu prennes le temps de lire ces quelques pages. » Pas une demande, ni une ouverture de dialogue, mais un ordre! Renforcé par un bon coup de culpabilisation: « Après cela, déchire-les comme tu as déchiré mon cœur.» Je ne sais si Harold Searles avait une « mère juive » (nul besoin d’être juive pour l’être !), il en a pourtant fait une belle description dans son « effort pour rendre l’autre fou [3] ». Il s’agit de placer l’autre dans une double injonction telle que, quoi qu’il fasse, c’est mal. L’exemple classique est celui d’une mère qui offre à son fils deux cravates. S’il met la première, la mère lui reproche de ne pas avoir mis la seconde. S’il arbore la seconde, elle se montre également insatisfaite. Déboussolé, ne sachant plus que faire, il se résout à mettre les deux en même temps, ce qui permet à la mère de se désoler: « Mon dieu ! Mon fils est fou ! » s’exclame-t-elle… Idem dans notre lettre: le fils doit la lire… mais il doit la déchirer puisque c’est un mauvais fils !

Vient ensuite le récit de la grossesse: « J’ai porté la joie dans mon ventre, je me levais avec difficulté, je dormais avec difficulté, mais tout cela n’a rien changé à l’amour que je te porte. » Autrement dit: le fils était une joie qui faisait souffrir sa mère: là encore, double lien. Suivent les douleurs de l’accouchement, infligées par le fils, au risque de faire mourir sa mère: « L’extrême douleur m’a empêchée de pleurer en regardant la mort.» Ainsi se noue un pacte sadomasochiste non dénué d’érotisme. « Je t’ai lavé de mes propres mains, mes jambes et mes bras étaient ton berceau quand je veillais pour que tu puisses dormir.» Les caresses de la toilette et la joie d’être l’un dans l’autre, liées au mensonge d’un dévouement absolu: « Je me suis fatiguée et je me suis surpassée pour que tu sois heureux; ma seule joie était de te voir sourire » – fidélité au fils, oubli des plaisirs pris avec le père, bien sûr totalement absent des propos de la mère. Hélas, le fils n’est rien qu’un homme, égoïste et ne pensant qu’à ses petits plaisirs: « Le jour de ton mariage est arrivé où, le cœur serré, j’ai caché mes larmes de joie pour ta nouvelle vie ainsi que ma grande tristesse suite à notre séparation. » Le fils devient infidèle: « J’ai découvert que tu n’étais plus le fils que j’ai connu. Le sourire a disparu, ta voix a disparu, tu es devenu distant, tu m’as

oubliée et ignorée. J'ai attendu ton retour.» Car la mère espère qu'il lui reviendra, une fois qu'il aura compris que sa femme ne peut être aussi bonne, aussi aimante qu'elle… Mais il ne revient pas, alors vient l'expression du dépit amoureux : « Ainsi, tu as ignoré et méprisé celle qui s'est occupée de toi durant tout ce temps», et la continuation de l'entreprise de culpabilisation, par l'exhibition de la dette: « Alors où est la récompense et la fidélité envers ta mère ? » ; « Mon fils, mon cœur est brisé, mes larmes ont coulé et toi tu vis ta vie en m'ignorant». Soit un aveu d'amour absolu que le fils devrait partager, puisque « le paradis se trouve aux pieds de ta mère»; soit en position de soumission…

C'est dire que le fils est définitivement dans le corps de sa mère, lié à elle; elle a sur lui un pouvoir absolu, celui d'un amour possessif. Telle est la folie maternelle: passion plutôt qu'amour, puisque est déniée au fils la possibilité d'exister en tant que lui-même. Alors que, dans l'amour, l'autre est reconnu comme tel.

Et pourtant « ça marche ! ». Combien de fils, dès lors qu'ils n'ont pas renoncé à leur désir incestueux, se laissent prendre à pareille manipulation ? Combien parviennent à comprendre qu'en fait une telle mère ne les aime pas puisqu'elle se révèle incapable de les lâcher ?

Devenir comme sa mère

Les identifications ne sont jamais uniques. À côté de l'identification canonique au même sexe, existe une identification croisée, dans laquelle le fils s'identifie à sa mère (comme la fille au père). Il arrive que quelque chose du temps de la fusion primitive persiste, et avec elle la perception « dans l'autre », plutôt que de l'autre, qu'on a eue à cette époque. Ce qui disparaît le plus souvent au moment de la castration primaire, moment où l'enfant se range dans un sexe ou l'autre laisse parfois des traces plus ou moins vives. Et quelques fois essentielles : on sait que certains hommes s'éprouvent comme femmes, et deviennent transsexuels. Cette question du ressentir féminin existe encore au temps de l'œdipe. On n'insiste pas assez sur le fait que devant ce qu'on appelle la scène primitive, à savoir un scénario de coït entre les parents (que l'enfant n'a pas besoin de voir pour le fantasmer), le garçon s'identifie et à l'un et à l'autre des acteurs. Ce qui lui permettra, quand il sera en rapport avec une femme,

d’avoir une certaine intuition de ce qu’elle vit, et d’être ce qu’il est convenu d’appeler un « bon amant ». Mais il arrive que l’identification à la mère soit trop forte, ce qui est encore une façon de ne pas renoncer à elle : la mère qu’il n’a plus, il va l’être. Cette inclination peut le conduire à l’homosexualité, elle peut aussi l’amener à choisir une femme forte, qui « porte la culotte », comme on dit. S’il trouve une femme psychiquement masculine, c’est-à-dire en partie identifiée à son propre père, il pourra réussir avec elle une vie de couple équilibrée.

Le refus du féminin

Le refus du féminin peut avoir comme motif la peur du sexe maternel, mais aussi la rancœur vis-à-vis de la mère.

La peur du féminin

On l’a dit, la découverte du sexe féminin donne lieu à la stupeur, et à la frayeur pour le petit garçon de trois ou quatre ans. Il est en plein âge phallique, il aime dominer, pénétrer agressivement; rompre des lances comme au bon temps du patriarcat. Il survalorise la tension qu’il ressent au lieu de son sexe, le seul qui soit; puisque à l’âge phallique (comme à l’âge machiste !), on ne peut qu’« en avoir ou pas[4] ». Quel désarroi de constater que, pas plus que les petites filles, sa déesse mère, maîtresse du monde entier comme de lui-même, n’en est pourvue! Son univers entier bascule dans une sombre fantasmagorie où certains émasculent certaines… Il lui a suffi d’avoir entendu certains cris de souffrance dans la chambre voisine, vaguement et mal saisi certains secrets, pour avoir élaboré des scénarios dignes des pires séries télévisées, où papa fait mal à maman. La scène primitive évoquée plus haut se nourrit de ces fantasmes sadiques.

Nous avons oublié notre imaginaire enfantin, il est haut en couleur. Si sa mère « n’en a pas », fantasme le garçon, c’est peut-être bien qu’on l’a châtrée. Et si on l’a châtrée, cela pourrait lui arriver aussi… Si, de plus, il lui arrive d’apprendre qu’elle saigne de par là, il verra vérifiée sa croyance que sa mère souffre d’une plaie à vif… On peut comprendre l’épouvante que soulève ce constat (et aussi la mission que se donne le garçon de protéger sa pauvre maman) !

La face de Méduse

> Méduse fut une très jolie Gorgone, si jolie qu'Athéna, jalouse, transforma sa chevelure dorée en un nid de serpents. Cela ne suffit pas à dégoûter Poséidon, qui s'unit à la (encore) belle. C'en était trop ! Athéna la changea en monstre ailé dont il ne resta bientôt que la tête tranchée par Persée.
>
> Sa face présentait une bouche grande ouverte, langue pendante, pourvue de dents menaçantes, son regard transformait les hommes en pierre – on pourrait dire qu'ils en tombaient médusés !
>
> On peut voir dans cette face monstrueuse caractérisée par son ouverture béante et menaçante une figuration de l'horreur du féminin, et plus précisément du sexe féminin.

Tout homme conserve en lui, plus ou moins refoulé, ce sentiment d'horreur. Il arrive qu'il ne le dépasse pas vraiment. Alors il ne fait que poursuivre les croyances anciennes que certaines religions ont colportées jusqu'à nous : on sait que le sexe féminin était à la fois impur et sacré, et sujet à de nombreux tabous et rituels de purification qui existent encore, comme le *mikvé*, bain de purification dans la religion juive.

C'est que le sexe féminin est chargé symboliquement: il est la porte d'entrée dans la vie, ce qui signifie imaginairement que repasser par cette porte, c'est peut-être retourner au néant d'avant la vie. Ce que toute femme éprouve au moment de l'accouchement: elle sent que donner la vie avoisine la mort.

Ainsi le sexe féminin renvoie-t-il en même temps à la mort et à la vie ; à quelque chose comme la « vie-mort » qui renvoie à un vide dans notre système symbolique, un non-sens, puisque de la mort on ne sait rien et on ne peut rien dire. La mort est ce qui reste impossible à symboliser, elle est ce qui ne peut entrer dans nos systèmes de signification. Et la femme est comme porteuse de ce non-représentable… dont, en premier, la mère que connut d'abord tout homme. Que celle-ci se plaigne souvent, qu'elle exalte ses souffrances, qu'elle reste couchée au moment de ses règles, et la féminité restera attachée pour le garçon à la blessure de la mère, et à la répulsion alors ressentie.

Le désir océanique

Si la mère a été trop proche de son fils, celui-ci a pu avoir le sentiment d'être

envahi par l’érotisme de sa mère. On sait, par exemple, que les convulsions du nourrisson sont parfois liées au fait qu’il a été trop excité, alors qu’il n’a pas les moyens sexuels de décharger la tension produite.

Le garçon n’y trouve pas le bonheur tranquille décrit par Baudelaire dans son poème « La Géante » :

« J’eusse aimé vivre auprès d’une jeune géante
Comme aux pieds d’une reine un chat voluptueux. »

Le rapport d’échelle y est pourtant bien rendu :

« Dormir nonchalamment à l’ombre de ses seins
Comme un hameau paisible au pied d’une montagne. »

Voilà ce que le jeune enfant ressent, la nonchalance en moins pour peu que la montagne soit vive, trop chaleureuse. Le garçon se sent alors envahi d’une tension qu’il va chercher à décharger; notamment par l’hyperactivité. Il se ressent comme étant sans défense, ce qu’il vit sur un mode régressif à travers des fantasmes oraux : sa mère va le dévorer. Ce qui se retrouvera plus tard dans le fantasme du vagin denté et dévorateur (celui de la face de Méduse), parfois source d’impuissance.

C’est peut-être bien dans la relation à cette géante que se fonde l’idée que la femme aurait une capacité de jouissance illimitée, sans frein. Si la jouissance de l’homme se limite souvent à une satisfaction prévisible et bien cadrée, celle de la femme serait autre, en excès. C’est du moins ainsi qu’on l’imagine. La jouissance l’entraînerait dans une absence à elle-même souvent vécue comme un éclatement, une perte de soi. Ce dont rend compte l’étymologie grecque du mot orgasme: « bouillonner d’ardeur ». De cette « petite mort », elle ne peut rien dire, car elle s’y est perdue.

L’intensité de ce que le petit garçon ressent ou devine chez sa mère peut tout faire voler en éclats, et le déstructurer. Si, une fois grand, il reste attaché à cette figure de toute jouissance équivalant à une toute-puissance destructrice, il craindra les femmes.

Heureusement, cette capacité de jouissance de la mère est en général réservée au compagnon, au père qui en protège ainsi son fils. Par contre, si le garçon sait se détacher de la jouissance maternelle sans la refouler, s'il sait trouver la bonne distance, il sera alors un amant attentif à son amante. En ce sens, une femme doit beaucoup de son plaisir érotique à sa belle-mère ! Il lui arrive de ne pas supporter cette idée qui établit entre elles un lien charnel, par personne interposée… Il se peut aussi que cela les aide à nourrir une complicité.

Le garçon et l'infinie jouissance féminine

Une légende grecque veut que le jeune Tirésias, parti à la recherche de sa mère dans la forêt, et apercevant au loin une silhouette, s'approcha et découvrit Athéna se baignant dans le plus simple appareil. Pas plus que les mères, on ne peut voir une déesse nue ! Athéna lui mit la main sur les yeux et Tirésias perdit la vue. Mais elle lui donna en contrepartie le don de seconde vue.

Une variante de la légende soutient que Tirésias, toujours dans la forêt, troubla l'accouplement de deux serpents. Il fut aussitôt transformé en femme. Pendant sept ans, sans fortune ni situation, il dut vivre de ses charmes, ce qui lui permit de tout connaître de la jouissance des femmes; jusqu'à ce que le hasard lui fasse rencontrer un autre couple de serpents toujours forniquant. Il les tua et redevint homme. Quelque temps après, une dispute survint sur le mont Olympe. Sans doute pour faire pardonner ses nombreuses infidélités, Zeus soutenait contre Héra, son épouse et sa sœur, que les femmes prenaient beaucoup plus de plaisir que lui, pauvre dieu masculin. Pour les départager, ils firent appel à Tirésias, le seul à avoir eu une double expérience de la chose. Celui-ci déclara sans hésiter que les femmes avaient neuf fois plus de plaisir que les hommes. Sans doute ulcérée de voir ce secret dévoilé, Héra le rendit aveugle.

Tentons une interprétation: assister au coït de ses parents, ou voir seulement sa mère nue conduit le jeune Tirésias a un accès trop direct au féminin et à sa jouissance, au point qu'il se sent femme comme elle (on sait qu'il arrive à des hommes de rester dans cette position). Il en tire un savoir que pas même Zeus ne possède. Car le fils serait à même de percevoir intimement la jouissance de la mère, mieux que le père, sans doute trop à son affaire pour

pouvoir comme son fils s’identifier à elle.

La rancœur vis-à-vis de la mère

On l’a dit, le fils a été abandonné et trompé par sa mère. Alors qu’il dépendait d’elle en tout, que sa vie même était suspendue à son bon vouloir, elle n’a pas toujours été là. D’où les rages impuissantes du bébé, d’autant plus ravageuses qu’il passe alors d’un sentiment de toute-puissance tel que le sein ferait partie de son corps à un sentiment de total dénuement, voire d’anéantissement.

Le plus souvent la mère cherche « à se faire pardonner », en consolant de mille manières son fils de la peine qu’elle lui cause en le délaissant pour aller travailler, dormir ailleurs… en refusant de l’épouser plus tard comme son fils le souhaite. Si la mère est adroite, le fils peut y trouver une consolation. Il peut aussi être renforcé dans ses sentiments négatifs s’il ressent ces comportements comme une séduction qui n’a d’autre but que de le tromper… de lui faire avaler la pilule ! Les femmes qu’il aimera plus tard seront pour lui douées de ces douteuses qualités, il aura du mal à leur faire confiance.

Et si la passion du fils est trop forte, si elle n’a pas pu être élaborée, le fils reste fixé dans un sentiment de haine pour sa mère, voire toutes les autres femmes.

Être le tout de sa mère

Nous venons de rappeler que la castration primaire, c’est-à-dire le fait d’accepter d’être d’un sexe ou d’un autre, est une question que chacun doit résoudre. La mère aussi. Si, petite fille, elle est restée dans une logique phallique sans passer à une logique génitale (où l’on est heureux d’être d’un seul sexe, femme comme homme), elle se considère inconsciemment comme châtrée. Consciemment, il lui manque quelque chose qu’elle cherche à compenser; en devenant experte au jeu de billes, forte en maths… Être enceinte d’un garçon est pour elle un bonheur extrême : enfin, elle l’a ! Il n’est pas question que son fils-phallus lui échappe. Elle va consacrer sa vie à le faire grandir, à l’ériger pour sa gloire personnelle.

Être le narcisse de sa mère

Difficile pour le fils d'échapper à la folie narcissique de la mère ! Quand on prend le père pour modèle, on ne fait que le suivre, lui succéder, on fait *comme lui*, alors qu'avec une mère c'est autre chose : on fait *à sa place, pour elle*. Ce qui flatte autrement plus le narcissisme du fils: c'est par lui, grâce à lui qu'elle est (croit-il). Pris au jeu de la mère, il devient à la fois mégalomane, et toujours insatisfait de ne pas avoir encore fait plus.

Le fils se trouve pris dans un leurre où il croit être tout pour sa mère, qui lui fait bien sentir qu'il n'est rien sans elle. Pour sortir de ce piège, il faudrait qu'il accepte d'abord d'être ce rien, c'est-à-dire de renoncer à l'idole qu'il croit être, qu'il voit se refléter dans les yeux de sa mère. On conviendra que ce n'est pas facile… Il arrive que ce moment du désenchantement, quand il survient, débouche sur un suicide.

On confond cette instrumentalisation du fils par la mère avec un amour maternel. On ne voit pas que ce que la mère admire en son fils, c'est elle-même, sa figure enfin phallique, enfin réalisée.

L'exemple de Romain Gary est une parfaite illustration de cette méprise. Combien de commentateurs montent jusqu'aux cintres quand ils célèbrent l'amour de Romain et de sa mère Nina! Dans son roman *La Promesse de l'aube*, Romain Gary raconte comment, à l'âge de sept ans, sa mère cherche à faire de lui un grand violoniste. Le maître de musique le renvoie, il est trop mauvais. On imagine la culpabilité du fils de ne pouvoir satisfaire sa mère ! Celle-ci ne renonce pas, Romain va devenir un grand danseur! Hélas, le maître de ballet trouve le garçonnet un peu trop à son goût. Scandalisée, la mère renonce à la danse pour son fils… Il reste donc la littérature… Mais on ne peut espérer avoir le Goncourt quand on s'appelle Roman Kacew. Le futur prodige devient Romain Gary et, dès l'âge de treize ans, envoie ses œuvres aux revues littéraires… Il perçoit bien les ambiguïtés de l'amour de sa mère, sans réussir à les comprendre :

> « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se referment autour de votre cou et des lèvres très douces vous parlent d'amour, mais

> vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrais diamants » *(La Promesse de l'aube)* .

La soif d'amour dont il parle est en fait une soif de narcissisme : jamais une femme ne pourra l'admirer autant que sa mère le fit. Bien sûr, puisque l'amour d'une femme n'est pas de ce registre, il est du registre du don et de l'échange amoureux. Mais Nina a rendu son fils Gary insensible à cette dimension, qui reste pour lui une langue morte. Il reste dans une position de bébé recevant passivement le nourrissage de l'amour, plutôt que dans celle d'un homme actif et qui donne. Ce qu'il recherche, c'est d'être le phallus adulé d'une femme, plutôt que de l'avoir et de le lui donner.

Par ailleurs, on voit bien que cet « amour » maternel a emprisonné le fils définitivement: il sait que le seul diamant qui vaille, c'est sa mère. Une mère qui a su ne pas le lâcher, le garder pour elle bien au-delà de sa mort. Aucune femme ne peut arriver à sa cheville…

C'est après sa mort que Romain Gary devint grand, mais encore pour elle. Il est ambassadeur, et obtient son premier prix Goncourt en 1956. On peut se demander s'il l'aurait pu de son vivant: la réussite qu'il lui aurait offerte aurait été pour elle toujours insuffisante, il le pressentait. L'exigence maternelle était devenue son surmoi, qui toujours lui répéta, comme au temps de son enfance : « Ce n'est pas assez, encore ! » Le second Goncourt remporté sous le pseudonyme d'Émile Ajar n'y suffit pas. Il estime toujours être de peu de valeur. Il préfère mettre fin à sa vie, qu'il compare à un musichall dans *Clair de femme*, ajoutant:

> « Les dieux païens nous guettent installés sur l'Olympe de nos tripes. Notre vie n'est peut-être que le divertissement de quelqu'un. »

Sa vie, en effet, ne lui appartenait pas. Elle fut le divertissement de sa mère.

À mère phallique, fils pervers

Il arrive que le refus pour une mère d'être femme conduise le fils à d'autres extrémités, dont ses compagnes subiront l'effet. Cette mère est restée fixée, comme la mère précédente, à une logique phallique pré-œdipienne. Pour elle, être une femme c'est être châtrée, ce qu'elle refuse énergiquement. Ce premier refus la conduit à s'opposer aux lois, qui sont par nature injustes puisqu'elles disent qu'il y a des femmes et des hommes. Elle se sent donc blessée dans son sexe, mais surtout rebelle, jusqu'au déni de sa réalité. Pour elle, les choses ne sont pas comme elles sont. Elle veut se croire dotée d'un phallus.

Si la mère ne l'a pas, elle a son fils pour être phallique. Le fils est le bras armé de sa mère, dans tous les sens du terme : c'est pour elle qu'il part en guerre, il épouse ses révoltes. Il le fait d'autant plus facilement qu'elle l'excite. Elle répond aux désirs érotiques de son fils, dans des proportions variables. Elle entraîne ainsi son fils à se révolter contre son père et les lois qu'il représente (elle a en général choisi un homme incapable de s'imposer vraiment). Ainsi apprend-elle à son fils les joies de la transgression.

Comme sa mère, le fils refuse de constater chez elle le moindre manque. Sa mère est toute-puissante, et toute entrave à cette toute-puissance est une injustice. Et comme il est tout pour elle, lui aussi doit pouvoir imposer sa volonté en n'importe quelles circonstances. Son désir doit être la loi pour l'autre. Pour que celui-ci s'y soumette, tous les moyens sont bons : les habiles discours, parfois très construits, apparemment logiques, propres à le manipuler, ou sinon le sadisme pur et simple.

C'est dire que, dans ses relations avec ses compagnes, le fils de la mère phallique sera facilement sadique. Il prend son plaisir à voir l'autre plier sous sa volonté. Il fonctionne sur un mode pervers. Il peut aussi trouver sa satisfaction dans la position inverse, masochiste. Il cherche à répondre au désir de sa mère de ne pas être castrée symboliquement (de ne pas être « qu'une femme»), il fantasme qu'il y a du masculin en elle. Il peut transférer cette figure sur une compagne active et sadique; c'est-à-dire phallique comme sa mère.

C'est dans cet horizon que se situe le pervers fétichiste. On sait que le fétiche qui fait jouir ce type de pervers est inconsciemment un équivalent du phallus maternel.

La difficulté d'être mère

À suivre cet énoncé des difficultés d'être le fils de sa mère, on peut avoir l'impression de voir défiler une galerie de portraits de mères plus terribles les unes que les autres. Le risque est alors d'inverser le discours sur les mères : elles étaient tout amour, les voilà responsables des pires maux! En oubliant que la condamnation n'est jamais que l'envers de l'encensement: l'un et l'autre procèdent d'une même attitude.

Ce serait oublier qu'elles ne sont pas seules auteurs de ce qu'elles mettent en place, même si elles y apportent parfois un concours actif. D'un point de vue éthique leur comportement est condamnable dans la mesure où il empêche le fils de vivre, où elles se trouvent dans l'incapacité de remplir leur mission maternelle, que l'on pourrait résumer par « faire grandir son enfant ». Cependant, on peut se demander, d'un point de vue psychique, ce qui les a amenées à se comporter ainsi. En général, ce n'est pas de gaieté de cœur ! À part celles qui ont totalement basculé dans la perversité, elles souffrent autant qu'elles jouissent inconsciemment des relations perturbées qu'elles entretiennent avec leur fils.

La passion maternelle

La conception, la naissance et l'éducation d'un enfant représentent pour toute femme un temps intense et complexe où se déploie ce qu'André Green a appelé « la folie maternelle normale », et que Julia Kristeva préfère appeler la « passion maternelle », que l'on pourrait résumer par une proposition contraire à la logique mathématique: pendant la gestation, deux font un; après l'accouchement, un fait deux. C'est dire que la question du « qui suis-je ? » va être travaillée chez la mère! Au temps de la gestation, elle connaît un temps de gloire narcissique, elle vit une passion pour elle-même, pour le dedans d'elle-même, qui est aussi une passion pour l'inconnu tant que l'enfant reste imperceptible. Alors, la mère veille sur le mystère du « deux en un ». « La femme enceinte regarde sans les voir et le père, et le monde : elle est ailleurs », écrit Julia Kristeva[5]. Un temps où se nouent également le réel du corps en gestation et le sens que ça a d'« avoir » un enfant. Car subsiste de ce temps le fait que le fils (comme la fille) fait imaginairement partie d'elle-même, qu'il est « à elle » puisqu'elle « l'a fait », elle lui a « donné la vie », comme on dit (toutes expressions fausses, on l'a vu).

Vient le temps où la mère va se « dépassionner », soit réaliser un travail

difficile où, après avoir vécu avec son bébé le fait d'être un en deux personnes, elle va lui transmettre une langue dite maternelle grâce à laquelle le jeune enfant va apprendre à penser par lui-même, et en son absence. C'est dire que « la mère participe à son propre matricide symbolique ».

À terme, si l'on peut dire, quand son fils sera grand, et plus tard quand il sera père, la mère aimera en lui et en ses enfants le recommencement de la vie. « Une mère "suffisamment bonne" n'aime rien ni personne, sinon l'"éclosion" », dit Julia Kristeva. Car le temps de la mère est celui du recommencement de la vie qu'elle a connu à chacun de ses accouchements, puis à la naissance de ses petits-enfants.

Ce travail de sublimation d'une passion qui présente une dimension de folie, puisqu'elle commence avec la croyance que un et deux c'est pareil, est difficile en lui-même. Et encore plus difficile lorsque l'environnement familial et culturel ne le soutient pas.

En avoir ou pas

J'ai déjà évoqué le contexte culturel patriarcal, qui n'en finit pas de finir. Il rend malaisé ce travail de dessaisissement. Ce qui est propre au régime patriarcal, c'est de dévaloriser le féminin. La mère ne se trouve valorisée que de donner un fils au père. On l'a dit, dans ce régime, être femme c'est avoir « en moins » ; d'où la fixation déjà décrite au stade phallique, et à l'envie du phallus qu'on n'a pas. Par le fils, la mère se trouve enfin détentrice de ce phallus si valorisé dans le patriarcat. Elle a du mal à le laisser partir…

La sacralisation du ventre

Par ailleurs, le refus des repères inhérent à notre culture libérale, l'effondrement des religions qui en est la conséquence restituent paradoxalement la mère dans un rôle imaginaire prépondérant. Ce que l'on nomme du mot à la fois vaste et totalisant de « marché » en est lui-même l'image : on sait qu'il se rééquilibre tout seul, par le miracle de la main visible décrite par Adam Smith, et que demain il pourvoira à tous nos besoins. Grâce au libéralisme, nous dit-on, chacun ne manquera de rien sur terre, on en percevrait les premiers effets dans les pays qui sortent enfin du sous-développement… En ce sens, il est censé être l'équivalent du sein généreux qui va satisfaire le moindre de nos désirs! On

attend toujours qu'il y parvienne…

On pourrait dire que nous connaissons aujourd'hui une « sacralisation du ventre ». Du ventre plutôt que de la maternité, puisque c'est de cet organe que s'occupent nos biotechnologies de plus en plus omniprésentes, de la conception à l'élevage. Sacralisation, car il semble que s'il y a un lieu où peut se réfugier le sentiment religieux, c'est bien dans le ventre maternel, symbole de vie et de générosité…

Nous avons vu que la mère est prise dans une double postulation : d'une part l'emprise passionnelle sur son enfant et d'autre part la sublimation de cette passion par le renoncement à l'enfant, par le fait de le reconnaître comme un autre sujet. La sacralisation du ventre ne l'aide pas; au contraire, elle peut susciter chez elle une certaine mégalomanie narcissique ! Il peut se révéler difficile d'y résister… tant qu'elle reste prise dans le désir d'emprise…

1. *Mère et fils* , Odile Jacob, 2007.

2. *L'Inceste et l'incestuel* , Collège de Psychanalyse groupale et familiale, 1995.

3. *L'Effort pour rendre l'autre fou* , Gallimard, « Folio essais », 2003.

4. Soit la logique binaire propre à l'informatique. On sait qu'elle intéresse surtout les garçons!

5. www.kristeva.fr/passion_maternelle.html

INTERMÈDE 2

EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)

Être un homme

1. Rappelez-vous où et comment vos parents s'affirmaient dans leur ego. Est-ce que vos parents s'affrontaient ? De quelle manière ?

2. Dans la confrontation avec vous, comment se comportaient-ils ? Quels étaient les mots, les thématiques qui revenaient ?

3. En quoi votre famille vous sert de modèle : quels sont les comportements de votre famille qui vous ont servi de modèle pour vous construire et devenir adulte; ou qui au contraire ont sapé votre capacité de vous affirmer et d'avoir des relations satisfaisantes avec autrui ?

4. Avec votre famille proche (parents, frères et sœurs, épouse) : quels sont les comportements (abus, rejets, etc.) qui vous conduisent à vous sentir honteux, sur le qui-vive, ou agressif?

5. Rappelez-vous les personnes qui ont joué pour vous un rôle d'initiation dans le fait de devenir un homme. Rappelez-vous ce qu'il y avait de positif et de négatif dans leur façon de faire.

6. Faites la liste des relations et situations où le fait de ne pas vous sentir « être un homme » vous a causé de vrais problèmes.

7. Comment avez-vous changé, évolué peut-être, dans votre façon d'être un homme d'une relation amoureuse à l'autre ?

8. Écrivez la liste des relations dans lesquelles le fait de vous sentir « être un homme » vous a permis d'avoir de bonnes relations.

Les difficultés dans la masculinité

1. Quelles sont les situations que vous avez le sentiment d'éviter ou de dénier parce qu'elles vous font peur?

2. Dans quelles circonstances renoncez-vous à ce que vous pensez ou ce que vous désirez pour satisfaire ce que vous croyez être le besoin d'une autre personne ?

3. Quels sont les comportements, les attitudes de votre compagne qui vous mettent en colère ? En quoi est-ce en rapport avec les comportements de votre mère?

4. Quels sont les comportements, les attitudes de votre compagne qui vous effraient ou vous paralysent? En quoi est-ce en rapport avec les comportements de votre mère ?

5. Quels furent les moments privilégiés au cours desquels votre père vous a aidé à devenir un homme ?

6. En quoi vos comportements négatifs avec votre compagne renvoient à la manière dont votre père se comportait avec votre mère ?

7. Si vous choisissez des compagnes avec lesquelles vous retrouvez les difficultés que vous avez connues dans votre façon d'être un garçon, puis un homme, tentez de voir en quoi.

8. Quels bons modèles de masculinité votre mère vous a-t-elle proposés ?

9. Que pourriez-vous vous faire pour développer votre faculté d'être un homme ?

TROISIÈME PARTIE

MANIFESTATIONS DANS LE COUPLE

5

QUAND L’AMOUR VA BIEN

À l’origine de la passion amoureuse, la passion maternelle

On l’a deviné à partir de ce qui est développé au chapitre précédent, la relation fusionnelle entre la mère et le fils est le prototype du lien amoureux. Cela signifie que dans toute relation amoureuse, et *a fortiori* dans toute relation passionnelle, nous revivons et recherchons le paradis océanique que nous avons connu avant et après notre naissance. C’est valable pour tous ceux qui furent enfants un jour, à savoir les femmes comme les hommes. La différence entre eux tient à ceci : entre la mère et la fille la relation est homo-érotique plutôt que sexuelle ; c’est qu’il y manque la différence des sexes, alliée à la dimension symbolique de procréation de la vie qu’elle implique. Mais les uns comme les autres rechercheront dans l’amour le paradis maternel du temps d’avant.

Cette similitude et cette différence entre garçon et fille existent aussi du côté des incestes : entre père et fille, entre frère et sœur, il peut être considéré comme second, renvoyant à l’inceste fondamental, qui est celui de la mère et du fils; le seul mettant en relation la porte du néant et de la vie d’où l’on vient et le phallus. C’est d’ailleurs celui qui est le plus tabou, tellement qu’on n’en entend guère parler. Ajoutons que les organes réels, tels que nous les montre la pornographie, jouent un rôle minime dans l’inceste, c’est leur dimension symbolique qui prime. Là se niche la différence entre jouir de la réalisation d’un désir et satisfaire un besoin. C’est pourquoi une certaine perte du symbolique (disons : du sens des choses, de leur mentalisation) peut banaliser l’acte.

Dans la passion maternelle, on aime « corps et âme » : le corps dans le corps, puis le corps à corps de la mère et de l’enfant éveillent des émois absolus. Dans la passion d’un homme et d’une femme, on retrouve cette double postulation de l’emprise de la mère sur l’enfant et de la sublimation d’un amour dévoué, oblatif, évoquées plus haut.

Concrètement, cela signifie que les deux partenaires d’un couple, la femme comme l’homme, recherchent inconsciemment dans l’autre et la mère et le bébé, selon les moments. La « mère d’amour » est dominante, phallique et protectrice,

c’est dire qu’elle est douée des qualités de la mère primitive des tout premiers temps de la vie. Ce rôle peut être joué par la femme, mais tout aussi bien par l’homme. Inconsciemment, bien des femmes choisissent dans leur compagnon une mère qui les protège (sérieux et riche!) autant qu’il les pénètre bien (le sexe étant associé à un sein). Il est plus facile à l’un comme à l’autre de prendre la place du « bébé d’amour», c’est-à-dire d’être passif, en position de réception. Selon les canons du patriarcat, c’est plutôt la femme qui est appelée *baby*, elle joue de l’infantilisme pour séduire: elle prend une petite voix, se prétend faible, désarmée, innocente… Quant à l’homme du patriarcat, il se doit d’être protecteur et tout-puissant comme la mère des origines.

Tel est l’imaginaire qui agite la passion amoureuse, pour le meilleur et pour le pire, comme on sait. Les partenaires qui en restent à cette dimension sont dans une relation projective, où l’autre doit remplir le rôle imaginaire assigné : il doit se comporter comme la mère des temps d’enfance ou comme son bébé. Se développe alors un jeu alternatif de fusion parfaite et de haine absolue… des moments où l’on disparaît dans le bonheur, et d’autres où l’on refuse cette emprise qui nous anéantit.

Toute rencontre commence sans doute par un moment passionnel de ce type, il reste ensuite à passer de la passion à l’amour, si on le désire, et si on en est capable…

Le premier amour pour la compagne

L’amour de l’âge adulte n’est donc jamais que second. Ce qui ne signifie pas qu’il est secondaire, comme pourraient le déplorer les femmes qui aimeraient que le monde commence avec elles. Pour elles aussi, il y eut un avant : avec la mère également, et même avec le père. C’est dire que pour la compagne il y a un lien entre la manière dont elle vit et accepte la relation que son compagnon entretient avec sa mère, et sa propre relation avec sa propre mère, nous y reviendrons.

Si la compagne est à la fois tendre et distante, si elle ne se sent ni menacée ni agressive, elle fera plus que tolérer la relation de son compagnon avec sa mère. Si par contre il lui reste quelques problèmes à régler avec sa mère, elle peut avoir tendance à attendre que son compagnon les règle avec la sienne… ce qui est pur déplacement, on s’en doute.

En résumé, on dira donc qu’il est impossible d’aimer son compagnon sans accepter le fils en lui, et qu’il faut pour cela aimer la fille en soi. L’amour

véritable ne détruit pas ce qu'il y eut avant lui ; contrairement à la passion.

La passion, le paradis

La relation fusionnelle expérimentée avec la mère prédispose donc, en principe, l'homme (comme la femme) à la passion. En principe seulement, car bien des hommes font tout leur possible pour éviter tout ce qui, de près ou de loin, pourrait y ressembler.

Quand il y succombe, cependant, c'est pour son malheur. Car passion et amour, ce n'est pas la même chose. Nous avons du mal à faire la différence, elle est pourtant essentielle.

Il est vrai que la publicité actuellement faite à ce beau sentiment, si c'en est un, ne nous y incline pas. Grâce aux marketers, aujourd'hui tout est passion: le ski, le céleri rémoulade, la télé… Les sites Internet ne sont pas en reste. Ils nous promettent des passions torrentielles l'espace d'une nuit, avec assurance de fin de l'histoire le matin venu, afin d'éviter tout inconvénient. C'est pourquoi, sans doute, tout cela paraît bien fade au regard de la passion, la vraie.

La ferveur pour les histoires passionnelles ne date pas d'aujourd'hui. La plupart de nos mythes amoureux sont des éloges de la passion. Tant pis si, en général, elle finit mal! Son issue se doit d'être fatale, puisque cela ne fait qu'ajouter à la fascination qu'elle suscite chez chacun de nous. Curieusement, on verra pourquoi, la douleur attise la jubilation. De quoi est-elle faite, cette belle passion que chacun rêve de vivre ?

Tristan et Roméo

> La folie de Tristan est d'abord une histoire de famille: le roi Marc, le futur époux d'Yseult, est l'oncle de Tristan.Yseult est donc la tante par alliance de Tristan. Par ailleurs, la thématique du mythe tient moins à la passion elle-même qu'au conflit (déjà cornélien) entre le désir et le devoir.Tristan est partagé entre la fidélité à une figure paternelle, le vieux roi Marc, et l'amour pour Yseult, la femme de celui-ci… qui est donc en position de mère. Schéma on ne peut plus œdipien ! Du moins pour Tristan. Pour Yseult, c'est plus compliqué:elle est de la même génération que Tristan, qui est en ce sens comme un frère, alors que le vieux Marc est aussi vieux que son père. Ce qui est ici mis en avant, c'est la dimension de transgression des

lois sociales inhérente à la passion. Pour atténuer leur culpabilité, afin que nous puissions nous identifier à eux, ils ne sont en rien responsables de ce qui leur arrive (comme Œdipe qui ne sait pas que Jocaste est sa mère): c'est qu'ils ont bu par mégarde le philtre d'amour destiné à Marc et sa future épousée. Il en est de même aujourd'hui, si l'on en croit certains neuroscientistes: l'amour tiendrait à l'émission des phéromones qui s'échappent de glandes situées sous les aisselles, autour des organes génitaux et des mamelons. On n'y est pour rien si l'organe voméronasal, situé dans notre nez, reçoit le message chimique de la future, le transmet à notre hypothalamus, notre cerveau le plus ancien, qui déclenche en réflexe le comportement amoureux… chaque époque sécrète les mythes qu'elle mérite !

L'histoire de Roméo et Juliette est encore une histoire de famille. Celle de la guerre entre les Montaigu et les Capulet, dont ils sont le fils et la fille. À tel point que l'on peut se demander s'ils s'aiment malgré le conflit entre leurs familles, ou parce qu'il y a ce conflit. Dans la pièce de Shakespeare, c'est incognito que Roméo s'introduit dans le palais des Capulet, et c'est dans cette clandestinité que la foudre leur donne son coup fatidique… Règne donc d'emblée un fort parfum de transgression que la suite de l'histoire ne fait qu'amplifier: c'est en secret qu'ils se marient, puis qu'ils passent leur nuit de noces. Il fallait bien un commandeur à cette histoire, puisqu'on ne peut braver impunément la volonté des pères. C'est la mort, associée à la passion amoureuse comme la punition l'est au péché. Dans ces deux mythes, on passe donc autant de temps à débattre de conflits moraux que des joies de la passion amoureuse. C'est qu'il n'y a pas de passion sans transgression.

Ce qui nous conduit à une hypothèse: les amants d'amour fou croient ignorer les lois; en fait ne jouiraient-ils pas surtout de les dépasser?

Passons du mythe à la réalité, et tentons une description des points clés de l'expérience passionnelle. Elle commence par un temps de sidération : les amants croient avoir trouvé leur bonne étoile, celle qu'ils recherchaient depuis toujours. L'amant ne voit que son amante, son attention est focalisée sur elle (et vice versa dans les meilleurs des cas!). Quand elle s'absente, elle est toujours là, sous forme de pensées intrusives, obsédantes: il ne peut s'empêcher de penser à

elle. C’est qu’ils forment ensemble un grand tout: ils sont en fusion, voire en fission si on considère l’énergie qu’ils dégagent : leur exaltation est portée au maximum, ils ont trouvé le paradis promis par les religions, de plus on y fait l’amour. L’amant est sans cesse désirant, l’amante connaît des extases qu’elle n’aurait pu imaginer. Un observateur extérieur pourrait croire qu’ils sont en proie à ce que, en psychiatrie, on appelle une crise maniaque. Par ailleurs, l’objet de la flamme est porté au plus haut degré d’idéalisation : il est doté de toutes les qualités, défauts y compris. La perfection est de ce monde!

La haine inhérente à la passion

Selon Freud, c’est l’idéalisation de l’aimé(e) qui ouvre une brèche dans ce bonheur parfait. C’est qu’il est difficile d’être un ver de terre amoureux d’une étoile ; ou, du moins, ça va un temps mais pas toujours… Pourquoi? Il se passe entre les amants un jeu de vases communicants: l’un se remplit, l’autre se vide. Ce dont la nature a horreur… Freud l’explique en d’autres mots :

> « Le moi devient de moins en moins exigeant, de plus en plus modeste, tandis que l’objet devient de plus en plus magnifique et précieux, attire sur lui tout l’amour que le moi pouvait éprouver pour lui-même [1] .»

L’amant n’a plus de qualité; l’objet d’amour les a toutes. À tel point que l’amant (celui, celle qui aime) s’estime indigne d’être aimé, d’autres sont bien plus aimables que lui… le voilà donc la proie d’une jalousie permanente. L’amant retrouve une relation de dépendance analogue à celle que nous avons connue tout(e) petit(e) auprès de notre mère, sauf que nous avons changé d’âge! Ce qui paraissait normal quand nous avions trois ans est maintenant vécu comme une servitude. Tôt ou tard, l’illusion amoureuse entraîne la haine de l’objet aimé pour lequel on s’est sacrifié.

La passion amoureuse finit par s’installer dans une double polarité dont les amants sont les victimes. Ils passent de l’amour absolu à la haine la plus féroce, alternativement. Alors de la passion on pâtit… retrouvant le sens ancien du mot, puisque *passio* en latin signifie « subir, supporter une souffrance, une maladie ».

La haine trouve une autre source dans la culpabilité liée à la passion. On l’a

dit, il n'y a pas de passion sans transgression. Une transgression parfois réelle (l'adultère en est le scénario type) mais de toute façon imaginaire, nous verrons pourquoi. Or, cette transgression, il faut la payer d'une façon ou d'une autre. Par un curieux mécanisme de défense par projection sur l'autre vient le moment où l'aimé doit payer pour la faute que j'ai commise. Car si je ne l'avais pas aimé, rien ne serait arrivé : et si on l'aime, c'est de sa faute ! En fin de compte, tout est de sa faute…

La passion, un « délire normal»

Au cours de notre histoire, nous avons intériorisé des objets d'amour élaborés à partir d'expériences réelles mais enrichies de notre imaginaire enfantin. En grandissant, le fils a plus ou moins renoncé à la reine (au prince charmant pour la fille) de son enfance, ce personnage qui relevait autant de ses fantasmes aimants que de la réalité de la mère (ou du père). Parce qu'elle était trop belle et trop grande pour le petit garçon, et aussi parce qu'elle devait rester interdite, il s'en est détourné; non sans garder en lui, à l'abri dans son inconscient, sa grande image.

Et voilà que, par miracle, l'impossible devient possible! C'est comme si on retrouvait cet objet imaginaire intérieur à l'extérieur, dans la réalité. Le coup de foudre est ce moment de fission où l'intérieur se trouve projeté à l'extérieur, enfin accessible, on peut le toucher… On comprend qu'une telle expérience soit celle d'une sidération, proche des révélations que subissent les prophètes… En effet, le foudroyé vit l'abolition de toutes les différences qui nous donnent une identité; l'intérieur est à l'extérieur, on l'a dit, mais le passé se retrouve au présent, la distinction entre l'autre et soi s'efface…

Qu'est-ce qui déclenche cette association entre l'image interne et l'objet externe ? Souvent presque rien, un trait dont on n'est pas conscient. Une couleur d'yeux, une voix, un regard, un port du corps… et voilà que se produit le catapultage de l'imaginaire et du réel… Ce trait appartient à l'objet intérieur, l'objet ancien. Grâce à lui, le sujet passionné croit retrouver dans un objet présent le retour de l'objet aimé de l'origine, sous une forme nouvelle. C'est pourquoi il se sent en dehors du temps et parle d'éternité. Il est euphorique, puisqu'il réalise l'inespéré : il réalise ses fantasmes. Lesquels ?

On peut en distinguer deux. Le premier est un fantasme incestueux. C'est parce que l'objet extérieur n'est pas l'objet intérieur mais y ressemble quand même par quelque trait que le sujet se permet de rejouer sa passion incestueuse,

cette fois en toute impunité. Par une ruse de l'inconscient on pourrait dire : c'est parce que c'est différent que ça peut être pareil, grâce à un simple trait de ressemblance. C'est parce que cette femme n'est pas ma mère, qu'elle ne m'est donc pas interdite, que je l'aime comme j'aurais aimé ma mère, si cela avait été possible.

L'amant rejoue ce désir d'autant plus, et d'autant plus intensément, qu'il a mal négocié la question œdipienne; c'est-à-dire qu'il a renoncé à sa mère… sans y renoncer. Quand le désir pour la mère est comme une braise sous la cendre, il lui faut la retrouver dans les femmes qu'il aime. Ce qui ne va pas sans culpabilité: dans la mesure où la passion signifie l'inceste, elle réveille la férocité du surmoi. Donc, pas de passion sans destruction opérée par le surmoi…

L'amante objet de la passion doit donc tout à la mère de son amant : le meilleur de son désir… comme le pire de sa haine. Elle-même, quand elle aime passionnément, vit le même processus que l'homme, en plus complexe: c'est à la fois une image de son père et de sa mère (l'un ou l'autre, ou les deux?) qu'elle retrouve et qui la comble. Ce qui rend le « travail amoureux » plus complexe pour l'homme : il doit être une mère et un père pour son aimée, alors qu'elle peut se contenter d'être une mère !

Le second fantasme à l'œuvre dans la passion est narcissique. Dans le regard de la femme que j'adore, je me vois comme dans un regard ancien, un regard où j'étais tout. Dans son regard, je suis comme la merveille que fut l'enfant qui vient de naître. Donc, je l'aime de m'aimer ; ou plutôt je m'aime en elle. Il semble que les femmes soient plus facilement que les hommes dans ce fantasme. Les dragueurs le savent bien…

Ainsi, la passion réalise le fantasme de retour au giron maternel: la représentation de l'enfant au sein de la mère a vocation, remarquait Freud, à représenter exemplairement la relation d'amour comme telle.

Dans un autre contexte que celui de l'amour passionnel, cette ignorance de la limite incestueuse et cette fusion narcissique seraient situées du côté de la psychose. C'est que la passion s'apparente à un délire (sans que l'on soit malade pour autant!).

Le premier mécanisme à l'œuvre consiste, on l'a dit, en une projection massive sur autrui d'une image idéale intérieure. On est alors proche d'un phénomène hallucinatoire: l'halluciné perçoit comme une voix réelle, extérieure et s'imposant à lui, ce que l'on pourrait approximativement appeler un monologue intérieur pour une personne dite normale (énoncé des désirs, des reproches, etc.).

Ce mécanisme de projection sur autrui se retrouve dans le délire érotomaniaque, stade extrême de la passion amoureuse et malheureuse où l'aimé(e) n'a plus aucune consistance réelle. Nous sommes alors franchement rendus dans l'univers de la pathologie paranoïaque. Pourtant, l'érotomanie n'est pas sans faire penser à la passion amoureuse.

Dans le premier temps de l'érotomanie, l'aimée comprend que c'est pour elle que tel chanteur célèbre a écrit cette chanson (que son patron a prononcé tel discours, etc.). Il n'ose pas se déclarer, elle patiente. En attendant, ce qui ne saurait tarder, elle guette et collectionne les signes de son amour… qui tardent pourtant à se manifester. Alors elle lui écrit, cherche à le rencontrer pour l'aider à ouvrir son cœur. Puis elle entre dans la seconde phase de sa passion : elle n'est plus certaine de celui qui l'aime, pourquoi la fait-il tant souffrir ? Voilà qu'elle déprime. Puis elle devient agressive et entre dans la troisième phase de sa passion : cet homme ne l'aimait pas, il lui fait du mal, il s'est moqué d'elle. Il existe plusieurs solutions pour sortir de cette souffrance et satisfaire sa rancune : le couteau, le pistolet, le poison… Il ne fait pas bon être aimé par une érotomane.

L'effacement des identités dans la symbiose est proche également d'un mécanisme de type psychotique. Il n'y a plus un toi et un moi, mais une entité unique – comme au temps de la vie utérine. Tout passe de l'un à l'autre sans besoin de médiation, car on est l'un dans l'autre. Plus besoin de se parler, le silence suffit. Les amants ont le sentiment de penser la même chose en même temps, ils veulent croire à la télépathie. C'est dire qu'ils se trouvent sans défense vis-à-vis de l'autre, qui peut vous envahir quand il le veut. D'où, après un premier temps de ravissement, des réactions de rejet violent face à ce qui menace l'intégrité personnelle.

En conclusion partielle, on réaffirmera que la passion amoureuse est un écho, une suite de la passion maternelle décrite plus haut. Au fond, l'autre aimé est ignoré, de sa réalité n'est reconnu que ce qui déclenche la projection. Et l'amant ne tolère pas qu'il s'éloigne de l'image posée sur lui. Le plus souvent, ce délire reste normal, sa violence reste bonne et permet de vivre « à fond » les sentiments comme les plaisirs. Mais il peut déboucher sur des passages à l'acte à caractère psychotique. Accident assez fréquent pour que le code pénal ait réservé une section spéciale au crime passionnel, et prévoie des circonstances atténuantes pour de tels crimes. Un signe de notre indulgence pour les « folles amours »?

Les suites de la passion

Il arrive qu'une relation passionnelle débouche sur une rupture, c'est sa fin la plus habituelle lorsque la haine finit par prendre le dessus. Alors l'amant se trouve privé d'une partie de lui-même, à savoir ce qu'il a projeté dans l'aimé. Il se trouve en quelque sorte défait de lui-même. Ce qui n'est pas sans rappeler les angoisses d'abandon qu'il a connues petit enfant. Alors c'était le monde entier qui disparaissait avec sa mère.

Le passionné a besoin d'oublier cette situation insupportable. Parfois en effaçant « la cause de tout»: on en arrive alors au crime passionnel. Mais, en éliminant l'objet extérieur, l'amant détruit son bon objet intérieur. Une autre issue fréquente est la mélancolie, que l'on pourrait comparer à un deuil qui n'en finit pas, et à quoi l'on peut mettre fin en se tuant. C'est Anna Karénine se jetant sous un train.

Heureusement, il est des amants qui réussissent à transformer leur passion en amour. Les couples qui ont pu tenir bon et quitter l'exaltation permanente sans pourtant l'oublier (quitte à la retrouver parfois) en font alors le socle de leur relation.

L'amour

On l'a compris, l'amour ne peut advenir que si un homme sait renoncer à sa passion incestueuse. Cela dépend des relations qu'il a vécues avec sa mère au temps de son enfance décrit dans les chapitres précédents.

On peut dire que l'amour commence quand on prend conscience de ce qu'est l'autre réellement, indépendamment de ses fantasmes. Ce qui fait une différence fondamentale avec la passion où, on l'a dit, l'autre est un support pour son imaginaire. Il faut pour cela prendre une certaine distance vis-à-vis des pièges et mécanismes qui nous lient au passé.

Alors peut naître un attachement pour l'autre, qui diffère de la dépendance passionnelle. Alors l'un et l'autre existent dans leur réalité et dans le temps, ils peuvent s'absenter sans que surgisse le sentiment de manque absolu, l'effondrement que connaît le passionné.

L'interdit de l'inceste, universel et relatif

Dans l’histoire occidentale, la définition de l’inceste a varié. Au Moyen Âge, pour lutter contre les pratiques endogamiques [2] des Francs (ces envahisseurs qui avaient fini par former la noblesse française), l’Église déclara qu’un mariage entre personnes présentant une parenté au septième degré, par l’alliance comme par le sang, était interdit parce qu’incestueux! Elle est revenue depuis à une définition plus raisonnable, sans rejoindre les prescriptions du Coran. On sait que Mahomet fut autorisé à épouser les filles de ses oncles et ses tantes, soit ses cousines germaines, et que ce type d’union reste l’idéal dans la religion musulmane. Des tenants de l’idéologie libérale voient dans cette relativité historique du contenu de l’interdit de l’inceste une opportunité pour critiquer une telle restriction de la liberté. Leur argumentation est la suivante: en droit libéral, la relation amoureuse entre deux adultes libres et consentants ne peut être un délit, car elle s’apparente à un contrat en bonne et due forme. Tant pis si la morale ne s’accorde pas avec le droit! Et puisque la liberté est au-dessus de tout, c’est aux personnes de savoir ce qu’il en est de leur bonheur et de leur souffrance et non à la morale prétendument religieuse ou scientifique dont les passéistes se réclament…

Si nous sommes sensibles à ce discours, c’est que nous avons toujours, au-delà de nos vertueuses protestations, gardé une certaine indulgence pour l’inceste.

Dans nos mythes, nous ne nous privons pas de la chose. À commencer par Adam et Ève, qui sont frère et sœur, avec leurs enfants… De même, chez les Grecs fleurissent parricides et unions incestueuses. Gaïa épouse son fils Ouranos, qu’elle fait châtrer par leur fils Kronos, lequel épouse sa sœur Rhéa… Son fils Zeus suit la tradition familiale en épousant sa sœur Héra. Les dieux égyptiens pratiquent l’inceste eux aussi, et même les pharaons de la famille des Ptolémées. Cléopâtre n’a-t-elle pas épousé deux de ses frères? En effet, lorsque les hommes se prennent pour des dieux, on leur accorde les mêmes libertés ! Idem pour les grands de ce monde:on sait ce que les filles de Loth firent avec leur père qu’elles avaient enivré, qu’Abraham était le demi-frère de sa femme Sarah. Sous d’autres cieux et en d’autres temps, la noblesse inca avait coutume de se marier dans sa famille. Et l’empereur actuel du Japon est le premier de sa dynastie à s’être marié hors de sa famille.

> C’est dire que l’on prend plaisir à faire faire par d’autres, en quelque sorte par procuration, ce qui nous est interdit, ou du moins à imaginer qu’ils le font; quitte à le leur reprocher ensuite, et violemment, si les circonstances l’exigent… C’est notre façon de satisfaire malgré tout le désir incestueux interdit.

C’est que l’on n’est plus dans la symbiose. Plutôt qu’une relation où tout doit être comblé (comme au moment de la tétée pour le bébé !), il y a acceptation d’un manque relatif. L’autre n’est pas tout pour moi (ce qui est moins fatigant pour les deux!), et je sais que je ne suis pas complet, ce qui signifie que j’accepte de ne pas être tout pour lui.

L’amant de l’amour peut tenir ce discours : je t’aime parce qu’il y a quelque chose en toi qui me fait t’aimer. Pourtant, ce que je peux te donner, ce n’est jamais « ça ». Les cadeaux, l’argent n’y suffisent pas. Je sais bien que ce que tu reçois de moi, c’est quelque chose que je n’ai pas vraiment, quelque chose qui est au-delà de moi-même et qui fait que je suis un homme pour toi. Et je sais que c’est la même chose pour toi. Mais j’aime aussi la façon que tu as de ne pas être « la» femme parfaite pour moi, j’ai de la tendresse pour ce manque en toi. C’est en ce sens que Lacan a pu dire qu’aimer consiste à donner ce que l’on n’a pas.

C’est dire, en termes psychanalytiques, que l’un et l’autre reconnaissent leur castration. Ils ne sont pas tout, ils ne sont que d’un seul sexe, ou l’un ou l’autre, et encore ! ils ne le sont qu’imparfaitement. Alors que la passion est le règne du tout et du comble, qu’elle se déploie sur le registre de l’infini, à la manière d’une religion, l’amour accepte et se nourrit de la finitude.

C’est cette dimension de finitude et de manque assumé qui rend l’amour productif, créateur d’enfant et de tous ses équivalents symboliques, alors que la passion se nourrit d’elle-même, elle se consume.

En conclusion

L’amour est une question de bonne distance. Un art qui, comme tout art, demande finesse et habileté. Il faut que la compagne d’un homme ne soit pas sans faire penser à sa mère, mais de loin. Si l’association est trop forte, la distance trop courte, les fantasmes incestueux resurgissent, et avec eux la culpabilité qui s’y trouve liée (sauf chez les hommes franchement pervers!).

Cette bonne distance est culturelle. Elle a varié au cours du temps, selon les

pays et les cultures. Mais on s’accorde à estimer que la prohibition de l’inceste est universelle, on la retrouve dans toutes les cultures.

1. *La Vie sexuelle* , PUF, 1969.

2. Traditionnellement, l’exogamie oblige à trouver une femme en dehors de son clan. L’endogamie, c’est le contraire: épouser sa cousine (son cousin) permet de ne pas éparpiller le patrimoine et de bénéficier en prime d’un plaisir quasi incestueux.

INTERMÈDE 3

EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)

PREMIER AMOUR

Quelles furent vos premières amours

1. Comment faisiez-vous pour gagner l'affection de vos conquêtes amoureuses? Quelles attentes, quels besoins semblaient-elles avoir ? Quelles attentes projetiez-vous sur elles ?

2. Quelles découvertes avez-vous faites avec elles (sexuelles et autres) ? En quoi aviez-vous l'initiative ? En quoi avaient-elles l'initiative ?

3. Quelles choses leur avez-vous laissé faire ou les avez-vous amenées à faire qui ressemblait à ce que vous auriez aimé connaître avec votre mère au temps de votre enfance ?

4. Étiez-vous un amoureux transi ? Ou les avez-vous dominées, forcées à faire ce que vous vouliez? Ou bien avez-vous trouvé ensemble ce qui convenait à l'un comme à l'autre ?

5. Étiez-vous consumé de désir pour elles? Sexuellement et autrement ?

6. Quels étaient les meilleurs moments passés avec elles ? Quels étaient les pires ?

7. Qu'est-ce que votre mère disait d'elle(s) et de votre relation ?

8. Qu'est-ce que votre père disait d'elle(s) et de votre relation ?

9. Qu'est-ce que le reste de votre famille (grands-parents, etc.) ou votre entourage (enseignants, etc.) disait d'elle(s) et de votre relation?

10. Que leur avez-vous dit de ce qui vous plaisait et vous déplaisait chez elles et, plus généralement, chez les femmes?

Qu’avez-vous appris d’elles ?

1. Que vous ont-elles appris sur la sexualité et la sensualité ?

2. Que vous ont-elles laissé leur apprendre sur la sexualité et la sensualité ?

3. Qu’avez-vous appris d’elles sur les limites à respecter?

4. Que vous ont-elles laissé leur apprendre sur les limites à respecter ?

5. Quels cadeaux vous ont-elles faits, et quelle signification ceux-ci avaient-ils pour vous au temps de vos relations avec elles ?

6. Que leur avez-vous apporté, que vous ont-elles apporté au niveau intellectuel ?

7. Comment vous ont-elles amené à être plus sensible à ce que désire une femme, et à ce que vous désirez?

8. Quelles leçons inoubliables avez-vous reçues d’elles ?

9. Comment vous ont-elles amené à ressentir que vous deveniez un jeune homme de valeur?

10. Quels sentiments aviez-vous vis-à-vis d’elles? Quand et pourquoi avez-vous pleuré? Comment avez-vous accompagné leurs peines et leurs joies ?

6

SYMPTÔMES HABITUELS

Maintenant que nous avons clarifié la différence entre la passion et l'amour, tentons de comprendre un certain nombre d'attitudes qui perturbent la vie quotidienne.

Les conflits de loyauté

Les amoureux sont seuls au monde, pour un temps. Dès qu'ils sortent de l'éternité idyllique, dès que leur relation dure, qu'ils s'installent en couple, comme on dit, ils ne s'appartiennent plus entièrement.

Françoise Héritier fait remarquer, en effet, que le mariage fut jusqu'à peu non pas le fait des deux amants, mais de deux familles qui concluaient une alliance par le biais d'un échange. Il en reste des traces : à la mairie, et surtout à l'église, le père emmène sa fille et la remet à son promis, en présence des deux familles. Dans les temps anciens, c'étaient des femmes que ces familles échangeaient : le fils de la famille Dupond épousait la fille Durand, le cousin Durand épousait la cousine Dupond… le quarté gagnant étant le mariage croisé de deux frères et deux sœurs[1].

Si le poids des tribus respectives a singulièrement perdu de son pouvoir sur le couple, il en reste néanmoins des traces – notamment dans la loyauté que chacun a le sentiment de devoir à sa famille. Ce thème alimente traditionnellement les disputes conjugales, la scène de ménage se transformant alors en guerre des clans : « Tu es bien comme ta mère », s'exclame l'un, « Tu es le portrait de ton père tout craché », rétorque l'autre… Alors chacun défend son clan face à l'ennemi…

Quand le sens de la famille est fort, l'obligation de loyauté l'est également. Alors on dit « Chez nous, c'est comme ça », ou au contraire « Pas de ça chez nous!». Jusqu'alors, la mère du fils n'était pas apparue en personne, elle ne faisait que régner plus ou moins dans son cœur. Une fois le couple formé, elle reprend le flambeau familial (qui est souvent celui de son mari, de sa famille par alliance) et sait rappeler à son fils les valeurs et les coutumes du clan. Le niveau

social n’entre pas en ligne de compte : dans les familles prolétaires comme dans les « grandes familles », on a sa façon de voir les choses.

Le jeune couple ne fait pas encore le poids. Souvent il sacrifie au rite du repas chez les parents, c’est alors le règne des belles-mères. À raison d’un repas par mois pour chacun d’eux, voilà la moitié des weekends passés sans tête-à-tête, les amoureux ballottés d’un clan à l’autre, renvoyés à leur statut d’enfants… Ils en souffrent, mais ils le cherchent bien ! Qu’est-ce qui les empêche de renverser les rôles et d’inviter chez eux leurs quatre parents à la fois? Ainsi constitués en puissance invitante, ils existent alors pleinement en tant que couple, et peuvent s’amuser à observer les échanges feutrés ou mouchetés auxquels se livrent leurs deux couples d’ancêtres… Les belles-mères sont alors rentrées dans leur rang !

La vie quotidienne

Ensemble sous le joug (d’où le mot « conjugal »), les deux membres du couple n’occupent pas une place équivalente. Car toute activité est codée symboliquement, comme aux temps traditionnels. Alors, les objets comme les gestes de la vie étaient reliés aux croyances, aux mythes. Tout avait un sens, tout était enchanté, pourrait-on dire. Ainsi, la vie infiltrée en permanence de significations imaginaires ressemblait à un conte de fées, à la fois tendre et cruel.

Un des codages qui enchantaient et enchantent toujours la réalité est le codage sexuel, selon lequel toute chose du monde a une valeur soit féminine, soit masculine. Ainsi pouvons-nous avoir avec le monde un rapport sensuel, et y exprimer notre féminité ou notre virilité. Comme aux temps anciens, ce qui est humide, rond, mou, nocturne est féminin; ce qui est sec, droit, dur, lumineux est masculin. Bien sûr, ce codage n’a rien d’universel, même si les configurations du sexe de la femme, creux et humide, et du sexe de l’homme, dur et sec, conduisent à déployer sur le monde plutôt un type d’association qu’un autre. Selon les lieux et selon les époques, il varie.

La conception scientiste, gestionnaire et rationnelle de la vie s’oppose à un tel codage symbolique. C’est pourquoi celui-ci tend à disparaître… pour autant que nous puissions faire disparaître notre âme primitive, celle que nous avons tous eue en tant qu’enfant et qu’heureusement nous ne perdons pas entièrement !

Il n’en reste pas moins, ô étonnement, que, aujourd’hui comme hier, les petites filles jouent à la poupée et dessinent des guirlandes de cœurs, tandis que les garçons se passionnent pour les motos, et tout ce qui a un moteur et fait du bruit. Est-ce génétique ? Assurément pas! C’est plutôt que les parents transmettent

sans s’en rendre compte un imaginaire des rôles du petit homme et de la future femme ; ce qu’on appelle aujourd’hui le genre.

Ainsi, la mère, avec le père, fait passer chez le fils une certaine représentation de ce que doit être et faire un homme ; de ce qui est du registre féminin et du registre masculin. La relation entre les parents, les rôles qu’ils tiennent servent aussi de modèle. Le processus est le plus souvent inconscient, et pas toujours en harmonie avec ce que la mère déclare; autrement dit avec ce que l’on pourrait appeler son idéologie quant aux rôles masculin et féminin. Nous avons tous connu des femmes aux convictions féministes déclarées qui se plaisaient à être la servante de leur fils. Ce dernier aura sans doute été plus imprégné par les actes de sa mère que par ses paroles. Il attendra de sa compagne les mêmes comportements.

Les rôles dans le couple

Traditionnellement, l’homme construit la maison et la femme l’entretient… comme le font les oiseaux! Si bien des hommes se passionnent pour la maçonnerie, la plomberie, l’électricité, c’est pour construire leur maison. Ceux qui y parviennent ont toujours le sentiment d’une réalisation personnelle de grande importance symbolique; sans doute plus que ceux qui achètent une maison prête-à-habiter. En effet, ils ont bâti le nid où leur femme élèvera leurs enfants; ce qui est une façon de donner un utérus à la famille entière, et les installe en place de super-maman! Pas étonnant, ensuite, qu’on y régresse en chœur, dans le doux sentiment d’entre soi…

Dans le même esprit, les hommes se consacrent plutôt au bricolage, et les femmes à la décoration de l’intérieur de la maison.

Les tâches ménagères sont plutôt vécues comme féminines. Les hommes à qui l’on a inculqué une vision traditionnelle de leur rôle peinent à s’y mettre. Situation jugée scandaleuse par les femmes qui travaillent, 80 % des Françaises assument toujours les tâches domestiques. En même temps, 62 % d’entre elles estiment que faire le ménage, c’est leur rôle ! Elles veulent bien se faire aider, à condition de garder la maîtrise de la maison. Néanmoins, beaucoup d’hommes acceptent d’aller à la chasse des temps modernes : ils font volontiers les courses. L’extérieur reste leur domaine, l’intérieur celui de la femme… un partage qui reste cohérent avec leur anatomie !

La couture reste un art féminin, sauf dans les régions à forte tradition textile, où les hommes se consacrent plus facilement qu’ailleurs au tissage, et aux

travaux d'aiguille. De même en cuisine, où les « chefs»… sont traditionnellement des hommes. En effet, les premiers cuisiniers, les bien nommés maîtres queux, étaient les cuisiniers des armées en repos l'hiver dans les châteaux. Aujourd'hui, les hommes se consacrent volontiers à la grande cuisine, celle des grands plats des jours festifs, laissant l'ordinaire de l'alimentation à leurs femmes… Il existe cependant de plus en plus d'exceptions : certains hommes aiment assurer la fonction nourricière dans leur famille.

Partage domestique?

> L'emploi du temps reste très sexué, malgré de lentes convergences. Entre 1986 et 1999, les emplois du temps des hommes et des femmes se sont légèrement rapprochés, bien qu'ils restent fortement différenciés. Au total, en un peu plus de trente ans, de 1966 à 1999, la part des hommes a progressé de 19 à 31 % pour l'ensemble des tâches domestiques, et de 8 à 17 %, si l'on exclut le jardinage et le bricolage [NB: le « noyau dur» des tâches domestiques est constitué de la cuisine, de la vaisselle, du ménage et de l'entretien du linge]. Mais la réduction de l'écart hommes-femmes est due à une baisse du temps domestique total, qui bénéficie aux femmes, davantage qu'à une augmentation du temps consacré à ces tâches par les hommes [2] .

Et dans l'élevage des enfants ?

Le père remplit une fonction paternelle, à distinguer de son rôle, c'est-à-dire des comportements, des actes qu'il peut mettre en œuvre dans l'élevage et l'éducation de l'enfant. Le rôle peut se confondre avec celui de la mère pour autant qu'il remplisse bien sa fonction paternelle. Alors, pour l'enfant, tous ses actes seront ceux d'un père.

La fonction paternelle comprend cinq dimensions. La première réside dans l'établissement des distinctions, des identités : toi, ce n'est pas moi. Il décompose ce qui est fusionné. Le père sépare l'enfant de sa mère et la mère de son enfant, ce qui a un effet libérateur pour l'un comme pour l'autre. Deux : le père protège, il assure physiquement et psychologiquement la sécurité de sa famille… depuis les temps préhistoriques, et encore aujourd'hui bien que la

mère y contribue de plus en plus, et parfois totalement ! Trois : le père inscrit l'enfant dans l'humanité et son histoire : il lui donne une filiation qui inscrit l'enfant dans une identité. Ce rôle est depuis peu partagé avec la mère. Quatre : le père initie l'enfant aux règles de la société, sans lesquelles aucune vie sociale n'est possible. Il lui apprend que tout ne lui est pas dû, comme a pu le lui laisser croire la mère. Cinq : il lui apprend à éduquer ses pulsions et ses impulsions. Plus facilement que la mère, il apprend à l'enfant le contrôle de soi, la patience, il lui apprend à supporter la frustration, c'est-à-dire à accepter de ne pas être satisfait immédiatement, mais médiatement ; c'est-à-dire plus tard et de façon autre qu'attendue. Ainsi l'agressivité première de l'enfant est-elle sublimée dans une expression positive et constructive.

Quand le père remplit bien cette fonction, il peut jouer un rôle équivalent à la mère dans le nourrissage ou la toilette. Il ne sera jamais celui que nous décrirons plus loin comme un « paman ».

Le temps parental

> Le temps parental regroupe toutes les activités effectuées avec et pour les enfants: habillement, toilette, nourriture, conduite à l'école, aide aux devoirs, promenade, jeu, etc. Toutes les études mettent en évidence que « les mères restent, au sein du ménage, les principales pourvoyeuses de temps parental, fournissant plus du double de celui des pères [3] ».

En conclusion : quand le partage des rôles ne correspond pas aux canons traditionnels, c'est que monsieur a bien été élevé par une mère libérée ; ou bien qu'il cherche à satisfaire sa part féminine (psychiquement, nous sommes tous de l'un et l'autre sexe, selon des proportions variables).

Copain copine

Heureusement, donc, il est des mères modernes qui élèvent leurs fils selon les idées modernes. Le plus souvent, elles sont actives, et pas seulement à la maison. Elles travaillent, exercent des responsabilités sociales diverses. Elles ont des rapports francs et directs avec leurs fils… elles pourraient presque être leur copine!

Une fois grands, ces fils-là, plus que d'autres, sont prêts à cultiver l'égalité quand ils se mettent à vivre en couple. Dans les débuts, ils parlent souvent de partage des tâches: ils négocient, cherchent à jouer gagnant/ gagnant, comme on dit dans les entreprises. Ils « gèrent », comme on dit aussi. Ils y parviennent plutôt, bien que ce ne soit pas facile : on peut décréter de tout changer en une génération, mais nos mentalités ne suivent pas aussi vite. Les images stéréotypées du féminin et du masculin construites depuis des millénaires persistent, quelle que soit la bonne volonté de chacun. Elles réapparaissent facilement avec la venue des enfants. C'est que l'on ne peut plus tout faire ensemble, il faut désormais partager les tâches. Ce qui entraîne souvent une spécialisation, une répartition des travaux.

Alors, la question de l'égalité est retravaillée. L'égalité ne peut plus être égalitariste, car ce qui revient en force, c'est qu'un homme et une femme, ce n'est pas pareil! Non pas pour des raisons soi-disant naturelles, comme la force physique des hommes ou la sensibilité propre aux femmes… mais pour des raisons culturelles. Chaque culture élabore à sa manière ses genres masculin et féminin, mais elle en marque toujours la différence.

Une égalité absolue demanderait l'abolition de la différence sexuelle, dont nous avons dit qu'elle était fondatrice de l'identité. C'est pourtant ce qui est habituellement déclaré à propos des tâches domestiques : il faudrait « se libérer », dit-on, des rôles sexués que nous impose la société depuis des siècles… À cet endroit, une ambiguïté apparaît: s'agit-il de recomposer les genres masculin et féminin d'une façon plus équitable, ou de faire comme si un homme et une femme, c'était pareil ?

Choisir le mode asexué présente l'avantage apparent de faire de l'homme et de la femme des copains. Le compagnon peut se permettre d'être direct, de ne pas faire de chichis, comme avec un alter ego. Et la compagne peut attendre de son compagnon une sensibilité toute féminine, comme avec une copine. C'est dire que l'un comme l'autre témoignent alors d'une certaine souplesse, voire d'une certaine confusion dans leurs rôles d'homme et de femme : ils peuvent être, au moins un peu, l'un et l'autre. Ils rejoignent en cela la mode unisexe qui se développe depuis une vingtaine d'années. Jusqu'à former parfois un couple psychiquement homosexuel; ou jusqu'à devenir tellement amis, tellement corrects et respectueux dans leur relation… qu'ils perdent l'envie d'être amants.

Est-ce à dire qu'ils sont libérés des modèles ?

Se libérer de tout modèle est une tentation contemporaine. Ce que systématise le mouvement *queer*, qui veut nous libérer du genre sexuel (et de

l’hétérosexualité comme norme) sous prétexte que celui-ci serait faux puisqu’il est d’origine culturelle et non naturelle, non inscrit dans nos gènes. La représentation postmoderne de la liberté veut cette illimitation. Elle est illusoire, ne serait-ce que parce que nous nous construisons en nous identifiant à ce qui nous entoure, à commencer par les parents, les enseignants et plus tard celui ou celle avec qui nous vivons. Le fait même de parler est diablement modélisant, puisque avec la langue nous intégrons une façon de voir le monde et de s’y conduire.

Se débarrasser d’un modèle sexué dans les relations de couple, être deux vrais copains, ou copines, consiste donc plutôt à changer de modèle qu’à s’en affranchir. Quel est donc, quels sont donc ces modèles ?

Faire du couple une (petite) bande de copains, c’est maintenir une continuité avec la bande de l’adolescence; un temps où l’on se parle « franco», sans avoir encore pris la mesure de ce qui différencie une femme d’un homme. Le couple de copains serait alors un couple qui souhaiterait rester au temps heureux où l’on n’est pas encore adulte, mais riche d’un potentiel encore inexprimé. Alors tout est encore possible, puisque rien n’est fait… il est alors urgent de ne rien faire de décisif! Tout engagement réel viendrait rompre le tout virtuel.

Un second modèle tient à l’intention de se situer en individus parfaitement gestionnaires et rationnels, dépouillés dans le quotidien de leur identité sexuée. Cette vision du monde provient en droite ligne de ce qu’il est convenu d’appeler « la culture d’entreprise » : les « ressources humaines », quand elles sont au travail, à l’atelier ou au bureau, sont considérées avec cette abstraction.

L’égalité dans le couple ne semble donc pas être un bon programme si elle abolit la différence entre homme et femme. L’équité dans le respect des différences serait préférable. Exemple : dans l’espace domestique, il s’agirait de ne pas dénier le fait que la réalisation des tâches est sexuée. La conception de l’ordre et de la propreté diffère entre madame et monsieur, comment en tenir compte en toute tolérance ?

Le macho

« Écoute, tu ne discutes pas, tu fais la cuisine!»; « Apporte-moi mes chaussons!»; « Donne-moi la télécommande! »; « C’est moi qui décide!»; « Heureusement que je suis là » ; « Que ferais-tu sans moi ? Tu serais perdue!»; « Je te protège, avec moi tu ne crains rien » ; « Tu ne conduis pas parce que tu vas casser ma voiture » ; « Si tu veux porter un carton, appelle-moi, sinon tu te

casseras la cheville ! ».

Tel est le macho : serviable, protecteur, et viril avec ça! Il tient à être un champion toutes catégories. Un vrai homme, comme il n'y en a plus, ou si peu. Certaines femmes aiment ça… Mais il est aussi dominateur, égoïste, méprisant, peu fiable, vite violent… Les femmes aiment moins ça!

Description

Plus précisément, qu'est-ce qu'un homme macho ? Le mot vient de l'espagnol, où il signifie « mâle»… pour le bétail! On le sait, le macho est une bête, une vraie! Sa virilité s'exprime de manière animale et non pas spirituelle, sublimée dans des activités socialisées. L'amour est un acte sportif, pour lequel il faut être doté d'un outil impressionnant et performant.

Un symptôme du machisme, ou quand l'amour est une question de taille

> On demanda longtemps : « Combien gagnez-vous? », il semble que l'on demande aujourd'hui: « Quelle taille faites-vous?» C'est du moins ce que laissent penser les publicités qui engagent les hommes, en ces temps de libre concurrence amoureuse, à développer la taille de leur pénis.
>
> Tous les moyens sont offerts à qui veut gagner la course amoureuse. Des pilules, c'est facile, mais on peut avoir recours à des extenseurs de toutes sortes. On peut aussi recourir à des exercices, bien que le pénis ne soit pas un muscle. On accroît facilement l'organe de plusieurs centimètres en quelques semaines ! Dans les cas plus désespérés, on peut avoir recours à la pénoplastie chirurgicale.
>
> Il n'y a pas que pour être belle qu'il faut souffrir: pour être membré aussi ! Ainsi doté d'un objet plus long et plus épais, vous deviendrez irrésistible… en temps qu'objet de consommation.

Nous sommes dans l'univers de la phallocratie: tout le pouvoir au phallus! C'est-à-dire que nous nous retrouvons dans l'univers traditionnel que nous connûmes pendant des siècles, où l'homme se reproduisait de père en fils… par

le nécessaire truchement d'une femme. Longtemps on a cru que le sperme était le seul créateur de la vie, la femme étant comparée à un terreau certes nécessaire, mais secondaire. Et dans la Bible, le livre des juifs à peine revu et corrigé par les chrétiens et les musulmans, Jahvé aussi fait son fils tout seul, sans l'aide d'aucune déesse. C'est sa force, et aussi sa faiblesse, car phallocratie rime avec peur et refus du féminin. Pourquoi donc ?

Le macho est en deçà de la différence sexuelle. Pour lui, la mère comme le père sont phalliques. Le sexe féminin est sujet d'horreur, signe d'une mutilation qu'il craint pour lui-même. Pour lui, le monde est divisé entre ceux qui en ont et ceux qui n'en ont pas ; soit les vrais hommes et les non-hommes. L'autre n'existe pas, il est de l'ordre de l'impensé. On remarquera que cette formule sexuelle est également la formule du racisme : c'est à cette racine qu'il se nourrit.

Dans son rejet du féminin, l'homme macho est obligé de refouler sa part féminine, et tout ce qui pourrait avoir pour lui une connotation féminine : le sentiment, l'empathie, la sensibilité à l'autre, la pensée, le raffinement, la civilisation… Il est diminué d'autant.

Dévalorisant la femme, il est conduit à investir ailleurs. Le macho aime les sociétés masculines. Celles du sport, de l'entreprise, de l'armée… Elles ont comme caractéristiques d'être (d'avoir été) réservées à un seul sexe, et d'être fortement structurées entre maîtres et disciples : c'est-à-dire d'être homosexuelles. Une homosexualité sublimée dans la lutte, le corps à corps sportif, la compétition (qui a la plus forte ?), la soumission au chef et au champion… une camaraderie souvent plus intense que l'amour ! Mais attention, dans le refoulement le plus strict du caractère sexuel de la chose ! « On n'est pas des gonzesses! »

Actualité du machisme

On pourrait penser que le macho fait partie d'une culture ancienne en voie de récession. Or il semble qu'il revienne en force, mais masqué. Le macho postmoderne a acquis de nouvelles manières, il est moins naïf, plus tacticien qu'auparavant. Il ne revendique plus ouvertement le pouvoir, il a appris les bonnes manières et prône le dialogue. Mais dans le fond rien n'a changé : à la maison, il se fait toujours servir, à la table comme au lit, et il se lâche au boulot. Car, dans l'entreprise, il retrouve facilement ses mauvaises manières.

Comment comprendre ce renouveau ? Tout d'abord par la perte des repères

masculins qui sévit actuellement, du fait de la recomposition en cours des rôles masculin et féminin. Ne sachant plus comment être un homme, le macho se raccroche à un bon vieux modèle qui a fait ses preuves et que tout homme connaît encore par cœur, par atavisme.

Il semble également que notre culture actuelle favorise cette résurgence. L'entreprise a réussi à devenir notre modèle universel: l'État se gère comme une entreprise, le couple aussi. Le must est de devenir l'entrepreneur de soi-même. Or l'entreprise, c'est la guerre. La concurrence pour la conquête des parts de marché est féroce, il faut produire plus et mieux, ou périr. Il faut mettre la pression, comme on dit, il faut être un battant. Accepter de souffrir, comme sait le faire tout bon sportif, et aussi de faire souffrir ses troupes sans frémir. C'est-à-dire mettre en œuvre les bonnes vieilles valeurs viriles du guerrier. Il est des hommes pour croire qu'il n'y a pas d'alternative, que « la vie, c'est comme ça ».

Psychologie du macho

Le macho est dans une curieuse position psychologique. Il ne se sent pas encore adoubé par le père. Il n'est pas encore autorisé par un bon père à devenir un homme, et père à son tour. C'est dire qu'il reste au seuil de l'œdipe, fixé à un père tout-puissant et castrateur qu'il faut combattre. D'où son côté guerrier et sa façon d'être chatouilleux quant à son honneur. Pour un rien, il se sent rabaissé. S'il devient père, il le sera à l'aune de cette imagerie primitive du père : dominant et exigeant le respect absolu. Les fils comme les filles devront se soumettre !

N'ayant pu accéder à une véritable identification masculine, il se comporte avec ses compagnes comme sa mère avec lui ; mais sa mère d'avant le moment œdipien, que, on l'a vu, il n'a pas su (ou pu) résoudre. Une mère phallique, donc, exclusive et dominant son bébé. Cet homme-là est donc touché par les faiblesses de sa compagne. Maternel, il aime nourrir, protéger et apporter tout ce qu'il faut à « son petit». Certaines femmes (voire quelque chose dans toute femme ?) aiment cette situation infantile. Mais dès qu'elles veulent vivre leur vie, être actives, le jeu risque de se renverser. Alors c'est le macho qui deviendrait le bébé d'une mère toute-puissante, dangereuse. Sa compagne doit donc le rassurer sur sa virilité.

Donc, l'homme macho est cerné de partout : par son homosexualité refoulée mais aussi, signe des temps, par ces femmes qui se laissent moins dominer qu'auparavant. Ce qui ne fait que stimuler la peur inavouée qu'il a du féminin.

Tant qu'une femme reste passive et dominée, il n'y a pas de danger ! Mais si elle se révèle active, il risque d'être sans défense… et du coup de péter un plomb !

La mère du macho

Nous avons déjà décrit la mère du macho au chapitre 2. Nous avons dit qu'elle partageait les valeurs patriarcales dont elle est victime, que c'est donc aussi par la mère qu'on devient macho ! Pour garder son fils rien qu'à elle, elle le comble et l'entraîne à se comporter comme un homme « viril » avec toutes les autres femmes : à ne leur faire aucune confiance, et les utiliser à son profit.

Il arrive que l'homme macho ait tenté de se dégager de sa mère sans y parvenir entièrement. Il reste alors fixé au moment d'opposition à sa mère par lequel passe tout garçon. Il est alors d'autant plus amené à revendiquer sa virilité qu'il la sait encore mal établie.

Le bourreau de travail

Le bourreau de travail n'est pas bourreau que pour lui-même. Il suffit de demander à sa femme. Il est d'ailleurs prêt à en convenir… avant de retourner vite à la tâche ! C'est qu'il a des obligations et que l'entreprise ne pourrait tourner sans lui. D'ailleurs, on exagère quand on dit qu'il abandonne sa femme et ses enfants. La preuve : il ne pense qu'à eux, leur photo est sur son bureau. Jouiraient-ils d'une telle qualité de vie sans lui ? C'est pour eux qu'il se tue à la tâche ! D'ailleurs, il ne faut pas exagérer, il travaille beaucoup mais pas tant que ça. Il sait d'ailleurs qu'il ne travaille pas assez : il reste tant de choses à faire pour que la boîte tourne vraiment bien. Ou bien : c'est vrai, il doit en ce moment donner un coup de collier. Mais ce sera momentané… Ce qu'il n'avoue pas, c'est que lorsqu'il ne travaille pas, il s'ennuie. Il a le sentiment de ne servir à rien, d'être vide.

Pour lui, le travail c'est la vraie vie. C'est là que l'on peut s'accomplir ; satisfaire sa soif de grandeur. Mais ça ne se fait pas sans effort! Idem pour les sportifs: pour devenir un dieu du stade, il faut savoir dépasser la souffrance. Pour y parvenir, il y a des règles du jeu. La première est d'être impitoyable avec les collègues, car il n'y a qu'un gagnant dans la course. Il faut savoir être dur. Et montrer au capitaine d'équipe qu'on est un battant. Deuxième règle : montrer qu'on est toujours sur le pont, au service. À un moment ou l'autre les efforts

paieront. Quand vient ce jour, quand le chef vous distingue et vous honore, quel bonheur! Vous avez montré que vous êtes prêt à tout pour lui, qu'il pouvait tout vous faire subir, que vous en étiez heureux. Il fallait en passer par cette soumission pour devenir grand un jour… Et puis il faut recommencer, car rien n'est jamais gagné, même quand on réussit à prendre la place du chef…

Le travail comme drogue

Les Anglo-Saxons ont inventé un mot pour qualifier les bourreaux de travail: *workaholic*. C'est dire que le travail peut être une drogue au même titre que l'alcool, et développer les mêmes dépendances. D'où vient cette toxicomanie moderne ?

Elle ne s'attaque pas à n'importe quel type de personnalité, et ne se développe pas dans n'importe quel environnement social et culturel. L'homme accro au travail est en général narcissique. Il a des idées de grandeur qu'il associe à la question de la virilité: pour « en avoir », il faut être un champion. Le combat est son mode de vie. Il laisse donc les sentiments au vestiaire. C'est un être rationnel, organisé, calculateur. Les autres sont ravalés au rang de moyen de sa réussite. Nous avons déjà croisé ce portrait : c'est celui de l'« homo liberatus »; le servant plus ou moins heureux de la culture néolibérale.

Quand c'est en bande qu'on se sent un homme

Nous avons aussi décrit l'adolescent en quête de virilité. Pour devenir un homme, il faut qu'il se détourne de sa mère. La bande de garçons est un refuge où elle ne viendra pas, et où l'on peut s'exercer à devenir un homme.

Dans un autre temps, c'est en bande qu'on allait se déniaiser dans les petites maisons. Ensemble, on avait l'impression de protéger sa virilité en exaltant, sans trop s'en rendre compte, une homosexualité curieusement virile. La notion de sexualité de deuxième type développée par Françoise Héritier[4] permet de la comprendre: on peut avoir un contact sexuel indirect par contiguïté, par l'intermédiaire du sexe d'une même partenaire sexuelle. Il y a aussi quelque chose de ce type dans le viol en réunion.

Ce scénario peut s'adapter au bourreau de travail. Un de ses symptômes, c'est qu'il n'est jamais à la maison. Il s'y sent fatigué, indolent, passif. Autrement dit, il fuit une relation intime avec sa femme. En effet, comme pour l'adolescent en

quête de virilité, elle le féminiserait. Elle est associée à la mère toute-puissante dont il ne parvient pas encore à se détacher et vis-à-vis de laquelle il se sent passif. Un rien, et il se retrouverait fusionné avec elle, dépendant d'elle. Le travail, alors, prend le sens d'une protestation virile.

Sa mère n'a pas pu ou su le reconnaître comme homme. Et elle s'est appariée à un homme qui ne l'est guère. Il n'a donc pu trouver un modèle paternel auquel s'identifier pour le dépasser et devenir un homme. C'est pourquoi il reste éternellement en bande. L'entreprise (mais aussi le club sportif!) en est l'équivalent. Elle est une communauté masculine, où le lien homosexuel sublimé, la soumission passive (féminine) à un chef admiré lui donnent le sentiment d'être un homme : un sentiment fragile ! Dès qu'il sort de la communauté qui l'épaule, il perd son assurance…

Le fils prend sa femme pour sa mère

« Tu me prends pour ta mère ! » Voilà un reproche que toute femme exprime un jour ou l'autre à son compagnon. Non sans une secrète satisfaction. Après tout, c'est qu'il l'a installée à une place centrale; tellement centrale qu'il en dépend fortement! Volupté secrète d'être puissante, donc. Mais être la mère d'un homme, c'est aussi être à son service, et ne pas pouvoir compter sur lui…

L'argument de la mère est imparable, car il recèle toujours une part de vérité, au moins inconsciente. Nous avons vu que la mère est le premier amour de l'homme, et que sa femme en est toujours, d'une manière ou d'une autre, l'objet de substitution. Afin de rééquilibrer les choses, remarquons qu'il en est de même pour la femme : son compagnon n'est jamais sans faire penser, par un trait ou un autre, à son père… et même à sa mère! On l'a dit, le choix des objets d'amour d'une personne, femme comme homme, pourrait être comparé à une chaîne associative : chez chaque nouvel objet d'amour, il y a quelque chose qui fait penser à (consciemment ou non)… un objet d'amour ancien, perdu… ou, au contraire, surtout pas à… car si l'objet élu doit être d'une certaine proximité, il ne doit pas l'être trop sous peine de réveiller les feux de l'inceste qui, bien que dépassé, survit tel quel à l'état inconscient.

Donc, dire « Tu me prends pour ta mère!» revient à dire: « Je ne veux pas faire l'inceste avec toi », je ne veux pas être seulement un objet imaginaire, je veux également être reconnue pour moi-même. Ce que rate manifestement l'homme en question.

Ce qu'on entend le plus souvent dans ce reproche, c'est: il me prend pour sa

mère… nourricière. Partons de là. Nourricière, la mère l'est originellement, bien sûr, mais elle développe et perpétue souvent ce rôle exagérément. C'est qu'elle s'est sentie dans l'obligation morale de consoler son fils d'une trahison dont elle se sent redevable. Une trahison qui consisterait en ceci : elle a laissé croire à l'enfant qu'elle était toute à lui. Une illusion qui fut peut-être nécessaire au tout début de la vie du nourrisson mais qu'elle n'a pas respecté, puisqu'elle a opéré ce que l'on appelle parfois « la censure de l'amante ». Elle a tu le fait que son désir amoureux s'adresse à son compagnon, souvent le père de l'enfant. Elle a compris la perte que cela représentait pour son fils, elle a donc cherché à consoler son fils en s'occupant excessivement de lui. Ainsi la nourriture, le lavage, l'habillage sont-ils devenus des équivalents d'un érotisme réservé au père. Rien d'étonnant, dès lors, que le fils attende de sa femme les mêmes signes d'amour!

Mais la servitude de la mère était une servitude consentie, et qui n'en était pas une puisqu'elle menait le jeu: en donnant, elle créait une dette chez son fils. Rien de tel pour l'épouse « aux petits soins » : elle aurait plutôt intérêt à s'exécuter, et sans attendre de reconnaissance!

Faire ou ne rien faire

Dans le couple classique, l'homme était maternel dans son rôle de protection et de nourrissage économique, la femme était maternelle en gérant l'espace domestique, et dans les soins apportés aux membres de la famille. Ce partage des rôles est au travail, comme on sait. « Il ne fait rien à la maison » est la plainte associée à celle de l'assimilation à la mère esclave.

On pourrait cependant renverser la proposition en traduisant ainsi la plainte : « J'en ai marre que tu ne sois pas ma mère ! » Puisque, si le soin des personnes et de l'espace domestique est associé aux soins maternels de l'enfance, la question du partage du ménage, de la cuisine renvoie à cette question dans le couple : qui va être la mère de qui ? Et son corollaire : qui va être l'enfant ? Puisque la part infantile de chacun attend de l'autre qu'il « s'occupe de lui/d'elle », comme on dit. Chacun attend de l'autre qu'il soit une mère… afin d'être l'enfant roi, le bébé dominateur. C'est parfois cette place qui est disputée par l'un et l'autre. Quand un subtil équilibre ne s'installe pas, où chacun prend soin de l'autre dans des domaines différents, où chacun donc est maternel pour l'autre.

« Je ne suis pas ta mauvaise mère »

Si la femme hérite de la relation nourricière, elle hérite aussi du mauvais : des insatisfactions, des colères rentrées, de la trahison maternelle évoquée plus haut. Le fils va répéter avec sa femme ce qu'il a vécu avec sa mère ; et même plus : ce qu'il avait sur le cœur et qu'il n'a jamais pu dire ou faire à sa mère, il va enfin le réaliser avec sa femme… Si celle-ci a l'oreille fine, et si elle est honnête avec elle-même, elle sent bien quand ce que son homme lui dit ne sonne pas juste. Il y a un décalage entre elle et la femme à qui il fait ses reproches. Si elle parvient à comprendre que ce n'est pas à elle qu'il s'adresse mais qu'il fait, comme on dit, un transfert, elle ne rentre pas dans le jeu, elle n'a pas besoin de rendre coup pour coup. Elle gagne alors la possibilité de se faire voir autrement par son compagnon; autrement que fut sa mère. C'est au fond ce qu'il désire aussi !

L'homme de maison

Curieusement, alors que les femmes conquièrent l'espace social, certains hommes commencent à s'en retirer: ils restent à la maison. Pour des raisons multiples, et sous certaines conditions.

Première condition, de faisabilité : les revenus de la compagne sont supérieurs à ceux de son compagnon. Économiquement, il peut être rentable que monsieur s'occupe des enfants et des soins du ménage. Deuxième condition : il est au chômage, ou bien il ne se plaît pas au travail. Il ne supporte plus la pression permanente, le harcèlement, et surtout le fait que le travail a pour lui perdu tout sens. C'est un homme qui a besoin de croire à des idéaux pour se sentir vivre ; il retrouve à la maison les valeurs affectives et humaines auxquelles il tient. C'est pourquoi on pourrait penser qu'il sacrifie à une tendance qu'on qualifie du mot dévalorisant de « cocooning »; sans doute pour insister sur sa dimension régressive. La maison, la famille seraient alors un utérus psychique qui permettrait de faire un pas de côté, de se dégager du social, des guerres de toutes sortes qui y règnent… en quelque sorte, la marque d'un lâchage! Troisième condition, très pratique celle-là: la loi sur le congé parental permet de dégager jusqu'à une année pour élever son enfant. Et pour peu que ceux-ci se succèdent à un bon rythme… que madame accepte de faire régulièrement des enfants tout en travaillant, la situation peut durer plusieurs années.

Ces hommes qui passent des années à la maison ont le plus souvent bien intégré l'évolution des rôles féminin et masculin. Ils ne se sentent pas dévirilisés

dans leur fonction. Ils ont par contre à endurer un environnement qui ne comprend pas toujours: pour leurs copains machos, ils deviennent de vraies « gonzesses »! Et si leur femme reste campée sur des valeurs traditionnelles, elle ne voit plus en eux un homme, elle risque de ne plus les désirer ; sauf à prendre plaisir à l'ambiguïté des sexes psychiques !

Le « paman»

Sans aller jusqu'à rester à la maison, certains hommes s'investissent aujourd'hui dans certains rôles autrefois dévolus à la femme. La multiplication des séparations et des divorces les conduit à passer plus de temps avec leurs enfants. Ils se consacrent plus volontiers, parfois, aux tâches domestiques.

Avec les enfants, ils estiment qu'ils peuvent être aussi maternels que les femmes. Ils y parviennent parfois, au point de déséquilibrer leur compagne ! « Il fait mieux que moi », se désolent-elles… Voilà que leur enfant appelle son père « maman » ! Elles ne comprennent pas toujours qu'une mère et une maman, ce n'est pas pareil ! La mère est la procréatrice, celle par qui l'enfant est né, alors que la maman est celle qui donne les soins. La mère reste toujours la mère, elles n'en sont plus certaines. Voilà que le lien des liens, celui de la mère et de l'enfant, se trouverait perdu…

C'est la grande réussite du « paman », il réalise un vœu d'enfant. On évoque souvent le désir du pénis de la petite fille, on sait que la question fait débat. Pour les féministes pures et dures, il est insupportable que, dans notre société encore patriarcale, on valorise à ce point le phallus, et le pénis qui en serait le signe. Les choses ne sont pas ainsi, disent-elles en substance, parce qu'on ne le veut pas. C'est confondre ses désirs et la réalité ; soit la définition exacte de l'illusion. Ce dont on parle moins, c'est du désir du petit garçon de porter un enfant dans son ventre, comme maman. Vers trois ans, le petit garçon connaît encore mal le rôle du père dans la procréation. Sa mère est encore la grande déesse, celle qui a l'extraordinaire pouvoir de faire des enfants. Quoi de plus naturel que de désirer être comme elle ? Certains hommes persistent dans ce désir, ils n'ont pas tout à fait renoncé à être mère. L'égalité des sexes, ils aiment! Si on peut être tous et toutes pareils, alors il devient possible d'être mère bien qu'on ne le soit pas.

Alors s'installe une sourde rivalité entre le père et la mère. Plus organisé, moins dominateur avec l'enfant, lui laissant plus de liberté, plus joueur aussi, le père risque de « gagner »… s'il s'enferme dans une rivalité dont les sources sont infantiles.

Lorsque l'enfant paraît

Le premier enfant marque une rupture dans la relation du couple. Pour l'homme, son amante devient mère. Et le couple devient une famille. Voilà qu'ils ne sont plus des oiseaux sur la branche, mais dans le nid. Ils se retrouvent inscrits dans le jeu des générations, ils sont chacun d'une famille, ce qu'ils avaient pu oublier.

L'homme, devenu père, n'est plus le dernier-né. Voilà qu'il a une génération devant lui. Ce qui le resitue dans l'ordre de la vie : il y eut des ancêtres, il y a des vivants, il y aura des morts. Voir son petit enfant lui rappelle qu'il est voué à mourir, qu'il est un relais dans la chaîne des générations, qu'il se situe dans la chaîne des transmissions.

L'événement de la grossesse et de la naissance lui rappelle aussi que les femmes et les hommes, c'est vraiment différent! Il n'est pas sans raviver une castration ancienne : quand on est un homme, on ne peut pas être une mère ! On a vu que certains ont du mal à y renoncer.

On peut associer à cette frustration ce que l'on appelle le symptôme de la couvade, lequel fut longtemps un rituel dans nos campagnes, mais aussi dans des pays plus lointains et plus anciens. Dans son mémoire, Marco Polo rendait compte de la couvade chez les pères chinois. En Occident aussi, au moment de l'accouchement, le père se mettait au lit, en proie aux douleurs. Puis il recevait son monde pour se faire féliciter du bébé qui trônait dans ses bras. Si le rituel n'existe plus, les hommes souffrent toujours d'être enceints au moment de la grossesse de leur femme. Un sur quatre, dit-on, souffre de troubles associés à la grossesse: nausées, vomissements, crampes dans les jambes ou douleurs abdominales, et parfois pression artérielle anormalement basse ! Les symptômes ne sont pas seulement physiques, mais aussi psychiques: pris d'une impulsion inhabituelle, tel homme sobre prend des cuites, tel autre se bat, tel autre court les femmes…

Devenant père, sa femme devenant mère, il croit retrouver la sienne. Sans s'en rendre compte, il associe les deux. Si sa mère fut surtout bonne, il admire sa femme. Au point parfois de ne plus trop la désirer : tout rapprochement avec elle prend une signification incestueuse, d'autant plus effrayante que l'immense travail de la grossesse et de l'accouchement a ravivé les images d'une mère primitive maîtresse de la vie et de la mort. Il lui reste une solution, devenir la mère de sa femme et de son enfant: il devient protecteur plus qu'amant.

Si sa mère fut mauvaise pour lui, il découvre chez sa femme des défauts qu'il

a bien connus dans son enfance. Il ne la supporte plus, et les scènes de ménage éclatent facilement. S'identifiant à son enfant, il lui reproche de ne pas bien s'occuper de lui – aussi mal que sa mère fit avec lui.

Il peut également se sentir exclu; rejouer ce qu'il connut quand son frère ou sa sœur captait trop sa mère, selon lui. S'il se situait inconsciemment comme l'unique pour sa femme, c'est-à-dire s'il l'investissait comme figure maternelle, il doit apprendre à laisser sa place d'enfant à son enfant.

Ces troubles peuvent être multipliés par le fait que sa femme connaît elle aussi un remaniement psychique profond. Pendant sa grossesse, elle a revécu celle de sa mère. Inconsciemment, elle s'est identifiée au fœtus qu'elle porte, dans un état de symbiose qui ne se termine pas avec la naissance, on l'a dit. Pendant quelque temps, quel que soit l'amour qu'elle porte à son compagnon, elle vit dans un temps de fusion avec son enfant. Quand elle en sort, elle est enfin une femme complète grâce à son enfant. Elle sait mieux ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas. Si elle a pu tolérer les incertitudes de son compagnon, elle a maintenant besoin d'un homme, un vrai. Elle a de nouvelles attentes, voire de nouvelles exigences.

Autant d'éléments qui peuvent constituer une crise dans le couple. Le couple des parents, maintenant, c'est eux et non plus leurs parents. Ce qui requiert une certaine maturité affective.

Quand la compagne se sent manipulée

Au début, c'était le paradis! Monsieur était splendide, séducteur, brillant, grand parleur. Plus encore que séduite, sa future compagne est éblouie. Elle ressent bientôt un attachement total pour cet homme. Ce qui lui a manqué dans la vie, elle le trouve chez lui. Grâce à lui, elle se sent entière et vivante. À tel point qu'elle ne peut plus s'imaginer sans lui.

Telle est la première phase, celle d'une séduction créatrice d'une emprise: madame dépend maintenant narcissiquement de monsieur; elle fait plus que le désirer, sans lui elle se sent incomplète.

Vient alors la seconde phase. Curieusement, le comportement de l'homme devient double. Quand il se trouve en société avec sa compagne, il est toujours aussi brillant et causeur. Mais dans la vie de couple, il s'assombrit, se plaint, accuse… Dans les moments difficiles, sa compagne a l'impression de découvrir un homme froid et cynique, et d'être réduite à un objet. Curieusement, il ne supporte pas ce qu'elle réussit, comme s'il l'enviait. « Mais c'est parce qu'il

souffre qu'il est ainsi ! », se dit-elle. Elle est prête à tout lui pardonner, à le soutenir, car elle sent bien qu'il y a quelque chose de vide en lui, dont il souffre sans l'admettre. Et comme elle se sent exister si peu sans lui… C'est d'ailleurs ce qu'il va bientôt lui dire : « Sans moi, tu n'es rien ! » Petit à petit elle perd ses repères. C'est qu'il a raison sur tout. Elle ne comprend pas toujours ses flots de paroles, ses raisonnements incertains, les slogans qu'il répète… De guerre lasse, elle cède. Elle se sent sans énergie. Petit à petit, il apparaît que c'est lui le bon, et elle la mauvaise. Toutes les qualités dont elle faisait preuve, c'est lui qui les détient; et ses défauts à lui, c'est à elle qu'il les reproche. Par moments, elle a le sentiment d'être dépossédée d'elle-même, sucée jusqu'à la moelle… Mais elle tient le coup, elle continue…

Dans cette deuxième phase, la compagne se trouve vidée d'elle-même, elle se sent vampirisée. Vient ensuite la phase de rejet.

Alors, elle n'est plus qu'un reste, à évacuer. Son compagnon multiplie ses colères, il lui explique abondamment en quoi elle n'est rien. Nous en sommes arrivés à la tolérance zéro. Monsieur s'acharne, déchire madame à belles dents, madame sombre, elle est confuse, elle ne sait plus ce qui est réel et ce qui ne l'est pas… Elle sent qu'on la met à la poubelle, mais comme elle se prend elle-même pour pas grand-chose! Parfois elle en tire l'extrême conséquence…

Tel est le scénario que traversent les femmes qui s'attachent à ceux que l'on appelle aujourd'hui des pervers narcissiques.

Qu'est-ce qu'un pervers narcissique?

Voici le portrait-robot du pervers narcissique, à ce titre sans rapport exact avec ce que chacun, chaque homme a de singulier. Mais une carte, même si elle n'est pas le territoire réel, permet de s'y repérer, de ne pas s'y perdre… Elle permet de rendre compte d'une nouvelle sorte de patients, ou du moins de leur multiplication dans les consultations « psy». En ce sens, on peut dire que le pervers narcissique condense un ensemble des symptômes de notre temps: la mentalité libérale qui prédomine aujourd'hui favorise la dimension à la fois perverse et narcissique des personnes[5]. En effet, pour être adapté au fonctionnement actuel de notre société, il est bon de s'appuyer sur un égocentrisme poussé, c'est-à-dire de faire siennes les « valeurs » de l'individualisme, de savoir qu'autrui est à la fois une ressource à utiliser pour ses besoins et un obstacle à réduire, d'être habile en communication, c'est-à-dire d'utiliser tous les trucs pour convaincre, car ce qui compte c'est de réduire

l’autre à son avis plutôt que d’obtenir son adhésion véritable. Ne pratiquant pas l’empathie, autrui ne faisant pas sens pour soi, on n’a pas besoin de son amour, ou de son accord; mais juste de sa passivité.

Comment la psychanalyse décrit-elle cette personnalité? La première dimension à prendre en compte est celle du narcissisme, la perversion n’en étant qu’une conséquence.

On appelle habituellement narcissisme la faculté que l’on peut avoir de se prendre comme objet d’amour. Freud le nomme « narcissisme secondaire », pour signifier qu’il vient après que l’on a aimé un objet extérieur à soi. Alors, on se prend pour un autre que l’on a aimé, il existe une manière de dédoublement entre soi et son image; comme l’illustre Narcisse se mirant dans son reflet dans l’eau. Rien de tel chez le pervers narcissique, qui reste lui dans la logique du « narcissisme primaire ».

Le narcissisme primaire renvoie à un temps primitif de notre vie. Ses exemples emblématiques pourraient être le dieu biblique, ou le fœtus. L’un comme l’autre sont dans la toute-puissance ; ils ne se distinguent pas du monde qui les entoure ou, autrement dit, ils sont le monde entier. Sujets à une certaine fusion avec la mère primordiale, d’où leur confusion, ils pensent par un curieux raccourci que ce qu’ils souhaitent, c’est ce qui est. Tout élément venant contredire cette conviction déclenche des colères… divines ! C’est dire que, psychiquement, le pervers narcissique ne s’est pas bien distingué de sa mère. Non pas la mère œdipienne, à savoir une mère distincte du fils et identifiée dans son sexe de femme, mais la mère des premiers temps, la mère du temps de l’oralité, puissante et généreuse avec laquelle le bébé est encore confondu, puisqu’il mange « de la mère » qui transite dans son corps – à savoir le lait (je dis « de la mère », puisqu’à cette époque le bébé n’a pas construit un objet distinct de lui). C’est dire que persiste chez le pervers narcissique une logique de l’oralité qui peut aller jusqu’au cannibalisme. Ce que traduit le sentiment qu’ont ses compagnes d’être vampirisées : en effet, psychiquement, il les mange, il s’incorpore ce qu’elles ont de bon, de nourricier. Comme il se sent incomplet, vide, elles lui servent d’adjuvant lui permettant de soutenir l’illusion de son pouvoir sur les choses et les événements. Elles sont l’objet d’un cycle nourricier : captation, digestion, excrétion…

Le pervers narcissique n’a donc pas traversé l’épreuve de l’œdipe. Il nourrit l’illusion qu’il n’a pas à grandir puisque, tel qu’il est, il est pour sa mère le plus beau : si beau qu’il n’a pas à prendre la place de son père, car c’est déjà fait. Donc, il ne s’est pas identifié à une image paternelle, il n’a pas intégré le registre

de la loi, qui permet de distinguer ce qui est vrai et juste de ce qui ne l'est pas. Il le sent bien, il dit souvent qu'il doute de tout, que tout est en toc, que lui-même se sent faux. Quand il est en forme, il préfère déclarer que rien n'est vrai, ce qui revient au même. Dès lors il peut faire et penser n'importe quoi – tout ce qu'il veut puisque les lois sont idiotes. D'où sa dimension perverse.

Ses désirs ont conservé une forme psychiquement archaïque : ils ne s'adressent pas à une personne, mais à des objets équivalents de seins nourriciers sur lesquels il serait tout-puissant. Ce qu'il vit dans le rapport sexuel est de ce registre oral, ce qui peut donner l'impression qu'il y a un écart entre lui et ses pulsions sexuelles.

La mère du pervers narcissique

Nous avons dit que la mère a laissé croire à son fils qu'il la satisfaisait en tout; c'est-à-dire qu'il était à la place du père. Mais un père qui serait un bébé, car la détentrice de la puissance et des valeurs, c'est elle. Dans son monde, le phallus a la forme d'un sein. Active, trop aimante, elle gave son fils dans des corps à corps physiques et psychiques. C'est dire qu'elle empêche son fils de désirer (il a tout avant de demander) et de trouver des moyens pour la séduire (c'est fait d'avance). Il n'a donc pas besoin de grandir, il vit dans un doux paradis où il est adulé, tous les fruits sont à sa portée. N'ayant pas à se confronter à des conflits pour grandir, dans l'ignorance d'un père qui lui servirait de modèle pour se construire, n'ayant pas développé des idéaux qui orienteraient sa vie, il aura le sentiment d'un vide, d'une inconsistance. Il va donc psychiquement avaler les personnes qu'il aime, à qui il accorde une valeur, pour tenter de se constituer.

L'idéal qu'il cherchera donc à retrouver dans sa vie est à l'image de l'enfant au sein. Mais c'est un petit Jésus qui dévore le sein de Marie ! Son érotisme oral est cannibale, destructeur.

La femme du pervers narcissique

Qu'est-ce qui a attiré le pervers narcissique chez sa future compagne ? Très souvent elle brille elle aussi, du moins à première vue. Ce qui d'abord l'éblouit chez la femme des premiers jours est construit sur du sable. Car elle en fait trop pour ne pas éveiller une question : si elle a si besoin d'« en rajouter», comme on dit, c'est qu'elle sonne creux… Elle est faible narcissiquement, elle n'est pas

sûre d’elle. C’est pourquoi elle est attirée par des hommes à fort charisme susceptibles de la rassurer. Au début, il y a donc un jeu de miroir, un jeu complémentaire : l’un comme l’autre pensent puiser chez l’autre ce qu’ils n’ont pas, ce qu’ils ne sont pas… On passera ensuite à un jeu à somme nulle, où l’un a tout et l’autre rien.

Seconde qualité : la compagne du pervers narcissique est une personne surmoïque, elle a un sens moral aigu qu’elle exerce contre elle. Elle prend tout sur elle, elle se juge vite coupable. Du coup, elle va se laisser facilement pénétrer par le message de l’autre. Vis-à-vis de son compagnon, elle va chercher à se justifier, en lui expliquant tout, dans une totale transparence. Elle tolère les manipulations et les attaques de son compagnon; mieux, elle s’y soumet pour lui montrer comme elle l’aime. Si elle accepte tout, il va changer, croit-elle…

Elle finit donc par sombrer dans un état de passivité et de confusion, et par partager le point de vue de son compagnon: elle a une mauvaise image d’elle-même, elle ne s’estime pas. Son espace mental est envahi par ses discours, elle ne pense plus par elle-même. Sa seule certitude, c’est qu’elle doit sacrifier sa vie, car elle doit réparer, elle doit soigner son compagnon. Il souffre tellement!

Il est très difficile de lui faire entendre raison: c’est une femme sous influence. Pourtant, c’est bien une personne tierce, un regard extérieur qui peut lui permettre de décrocher. Quand elle y parvient, c’est définitif, elle a franchi un point de non-retour. Mais c’est souvent au terme de nombreuses années !

C’est pourquoi le début de la relation avec un homme pervers narcissique est décisif. Il ne faut pas hésiter à pratiquer la devise : courage, fuyons !

Que faire ?

L’homme pervers narcissique évite de vivre tout conflit. Rejetant les fautes sur l’autre, il ne souffre pas. Il est donc bien comme il est… Mais il arrive heureusement que son système psychique ne soit pas parfait : alors il souffre, ce qui est pour lui une chance. À partir de cette faille dans son système, il va pouvoir s’interroger sur lui-même – avec un psy assez solide pour ne pas se faire manipuler!

1. Cette manière d’entre-soi dégageait alors le léger parfum d’un inceste évité de justesse.

2. Delphine Roy, « L’évolution des temps sociaux à travers les enquêtes », « Emploi du temps », *Informations sociales* , 3/2009, n° 153, juin 2009.

3. Christine Barnet-Verzat, « Le Temps des mères, le temps des pères », « Emploi du temps », *Informations sociales* , 3/2009, n° 153, juin 2009.

4. En fait, elle parle d’inceste de deuxième type : quand une fille a un rapport sexuel avec son père, elle en partage le pénis avec sa mère ; ce qui représente un contact indirect.

5. J’ai développé ce point de vue dans *La Névrose française* , Odile Jacob, 2012.

7

LA CRAINTE DE L’ENGAGEMENT

Une des plaintes émises par nombre de femmes aujourd’hui peut se résumer à: « Il ne veut pas s’engager. »

Monsieur veut bien conter fleurette, partager de temps en temps le même lit, parfois vivre ensemble, mais pas question de franchir ce qui représente pour lui le point de non-retour; le Rubicon où il se perdrait, ne serait plus lui-même mais seulement l’élément d’un couple, où il faudrait compter avec une compagne, une seule, en tout et pour tout et pour toujours.

Ce point de non-retour, qui est aussi le point de fuite (souvent invisible dans les peintures de la Renaissance mais qui coordonne pourtant l’ensemble du tableau!), diffère selon les hommes. Pour certains, il vient vite, dès la deuxième nuit qui, s’ils la passaient avec l’élue de la première, dessinerait, comme dans ces miroirs installés face à face une troisième, puis une quatrième nuit… comme un long couloir, celui d’une prison! Pour d’autres, c’est le sentiment d’être enfin aimé par celle qu’on adore : alors la fuyante déesse, délicieuse d’être inaccessible, devient trop proche, trop présente, dangereuse, une goule envahissante que monsieur fuit au plus vite. Pour d’autres encore, le point de fuite serait le fait de vivre ensemble. Pour d’autres, le fait de concevoir un enfant… C’est dire que ce point de non-retour se manifeste au bout d’une nuit… ou de plusieurs années de vie commune !

Les raisons sociales

Le nombre des célibataires croît de façon exponentielle. En quarante ans, il a doublé. À Paris, une personne sur deux vit seule ; dans la France entière, elles sont 15 millions tous genres confondus (avec familles monoparentales, divorcés, etc.), soit 30 % des adultes !

Dans ce nouveau contexte, on n’attache plus au célibataire l’image d’esseulé ou d’abandonné. Il serait plutôt un soliste qu’un solitaire. De nombreux sites de rencontre proclament que plus l’amour est court et sans lendemain, plus il est torride! Ils invitent à pratiquer l’amour intermittent et le proposent clés en main,

pourrait-on dire. Un autre mode de relation amoureuse semble aussi se développer, où l'on est « seul ensemble » : chacun chez soi, et l'on ne se voit que lorsqu'on en a envie. L'amour sans engagement semble devenir une pratique sociale partagée.

Par ailleurs, les fils restent plus liés à leur mère. Non seulement à cause du déclin paternel déjà décrit, mais aussi parce qu'ils vivent plus longtemps avec elle : quelle commune mesure entre le garçon qui partait de chez lui pour entrer en apprentissage à quinze ans, et celui qui reste au nid, jusqu'à la trentaine parfois; pour faire des économies, croit-il, tout en jouissant des attentions maternelles. Passer quelques soirées coquines à l'extérieur lui convient bien. Ainsi devient-il une sorte de bigame. Il arrive même que la première épouse (la mère avec qui il nourrit des liens sentimentaux essentiels) achète les cadeaux qu'il va offrir à la favorite (un conseil à ces bigames: ne pas faire la gaffe de l'avouer à l'aimée du moment!). Plaignons ce garçon, qu'on ne peut encore appeler un homme : il a le sentiment d'avoir le beurre et l'argent du beurre. Pourquoi quitter la proie maternelle pour l'ombre de l'amour ? Il n'est pas encore parvenu à cette solitude qui donne la capacité d'aimer, souvent acquise quand le fils comprend que ses parents vivent parfaitement heureux sans lui.

La difficulté à s'engager se manifeste dans la fréquence accrue des divorces. Aujourd'hui, les parents d'un garçon sur quatre divorcent au cours de son enfance. Depuis dix ans, le taux de divorce fluctue entre 40 et 45 %. Il atteint les 70 % dans les grandes villes. Il intervient le plus souvent après quatre ou cinq années de mariage. Est-ce pour cette raison que des soi-disant scientifiques croient discerner un cycle naturel de l'amour qui durerait cinq ans, après quoi les partenaires perdraient leur appétence sexuelle ? Malgré cette tendance forte, on divorce à tout âge, et notamment au moment de la retraite. Bien des garçons tirent de cette leçon la certitude que tout amour est éphémère : pour eux, sa fin se profile dès qu'il commence. Alors, l'amour pour la vie…

De plus, les fils de divorcés sont la plupart du temps confiés à leur mère, et se retrouvent dans la même situation que les fils des femmes qui ont « eu un enfant seules», comme on dit (expression qui signale l'effacement du père). Ces mères sont souvent des « mères courage». Seules la moitié d'entre elles occupent un emploi à temps complet, alors qu'elles ne peuvent pas compter sur les revenus d'un conjoint. Elles vivent avec leurs enfants dans des conditions de logement plus difficiles et plus fragiles que les couples avec enfants. Ce sont des mères admirables de dévouement… que leurs fils admirent. Trop souvent le fils va protéger sa mère, puis sentir ensuite qu'il a vis-à-vis d'elle une dette qui peut

devenir éternelle… Quelle place peut prendre une amoureuse dans ce paysage ?

Les raisons idéologiques

Il est aussi des raisons idéologiques au non-engagement, communes cette fois aux femmes et aux hommes. Elles tiennent à ce que l'on appelle l'individualisme que l'on résumera ainsi : au-dessus de tout, moi et mes besoins; l'autre est là pour mon bonheur, c'est-à-dire pour satisfaire mes besoins; dans l'immédiateté, puisque je sais que le passé est passé et que l'avenir est plus qu'incertain. Je veux jouir dans l'instant, et sans dresser de perspective.

Dans cette vision des choses, les fameux compromis que l'on devrait faire pour vivre en couple ne sont plus que des frustrations. C'est qu'il ne s'agit plus de construire ensemble, c'est-à-dire de prendre acte que je suis en relation avec un autre qui a sa réalité, avec laquelle je suis en conjugaison. Le conjugal devient un joug, dès qu'il entrave ma jouissance immédiate. Car, au fond, j'ai du couple une relation utilitaire : l'autre est là pour me donner du bonheur; sinon je le licencie…

C'est bien dans cette optique que les magazines féminins nous offrent aujourd'hui des conseils de gestion amoureuse. Dans le fond, un couple, ça se manage. Comme la production en entreprise.

La phobie de l'engagement

À côté des conditions sociétales qui conduisent à ne pas s'engager existe une pathologie de l'engagement qui se déroule souvent selon le même scénario.

Je me risque à parler de pathologie, dans la mesure où les hommes qui fonctionnent sur ce mode finissent par convenir que leur comportement les gêne dans leur vie. Ce sont en général des hommes qui aiment le changement, ce qui les rend adaptés aux exigences de notre temps. Ils sont nomades, ne s'attachent à rien, pas plus aux femmes qu'au reste. Ils sont en fuite permanente… mais de quoi ? Ils déménagent très souvent, changent d'employeurs, ont du mal à se fixer en tout. Acheter une voiture ou un grille-pain est pour eux un calvaire, dans la mesure où il faut s'arrêter à un choix.

Leurs relations amoureuses se déroulent souvent en quatre temps. Le premier temps est celui de *la conquête amoureuse*. C'est le meilleur moment, malheureusement on ne s'en rend compte que trop tard et d'ailleurs on ne

pouvait en rester là. C’est le temps où l’homme dit oui et la femme non, ou peut-être.

Monsieur a la révélation de sa vie, il tombe sous le coup de la foudre amoureuse. Madame peut ne pas avoir remarqué son soupirant, il la poursuivra le temps qu’il faudra, parfois des années, et finira souvent par se faire entendre. C’est qu’il aime sincèrement, et passionnément. Il n’y a chez lui ni cynisme, ni manipulation consciente, ce qui le rend d’autant plus redoutable. Le caractère entier et survolté de son investissement laisse à entendre qu’il fait sur madame un transfert massif. Ce n’est pas la personne réelle qu’il aime, mais ce qu’il projette sur elle. Une figure idéale, douée de toutes les qualités. Il faut être forte femme, forte narcissiquement, pour ne pas se laisser prendre dans la belle image que propose monsieur : « Ah oui ? finit-elle par se dire, il me trouve si belle, si intelligente, si tendre, si bonne… et s’il avait raison?… »

Dans ce premier temps, monsieur se lance dans la relation, il fait plus que les premiers pas. Très vite, trop vite, il envisage l’avenir : le mariage, les enfants, c’est du sérieux! Il appelle sans cesse, pour entendre la douce voix de son amour. Et puis il est généreux avec madame, en tout: s’il est riche, il la couvre de cadeaux; sinon, il n’est pas avare de ses sentiments, de sa compréhension, de sa tendresse, de son désir… Et il a tellement besoin de madame! Que va-t-il devenir sans elle ? Avec elle, sa vie commence ou recommence. S’il a connu auparavant des déboires amoureux, ce qui est souvent le cas, avec madame tout est nouveau !

Ce qui est essentiel dans cette première phase pour l’homme, c’est l’assurance de ne pas avoir, au moins pas encore tout à fait, ce qu’il désire. Le moteur de son amour est là: quelque chose signifie que l’objet de son amour lui est encore interdit. Ce que madame ne sait pas encore, c’est qu’il a besoin de cet interdit, car il ne peut désirer que de loin. Lui non plus, d’ailleurs, ne sait rien de ce mécanisme inconscient qui le conduit à faire échouer ses relations amoureuses. À chaque fois, il fait un transfert œdipien massif: il retrouve dans la réalité l’extraordinaire image de la princesse mère de ses quatre ans, elle est dotée de l’intégralité de ses qualités imaginaires, et cette fois elle pourrait être sa femme! Elle est la promesse du paradis sur terre !

Qu’est-ce qui fait que l’objet est acquis, que l’interdit est tombé, que le paradis est atteint ? Je l’ai dit, ce point de non-retour diffère selon les hommes. Le premier rapport sexuel met certains en fuite ; pour d’autres, c’est l’installation dans une relation de quelques mois ; pour d’autres, c’est le fait de vivre ensemble, ou le mariage, ou la conception d’un enfant…

Deuxième temps : *la phobie de l'engagement* apparaît dès que ce point est franchi. Monsieur change du tout au tout, il fait marche arrière. Ce qu'il ne dit pas, c'est que monte en lui une angoisse à laquelle il cherche à échapper. Et le motif de l'angoisse, c'est madame! Une angoisse sans nom, qui l'anéantit, et qu'il rationalise en découvrant que madame n'est pas si idéale que cela. Tout compte fait, elle présente des défauts rédhibitoires, dont tout peut être le prétexte: sa taille, son origine, sa religion, sa famille, sa classe sociale, son métier… Pourtant madame n'a pas changé ! Monsieur n'est plus exact à ses rendez-vous, il brille de plus en plus par son absence, il ne s'en explique guère. Ses activités le prennent de plus en plus, prétexte-t-il, il n'a plus guère de temps à consacrer à madame. Il fonctionne de façon cloisonnée : ses amis, son métier sont « off», madame ne doit rien en savoir. Plus globalement, ses paroles et ses actes deviennent incompréhensibles, il se cache, il se tait. A-t-il une autre femme ? C'est parfois la voie de sortie qu'il choisit. De toute façon, du côté sexualité, le désir est en panne.

S'il n'y avait que ces symptômes déficitaires, cela irait encore. Madame n'a pas que des manques, monsieur découvre qu'elle est très exigeante, elle fait pression pour tout, elle empêche de respirer. Elle donne des ordres, elle compte trop sur monsieur, ça l'emprisonne. Monsieur découvre que madame a des demandes énormes qu'il ne pourra jamais satisfaire. Auprès d'elle, il est comme un petit garçon. Alors, pour se dégager, il agresse : il fait des demandes d'amour de madame des injonctions qu'il trouve tyranniques.

Le plus souvent s'installe un cercle vicieux: plus monsieur s'éloigne, plus madame va le chercher amoureusement, et plus il la ressent comme une menace, plus il s'absente. Pour le rassurer, il faudrait s'éloigner de lui ; trouver la bonne distance, ni trop près ni trop loin.

Ce qu'il désirait devait rester lointain, interdit. Trop proche, la figure maternelle de son enfance devient menaçante. Il imagine alors qu'il se trouve confronté à un désir immense, envahissant, le désir d'une grande mère, celle de ses quatre ans, qui devient la mère-grand. Ce que vit tout petit garçon quand le désir de sa mère s'adresse trop à lui : il n'est pas en mesure de la satisfaire. Pire, il se trouve englouti, comme il a pu l'être dans la matrice. Devenu Petit Chaperon rouge, son seul courage consiste à fuir…

Le troisième temps est donc celui de *la fin de la relation*. Celui de la crise. Pour se défendre, monsieur peut se déchaîner et devenir infâme. Alors qu'il fut tout amour, tout dans son comportement démontre qu'il ignore complètement sa partenaire. Il peut lui causer toutes les souffrances sans s'en rendre compte, il n'a

aucune représentation de ce qu'il lui fait subir. Même présent physiquement, il est absent. Il attend que « ça » cesse, que la relation se dénoue sans prendre de décision. Il arrive aussi qu'il disparaisse sans laisser de traces. Il a brouillé les pistes, il devient impossible de le retrouver. Parfois il réapparaît, trois mois, un an plus tard, prêt à recommencer le cycle infernal pour sa partenaire, mais pour lui aussi…

En synthèse : il n'aime les femmes que lointaines, interdites. Alors il les idéalise, il retrouve en elles la figure aimée. Mais dès qu'il s'approche, c'est l'autre face de cette figure qui apparaît: exigeante, lui enlevant toute liberté, sans qu'il puisse rien y faire. On y reconnaît la figure d'une mère aimante, mais aussi attirante et tyrannique dont il s'est défendu comme il a pu… en fuyant. C'est dire qu'il n'a pas trouvé dans son entourage des pôles d'identification forts (un père?) qui lui auraient permis de se construire, de se poser en s'opposant. Où qu'il aille, il emporte cette mère dans ses bagages, quelque chose d'elle est en lui, telle une voix prête à resurgir à tous les instants. On l'a dit, la fuite ne lui a pas permis de se construire, il ne sait pas ce qu'il désire. Le plus authentique chez lui reste l'hésitation, la fuite. Il se comporte comme une cible mouvante afin d'éviter le danger maternel. Pour lui, l'amour est comme une bataille navale, être touché, être fixé, c'est couler.

Que peut faire la compagne?

Donner des conseils relève toujours un peu de la méthode Coué, laquelle veut faire croire qu'il suffit d'avoir un peu de volonté et un peu de raison pour tout résoudre. Ce qui est une façon douce d'affirmer que l'on peut être tout-puissant, si on veut bien s'en donner la peine ! C'est méconnaître que nous avons des affects qui nous conduisent malgré nous, que nous avons un inconscient. Un conseil ne peut donc être une solution miracle, mais seulement une invitation à réfléchir.

Tout d'abord, il arrive que le triste scénario décrit ci-dessus n'aille pas à son terme, qu'il reste en suspens. Tant que la bonne distance est trouvée, celle qui permet à monsieur d'avoir le sentiment de ne pas être sous le joug du désir de sa partenaire, la relation peut s'équilibrer. Je pense, à titre d'exemple, à un couple où chacun avait son appartement… sur le même palier! Ce qui permettait à monsieur de pouvoir se retirer chez lui en cas d'inquiétude, et de nourrir l'illusion d'une certaine indépendance… et de vivre la plupart du temps chez sa compagne…

Les couples qui vivent « seuls ensemble », chacun chez soi, illustrent aussi ce dispositif où l'on n'est ni avec ni sans l'autre. Il a bien sûr ses limites, notamment lorsque se pose la question de concevoir un enfant. Il correspond à avoir à portée de main une ressource affective et sexuelle, sans les inconvénients du quotidien. Ce qui permet d'aller chez son/sa partenaire un peu comme on va au cinéma. À consommer sans engagement, comme on dit dans les publicités. Un pas de plus, et l'on trouve les rencontres d'un soir promues par les sites Internet.

Que faire avec un homme qui se dégage, ou qui pourrait ne pas s'engager? Les réponses qui suivent s'adressent d'abord à celles qui pâtissent de cette situation, et qui en sortent souvent détruites.

Au premier temps, celui que nous avons appelé *le temps de la conquête amoureuse*, la question est de savoir si la compagne n'est que la surface de projection pour un transfert œdipien par trop massif et idéalisé, ou si c'est à elle que cet homme s'adresse.

Le premier signe peut tenir au sentiment d'étonnement que la femme ressent dans les premiers temps: elle a le sentiment qu'il y a entre elle et lui trop de différences pour que « ça marche», et l'emballement du soupirant est trop soudain, trop excessif, irréel… ça sent l'imaginaire. La difficulté étant de distinguer entre l'imaginaire qui fleurit toujours en début de toute rencontre et le trop d'imaginaire typique du futur « dégagé».

Donc, il faut tenter d'aller de l'imaginaire au réel. Les grands projets de vie conjugale dans la tendresse et la fidélité de monsieur restent vagues ? Il faut faire préciser; observer le rapport entre ses dires et ses actes. Plus tard, madame se rendra compte que dès le début monsieur avait manifesté de légers signes de fuite qui n'auraient pas trompé celle qui aurait pu les percevoir. Dommage !

Il faut que madame calme le jeu: qu'elle garde une distance raisonnable, surtout pas de fusion ! Elle n'accepte pas de se calquer sur l'idéal que monsieur voit en elle! Au contraire, elle s'exerce à être résolument normale, elle se montre telle qu'elle est. Monsieur se dit prêt à s'engager ? Qu'il le fasse en connaissance de cause ! Il est préférable d'attendre qu'il confirme ses dires par des actes pour s'engager aussi.

Au deuxième temps, celui de *la phobie de l'engagement*, on peut tenter de corriger les erreurs commises au premier temps. Une seule règle, mais d'airain : ne pas accabler monsieur de son amour. Si vous l'aimez assez pour souhaiter poursuivre la relation, sachez que le miel de votre amour est pour lui un poison qui le menace.

Donc, ne jamais parler d'engagement. Chacun reste libre, vous le démontrez en ayant une vie personnelle indépendante de lui. Ne calquez pas votre planning sur le sien. Il doit sentir que votre vie ne dépend pas de la sienne. Que vous le pensiez est un bon exercice pour vous préparer à la suite. Donc pas de dévouement excessif, pas de fée au foyer, pas de disponibilité à toute épreuve, pas de journée passée à l'attendre, pas d'inquiétude excessive quand il s'absente : il ne supporterait pas.

Exprimez néanmoins vos sentiments quand il vous ignore de façon trop grossière. Si vous ne lui demandez pas la lune, vous ne transigez pas sur votre droit à exister et à être reconnue.

Ne restez pas l'un sur l'autre, sortez, voyez du monde avec lui. Et écoutez les réactions de votre entourage : il est plus avisé que vous, parfois !

Au troisième temps, celui de *la fin de la relation*, il faudrait pouvoir prendre acte de la séparation qui est déjà avancée et qui, d'une certaine manière, a existé dès le début tant cette relation était imaginaire pour le partenaire. Il a peur d'aimer, et la compagne n'y peut rien changer : il est impossible d'être le thérapeute de son partenaire. S'il est possible et souhaitable d'accompagner son compagnon sur son chemin, il est illusoire de chercher à provoquer une métamorphose. Le critère entre les deux positions, celles de soignant et d'aidant, peut tenir au signe suivant : la compagne a-t-elle ou non le sentiment d'un sacrifice personnel ? Le plus souvent vis-à-vis d'un homme qui a peur de s'engager, les attentions de sa compagne seront jugées par lui excessives, et menaçantes. Il faut donc que la compagne pense à elle, qu'elle poursuive son chemin…

Si monsieur joue à cache-cache, s'il réapparaît après avoir disparu, il faut pouvoir penser au mécanisme dans lequel il est pris. Près de vous, il était menacé par votre amour. Loin de vous, il réalise qu'il vous a perdue et qu'il vous aime. Mais si vous lui ouvrez les bras, le cycle infernal va reprendre.

Cycle infernal pour la partenaire, mais aussi pour le partenaire. Très souvent, l'homme trouve de bonnes raisons pour ne pas s'engager. Il ne souffre pas de la course permanente dans laquelle il se trouve pris; du moins il ne se l'avoue pas. Mais il arrive un temps où il peut avoir le sentiment de répéter le même type d'échec. Il est temps de changer, souvent avec une aide, ou une psychothérapie. On ne sort pas si aisément d'un tel symptôme.

8

LE DÉSIR INHIBÉ

On ne peut confondre l'amour avec la sexualité… mais quand même. Même l'Église catholique reconnaît comme cause d'annulation du mariage sa « non-consommation ». Il y a longtemps, pour prouver en toute objectivité l'impuissance de monsieur, on lui appliqua, généralement à la demande de sa femme, l'*épreuve du congrès*[1]. Ce congrès ne désignait pas l'assemblée des juges, médecins et autres qui assistaient à l'acte, mais l'assemblement de l'homme et de la femme – puisque congrès signifiait encore « coït» au XVIIe siècle, comme le veut l'étymologie latine du mot. Aujourd'hui, quand on participe à un congrès, ce n'est plus pour conter fleurette!

L'épreuve restait au demeurant illusoire, puisque la sexualité est un rapport, comme on sait. C'est dire que l'un ne va pas sans l'autre. Autrement dit, qui est impuissant avec l'une peut être puissant avec l'autre : la féminité de la femme joue un rôle dans l'érection de l'homme. C'est dire que le désir de l'un dépend du désir de l'autre. Il est suscité par la rencontre des fantasmes, le dialogue des inconscients dont ni l'un ni l'autre ne peuvent rendre compte. On ne sait jamais vraiment pourquoi cette femme-là nous plaît au point de susciter notre désir (et vice versa!). Dans ce chapitre, nous partirons de l'hypothèse que la compagne aime nourrir le dialogue des désirs (un point qui reste parfois à vérifier).

Attention, sexualité obligatoire!

> En mai 2011, une épouse a obtenu de la cour d'appel d'Aix-en-Provence la condamnation de son ancien mari « pour absence de relations sexuelles pendant plusieurs années » ainsi que 10 000 euros de dommages et intérêts. La cour a argumenté que la « quasi-absence de relations sexuelles pendant plusieurs années, certes avec des reprises ponctuelles, avait contribué à la dégradation des rapports entre époux». Pour les magistrats, « les attentes de l'épouse étaient légitimes dans la mesure où les rapports sexuels sont notamment l'expression de l'affection qu'ils se portent mutuellement, tandis qu'ils s'inscrivent dans la continuité des devoirs découlant du

mariage».

Le mari avait commis la maladresse de lui écrire qu'il était trop fatigué pour « l'honorer»… Sur la base de cette preuve, elle lui a fait payer son déshonneur!

Sexe et société

Manque d'appétence sexuelle, anorexie sexuelle, impuissance… Ces symptômes subsistent, bien que, depuis Freud, nous ayons connu une certaine libération. En un siècle, le poids de la censure morale s'est allégé, et pourtant les ratés subsistent. Les magazines féminins se font l'écho des inquiétudes féminines. Le « couple[2]» (cette étrange entité en quoi se dissolvent les partenaires) est en danger… faute de copule de l'un à l'autre.

L'évolution des mœurs, comme on dit, c'est-à-dire l'évolution culturelle, joue un rôle dans la vie sexuelle. Essayons de repérer son influence avant d'aborder le vif du sujet.

Un certain désintérêt pour la chose

Après le temps des inhibitions névrotiques est donc venu le temps de la libération sexuelle. Nous allions tous pouvoir jouir jusqu'à plus soif! C'est alors que, enfin dévoilé, le sexe a perdu de son attrait en perdant ses mystères. La pornographie l'a réduit à une platitude ennuyeuse, où il ne s'agit plus que de mécanique et de performance. Il faut être sexy comme il faut être riche si l'on tient à un certain statut social… À tel point que commence à se développer aujourd'hui un certain désintérêt pour le sexe. On peut estimer à 10 % le nombre de femmes qui n'ont pas fait l'amour depuis un an, à 6 % pour les hommes ; qu'ils soient ou non en couple.

En réaction à l'obligation de performance sexuelle que nous inflige la mentalité ambiante, on voit apparaître ce que l'on pourrait qualifier de nouvelle hérésie : il existe des jeunes gens en pleine forme, âgés de vingt à trente ans, qui revendiquent le « *no sex* ». Annoncent-ils un retour du puritanisme ? Sont-ils la proie de l'invasion des évangélistes ? Au contraire ! S'ils évitent la consommation sexuelle, c'est pour retrouver la faculté de désirer dans toutes ses nuances et ses délices, pour mieux en goûter toutes les sublimations.

En effet, notre culture ambiante ne favorise pas l'amour, que l'on définira ici comme l'alliance d'un courant de tendresse et d'un courant sensuel.

Suivant Freud, on peut distinguer trois types libidinaux [3]. Le type *érotique* se caractérise par le besoin d'être aimé, et l'angoisse de perdre l'amour. Le type *obsessionnel* se distingue par la prépondérance du surmoi. L'angoisse morale est plus forte que la crainte de la perte d'amour. En ce sens, le type obsessionnel est plus dépendant de motifs internes que de l'objet d'amour externe. Dans le troisième type, appelé *narcissique*, le surmoi est faible et les besoins érotiques sont seconds. L'intérêt principal est orienté vers la conservation et le développement de soi-même. Ces personnes sont facilement agressives, dominantes, elles se préoccupent plus d'aimer que d'être aimées. En un mot, elles se suffisent à elles-mêmes.

Manifestement, ce sont les personnalités de troisième type, si j'ose dire, que notre culture actuelle favorise, du côté homme comme du côté femme.

Ce qui devient primordial c'est de « se» réaliser. Le bonheur s'entend plus comme la satisfaction des besoins conduisant à la satiété que comme la poursuite d'un désir jamais réalisé. On ne demande pas à l'autre de nous faire être, il est plutôt un moyen, hélas nécessaire, pour obtenir satisfaction. Toute frustration qu'il nous fait vivre est jugée insupportable, facilement cause de rupture. Au fond, si l'on pouvait se passer des contraintes qu'il nous impose immanquablement, ce serait mieux. L'érotisme devient auto-érotique, le désir de l'autre s'estompe. Dès lors, il n'est pas étonnant que l'amour soit parfois en panne…

Dans le prétendument bon vieux temps des névroses et de la sévérité morale l'absence de jouissance signifiait qu'on se soumettait aux interdits. Cette dimension s'éteint, une autre apparaît. Désormais, au lit comme au bureau ou à l'atelier, on craint de ne pas être assez performant, et du coup de ne pas toucher sa prime d'amour. D'où anxiété, stress… et évitement de l'obstacle, détumescence. Ce qui est ici au travail, c'est une image de soi plutôt que l'amour de l'autre. On reste dans une logique narcissique. Quand on ne peut pas, c'est qu'on est incapable – et non plus dans l'interdit. Nous étions puissants mais empêchés, aujourd'hui quand nous ne pouvons pas, c'est que nous sommes impuissants.

Vivent les gynoïdes!

Les technosciences se soucient de notre bonheur. Les roboticiens inventent

> des poupées érotiques plus vraies que nature, d'une jeunesse éternelle et pulpeuses à souhait. Le problème, c'est qu'elles sont encore un peu trop passives, mais la science est en marche, elles vont bientôt s'améliorer!
>
> Au Japon, le commerce de ces servantes du sexe se développe assez pour permettre l'éclosion d'une industrie. La France n'est pas en reste: en Alsace, le directeur d'un atelier de fabrication de poupées sexuelles déclare que celles-ci peuvent remplacer une chère disparue, pour un anniversaire par exemple… Plus pragmatiques, mais aussi plus sincères, les clients vantent leur disponibilité: elles ne disent jamais non, adoptent toutes les positions, et ne trahissent jamais. Pour eux, un objet humanoïde est plus satisfaisant qu'un être humain, il permet enfin de fantasmer en paix…

La performance devient donc l'ordalie de la virilité, selon laquelle l'homme, le *vir*, est ou n'est pas… On comprendra que l'étalon renâcle parfois devant l'obstacle! Il est au maximum de l'anxiété…

L'indifférence des sexes

L'individualisme[4] n'est pas seul en cause dans nos nouvelles attitudes, il s'accompagne d'un certain refus de la sexuation, comme signe d'une volonté inconsciente de toute-puissance.

Une grande tendance actuelle est celle de l'unisexe. Les femmes doivent être comme des hommes et les hommes comme des femmes. Il s'agit de substituer au régime de la différence celui de la symétrie des sexes, au nom de l'égalité. Mais cette position en miroir (je suis comme toi) ne favorise pas l'échange. Pour échanger avec un autre, il faut qu'il détienne (au moins imaginairement) quelque chose que je n'ai pas. Ce qui serait réalisé si homme et femme étaient à la fois différents et en position de réciprocité: tu as un utérus, je n'en ai pas; tu as un pénis, je n'en ai pas. Sommairement, on pourrait ainsi définir la différence en maintenant un équilibre… dans le manque ! Au lieu de cela, nous sommes en train de quitter un régime abusif, celui du patriarcat où l'homme avait tout (le phallus) et la femme rien, pour un régime féministe où la femme détiendrait seule le pouvoir de procréer… en attendant les avancées technologiques. Car le fantasme qui nous travaille collectivement, c'est de faire un enfant tout seul, sans le concours d'un autre assimilé à une contrainte, à une limitation de la libre

expansion de soi; ce que réalisent partiellement certaines femmes célibataires, en payant parfois le prix fort. Un jour, rêvent les scientifiques, grâce aux techniques du clonage, l'homme comme la femme pourra se reproduire tout seul, et à l'identique ! Ce jour-là nous aurons changé d'humanité, on ne sait pour laquelle…

L'impuissance

Abordons maintenant le vif de notre sujet. Un vif plutôt éteint : l'impuissance, situation extrême, ou limite, de la panne sexuelle. Ce mot de panne, qui laisse à entendre que le sexe serait une machine, convient d'ailleurs fort bien à la définition usuelle de l'impuissance.

Érection et jouissance

Consultez tous les magazines féminins, vous verrez qu'on définit l'impuissance comme un trouble de l'érection, une incapacité à pénétrer la femme… alors que le pendant chez la femme, la frigidité, est définie comme une incapacité à avoir un orgasme. Du côté femme la jouissance, du côté homme son instrument! Faut-il voir pruderie, ou instrumentalisation, dans cet oubli de l'orgasme masculin ? Ou encore (blague ou pas?) un reflet de la générosité masculine : ce qui le « narcissise », ce serait de faire jouir plutôt que de jouir. Du moins quand il aime.

À l'impuissance de type organique, érectile, il faut donc ajouter ce que Freud nomme une impuissance psychologique à jouir. Car un homme peut bander et éjaculer sans éprouver pour autant un plaisir entier. Freud :

> « Si l'on étend le concept d'une impuissance psychique et qu'on ne le limite plus à la défaillance de l'acte du coït dans des cas où existent pourtant une intention de plaisir et un appareil génital intact, il faut d'abord y inclure tous ces hommes que l'on désigne comme atteints d'anesthésie psychique et chez lesquels l'acte s'accomplit sans défaillance mais sans gain de plaisir particulier. Ce sont des cas plus fréquents qu'on ne voudrait le croire. L'investigation psychanalytique de tels cas découvre les mêmes facteurs étiologiques que nous avons découverts dans l'impuissance

psychique au sens étroit, sans que les différences symptomatiques trouvent d'emblée une explication.

De ces hommes atteints d'anesthésie, une analogie facile à justifier nous conduit au nombre énorme de femmes frigides, dont le comportement amoureux ne peut en fait être mieux décrit ou compris qu'en le comparant avec l'impuissance psychique plus bruyante de l'homme [5] .»

Y aurait-il autant d'hommes que de femmes à ne pas connaître l'orgasme (soit un tiers des amants) ? Quant à la jouissance, n'en parlons pas ! Les femmes la connaissent, les hommes rarement. Tirésias, on l'a dit, l'avait déjà remarqué, alors que la sexologie n'en était pas encore à ses premiers balbutiements… On sait que l'orgasme se caractérise par la succession d'une tension et d'une détente plus ou moins localisée. Après quoi tout revient dans l'ordre, comme on dit, nous retrouvons vite la maîtrise de nous-même, un peu fourbu mais content. La jouissance, c'est autre chose: un orgasme infini, qui prend l'ensemble du corps et ne semble pas avoir de fin. Une extase, une transe qui nous possède. Les hommes sont plus réticents que les femmes à vivre cette défaite, cette perte de soi-même. C'est qu'ils acceptent mal d'éprouver ce « bon masochisme » où l'on s'en remet totalement à l'autre – comme au bon vieux temps où l'on était nourrisson dans les bras de sa mère!

Il est difficile de connaître le nombre d'hommes atteints de façon significative de troubles de l'érection. Les statistiques ne peuvent s'appuyer que sur les hommes qui le déclarent; pas sur ceux qui le cachent. Certains laboratoires proclament que 30 % des hommes connaissent des troubles de l'érection – mais ils y ont intérêt pour vendre leurs produits! Ce qui semble plus certain, c'est qu'il n'y a pas d'âge pour en souffrir. Ce serait le cas pour les hommes de moins de quarante ans une fois sur cinq, une fois sur deux pour les hommes de plus de cinquante ans (ces chiffres sont à considérer avec réserve).

On estime que les difficultés d'érection sont d'origine organique dans 20 % des cas seulement. Pourtant, on propose à la plupart des hommes toute une panoplie de moyens plus ou moins barbares. Que ne feraient-ils pour retrouver une apparence de virilité! Car l'impuissance les atteint dans leur identité d'homme. Quand le Viagra ou le traitement hormonal n'est pas efficace, il reste possible d'injecter de la prostaglandine dans le corps caverneux (utilisation recommandée après une opération malheureuse de la prostate) pour une érection garantie soixante minutes, ou encore d'utiliser une pompe à vide et un anneau de

constriction qui retient le sang accumulé dans la verge (avec risque de lésion des tissus, ou d'érection permanente !) ; et dans les cas les plus désespérés, une intervention chirurgicale consiste à implanter dans le pénis des tubes reliés à un réservoir de liquide placé dans le scrotum.

Alors, quand le membre se dresse, encore faut-il, dans ces pénibles conditions, parvenir à l'orgasme… ou se contenter de satisfaire mécaniquement sa compagne.

Les causes psychologiques de l'impuissance et du manque d'appétit sexuel

Dans son article titré « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse[6]», où Freud s'interroge sur un choix amoureux qui l'étonne, il est amené à repérer une des causes du manque de désir sexuel pour l'épouse, la femme légitime.

> « Ce trouble étrange, écrit-il, atteint des hommes à forte constitution libidinale et se manifeste en ceci que les organes exécutifs de la sexualité refusent d'accomplir l'acte sexuel, bien qu'ils puissent s'avérer avant comme après intacts et aptes à fonctionner et bien qu'il existe une forte inclination psychique à accomplir l'acte. »

Dans ce type de cas, l'usage du Viagra comme l'appareillage du pénis ne seraient qu'un cataplasme… sur une jambe de bois! Nous avons là un homme bien membré et bien désirant… s'il ne « peut pas», c'est manifestement pour une raison psychologique. Freud donne la conclusion de son enquête avant d'en expliquer la cause.

> « Il s'agit en fait de l'action inhibante de certains complexes psychiques, qui échappent à la connaissance de l'individu. Le contenu prévalent de ce matériel pathogène, c'est, le plus généralement, la fixation incestueuse non surmontée à la mère ou à la sœur. »

Comment Freud arrive-t-il à cette conclusion ? Et qu'est-ce qui reste attaché incestueusement à la mère ? Pour pouvoir répondre à ces questions, il est nécessaire de faire un détour par une réflexion sur ce qui constitue l'amour. Il est composé de deux courants, dit-il, le tendre et le sensuel.

Distinction classique, que l'on retrouvait déjà au XVIIIe siècle, dans l'article « L'amour» de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert :

> « Le véritable amour interdit même à la pensée toute idée sensuelle, tout essor de l'imagination dont la délicatesse de l'objet aimé pourrait être offensée […] : mais si les attraits qui vous charment font plus d'impression sur vos sens que sur votre âme; ce n'est point de l'amour, c'est un appétit corporel. »

C'est dire que le véritable amour inspirerait avant tout… le respect! Le courant tendre se trouve alors séparé, clivé du courant sensuel.

Lacan reprendra cette distinction en posant que le désir est la relation « qui s'établit de tout organisme à l'objet qui le satisfait» alors que la visée de l'amour « n'est pas de satisfaction, mais d'être ». C'est dire que l'amour est affaire de reconnaissance de soi, de don visant l'autre dans sa personne, et de sens partagé : « on ne peut parler d'amour que là où la relation symbolique existe comme telle ».

Creusons la distinction. Du côté tendre, l'affect, le sentiment, mais aussi l'idéalisation; la surestimation de l'objet, dit Freud. Comment se manifeste-t-elle à propos de la mère? Elle est, *mama*, la « *piu bella* » du monde! Courageuse, dévouée, généreuse, protectrice, fidèle, et pure avant tout! Il semble que l'on connaisse aujourd'hui un retour de l'idéalisation de cette figure maternelle. Ce qui n'est après tout que la perpétuation d'une longue tradition.

Le culte des mères

> Déjà au temps de l'ancienne Babylone, les adorateurs de la déesse Ishtar l'appelaient « la Sainte Vierge». On suppose que le symbolisme de la vierge à l'enfant trouve là son origine. On le retrouve en Égypte et dans des religions aussi différentes que le catholicisme et le bouddhisme, comme

dans de nombreux cultes païens, et préhistoriques.

Pour le fils, la mère idéalisée se doit d'être vierge. À défaut d'une relation incestueuse avec lui, au moins a-t-il ainsi l'assurance qu'elle n'aurait pas de rapport sexuel avec le père! Ce que l'on retrouve dans les représentations de beaucoup d'enfants, pour qui leurs parents « ne font pas ça», cette chose animale et sale, qui a à voir avec l'urine et les excréments. Car, par contrecoup de l'idéalisation, le désir sexuel se trouve dévalorisé, objet de honte et de dégoût. Que l'on songe aux plaisanteries graveleuses des adolescents, des machos, et des carabins ! Pour se satisfaire, le fils n'a d'autre solution que de cultiver la perversité, c'est-à-dire de se complaire dans la saleté; autrement dit de rester attaché aux émois du stade anal. Freud:

> « Le principal moyen de protection qu'utilise l'homme dont la vie amoureuse est ainsi clivée, c'est le *rabaissement* psychique de l'objet sexuel, tandis que la surestimation normalement attachée à l'objet sexuel est réservée à l'objet incestueux et à ses représentants. Dans la mesure où est remplie la condition du rabaissement, la sensualité peut se manifester librement, aboutir à des réussites sexuelles et à un haut degré de plaisir [7] .»

La pornographie comme soutien du culte maternel

Dès lors, la sexualité va être l'apanage des femmes de bas étage, dont la prostituée comme la vedette de porno sont les modèles. Rien à voir avec la mère, donc ! Il est nécessaire qu'elles ne la rappellent en rien, afin que l'homme puisse leur manquer de respect pour en jouir. Ainsi, la sexualité est la face cachée, le verso du culte de la mère : au moins la mère ne commettrait pas de telles bassesses ! Plus la femme est avilie, plus la mère s'en trouve grandie.

Paradoxalement, la sexualité avilie permet de rester fidèle à la mère: privée de son sens, la sexualité n'est plus alors que la satisfaction d'un besoin organique. On peut être coupable d'aimer, pas de se soulager.

Longtemps la sexualité avilie est restée au secret, limitée aux moments de débauche, ou cachée dans les maisons closes. Curieusement, en les fermant, on ne les a pas détruites, on les a ouvertes sur le monde. Le sexe s'affiche aujourd'hui dans les magazines et sur les écrans du numérique, il s'est ancré

dans les mœurs. Les cas de vedettes et artistes belles comme des poupées qui épousent un prince ou un président, comme celui des sportifs bien râblés qui épousent des princesses du sang, montrent que cette évolution a touché toutes les strates de la société. Autrefois, si on fréquentait les danseuses, on ne les épousait pas.

Et la tendresse, bordel?

Freud, encore :

> « La vie amoureuse de tels hommes reste clivée selon deux directions que l'art personnifie en amour céleste et amour terrestre (ou animal). Là où ils aiment, ils ne désirent pas, et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer [8] .»

On a compris ce qui se met en place quand un homme ainsi structuré vit avec la femme qu'il aime : il la respecte profondément et tendrement. Car sa compagne a pris la suite de sa mère. Il n'a pu choisir une femme suffisamment différente d'elle, attaché qu'il est à l'auteur de ses jours. Il semble être un bon père, il vénère la maternité et la mère dans sa femme. Si celle-ci est plus mère que femme, le couple pourra s'équilibrer ainsi.

Mais si le désir se manifeste, son système de défense se trouve attaqué. Car celui-ci revêt inconsciemment un caractère incestueux qui l'inhibe.

Que faire ?

Les hommes trouvent des conseils dans les magazines. « Ne craignez plus de perdre le contrôle!», y lit-on. Ou bien : « Réduisez votre stress ! » Ou encore : « Ayez une vie saine, fumez moins, buvez moins. » Ces conseils sont sans doute excellents dans leur fond, mais ils s'apparentent trop souvent à la méthode Coué, selon laquelle il suffirait de vouloir pour pouvoir.

Quand la méthode « y a qu'à » ne suffit pas, il est préférable de passer par le divan, ou une psychothérapie analytique. L'enjeu en vaut la chandelle, si j'ose dire. C'est un bon moyen pour changer sa représentation de la mère et des femmes. Freud indique le résultat de ce travail, avec sa délicatesse coutumière :

> « Ce que je vais dire est déplaisant à entendre et au surplus paradoxal, mais on est pourtant forcé de le dire pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. Celui qui, à l'égard de cette exigence, se soumet à un examen de conscience sérieux découvrira sans aucun doute au fond de lui-même que, malgré tout, il considère l'acte sexuel comme quelque chose de rabaissant, qui ne tache et ne souille pas que le corps [9] .»

Peut-être la compagne peut-elle aider son homme à réaliser que sa mère est une femme comme les autres. La preuve, elle l'a conçu avec son père! Et elle y a pris un certain plaisir. Son compagnon commencera par se dire que la différence entre sa mère et une femme vulgaire n'est pas si grande, puisqu'elles se livrent aux mêmes actes. Il devra sans doute revisiter des désirs qu'il a pu éprouver pour sa mère; du coup il pensera qu'elle l'a trompé, et il se remettra ou se mettra à haïr son père pour un temps. En un mot, cet homme doit réaliser le travail de traversée de l'œdipe qu'il n'a pas fait dans son enfance.

Si une compagne ne peut être un thérapeute, elle peut accompagner son compagnon dans son cheminement. En tout cas, quitte à bousculer un peu son compagnon, elle ne doit pas se cantonner à un rôle maternel. Non, elle n'est pas seulement la fée du foyer! Et s'interroger sur elle-même: si elle-même estime que l'amour doit être pur, elle ne peut guère l'aider à avancer! C'est qu'il est beaucoup demandé aux femmes, elles doivent endosser tous les rôles selon les circonstances : être comme un homme au travail, et une vraie femme à la maison ; être respectable de jour, et une vraie chatte la nuit, sans pourtant effrayer son homme…

L'éjaculation précoce

Si l'éjaculation précoce est un manque d'inhibition de l'excitation, elle est aussi une incapacité, d'ailleurs toute relative. En effet, on définit généralement ce trouble par le fait que le partenaire ne sait pas attendre jusqu'à l'orgasme de sa partenaire… ce qui signifie qu'une femme très lente ne connaîtrait que des éjaculateurs précoces !

Il se tient à ce propos un discours de la responsabilité virile. On laisse souvent entendre que l'éjaculateur précoce ne sait pas se maîtriser. C'est un chien fou, un

enfant, un sale petit jouisseur égoïste! Alors qu'un vrai homme sait rationnellement organiser son action afin de parvenir à l'objectif: la jouissance de madame. C'est dire que se profile, ici aussi, comme à propos de l'impuissance, le scénario d'un homme « au service de », qui renvoie à l'heureux temps où le petit garçon voulait faire plaisir en tout à sa mère.

Mais justement! C'est contre cet asservissement que l'éjaculateur précoce proteste. En expédiant la chose, il est certain de laisser sa partenaire insatisfaite. Comme si, inconsciemment, il se disait: c'est bien fait pour toi, ça t'apprendra! On ne sait pas quoi… Cela dépend sans doute de l'histoire de chacun, mais on peut augurer que c'est la revanche du faible, du soumis contre la puissante. La culpabilité ressentie par l'homme à ce « raté », à cet acte manifestement manqué, est d'autant plus forte que la haine inconsciente est vivace. Puisqu'un acte consciemment manqué est inconsciemment réussi…

Telle est, donnée ici de façon rapide, l'hypothèse émise par Sandor Ferenczi, d'une agressivité inconsciente vis-à-vis des femmes. Car, pour lui, il s'agit d'une véritable torture :

> « Si les hommes rompaient avec leur mode de penser égocentrique pour imaginer une vie où ce serait à *eux* de subir constamment l'interruption de l'acte avant la résolution orgastique de la tension, ils se rendraient compte du martyre sexuel enduré par les femmes et du désespoir provoqué par le dilemme qui les réduit à choisir entre le respect d'elles-mêmes et l'assouvissement sexuel. Ils comprendraient mieux également pourquoi un pourcentage aussi important de femmes s'en échappe par la maladie [10] .»

D'autres hypothèses ont été émises, autres que celle du transfert sur la femme d'une haine ressentie vis-à-vis de la mère. Les plus drôles sont finalistes, c'est-à-dire qu'elles cherchent à donner une fin rationnelle à cette promptitude. On a renvoyé à une question de performance, de productivité : plus un homme fait vite, plus il a de chance d'ensemencer beaucoup de femelles. On est alors dans la logique de la concurrence entre mâles, conçue selon le modèle de la concurrence entre entreprises : la question est d'accumuler le plus possible de parts du marché féminin. Cette *struggle for life* donne lieu à d'autres interprétations : pour plus de vraisemblance, imaginez une forêt des temps préhistoriques, avec Jane et Tarzan, et des fauves qui rôdent… Là encore, l'explication est

rationnelle : pendant la copulation, nous sommes à la merci des prédateurs, pratiquement sans défense quand nous tournons le dos au monde, les yeux dans les yeux… Par peur du danger, il faut donc faire le plus vite possible ! Ainsi, les hommes auraient acquis, génétiquement sans doute, ce vilain défaut. À quoi l'on pourrait rétorquer: et pourquoi pas les femmes ? Puisqu'elles aussi courent le même danger…

Le besoin d'écourter (ce qui est une forme d'évitement) peut être aussi une manière d'éviter le plus possible une angoisse de castration. L'acte sexuel réveillerait la menace d'un père qui fut particulièrement sévère, interdicteur; ou d'une mère orale, particulièrement vorace, et dotée d'un vagin dangereux.

Le vagin denté

Le fantasme du vagin denté, décrit déjà par Freud, est une interprétation orale du sexe, et renvoie au temps où le bébé tète sa mère. L'agressivité orale du bébé est projetée sur la bouche de la mère, et comme rien ne ressemble plus à la bouche du haut que la bouche du bas… Ce fantasme renvoie donc à un scénario où l'enfant-amant donnerait le pénis-sein à une mère primitive et dévoratrice. Un scénario source d'angoisse et d'impuissance, mais assez fascinant pour pousser les foules à aller le contempler au cinéma, dans le film *Les Dents de la mère* … pardon, *de la mer.*

Le traitement

Ce trouble peut disparaître assez facilement. Heureusement, puisqu'il touche couramment un homme sur trois. Le rapport Kinsey (1948) avançait que 75 % des hommes disent éjaculer en moins de deux minutes après la pénétration. Ce chiffre effrayant pour les dames reste à confirmer.

On distingue les éjaculations précoces primaires, celles que l'homme a toujours connues dans sa vie sexuelle, des éjaculations précoces secondaires, consécutives à un événement traumatisant qu'il s'agit d'identifier. Pour les unes comme les autres, un traitement de type rééducatif est souvent suffisant. L'objectif est alors de permettre à l'homme de gérer son excitation plutôt que de la vivre passivement…

Quand un travail psychologique paraît nécessaire, il peut s'adresser au couple,

afin de créer ou recréer une complicité sensuelle. Il arrive en effet que la partenaire soit castratrice sans le vouloir, ou bien qu'elle considère la sexualité comme un devoir conjugal. Auquel cas l'éjaculation précoce semble être une politesse de l'homme. Il ne veut pas déranger! Il arrive aussi que la partenaire se croit, à tort, responsable de l'éjaculation prématurée de son partenaire.

Les homosexualités

Bien sûr, toutes les inhibitions sexuelles n'ont pas la relation à la mère comme origine. Certaines ont des causes actuelles, à commencer par un conflit conjugal de longue durée, une fatigue excessive ou un état de stress dû au travail (environ une personne sur deux souffre au travail), une dépression… Mais alors, il suffit que la situation change, et monsieur retrouve sa vigueur intacte.

Il est encore un cas, une problématique où la relation à la mère joue un rôle déterminant. Celui où le manque d'appétit sexuel ou l'impuissance est lié à une tendance homosexuelle inconsciente ou mal assumée. Alors l'homme évite sa femme, éprouve facilement du dégoût pour elle, et quand il la désire, il lui arrive d'être impuissant malgré lui.

Selon le type d'homosexualité, le rôle de la mère est différent. Car on distingue plusieurs types psychologiques d'homosexualité, sans prétendre avoir trouvé toutes les clés pour autant. Contrairement à ce qui est dit, la psychanalyse ne fait pas des homosexualités une perversion au sens moral du terme. En effet, pour le psychanalyste, si la sexualité a pour but la procréation et pour objet une personne de l'autre sexe, nous avons tous, comme les homosexuels, des comportements déviants. Notablement au temps de l'enfance, mais toujours et encore une fois adultes. Ainsi, pour Freud, le baiser est une perversion, puisqu'il ne met pas en action les zones génitales. Le mot « pervers» a donc en psychanalyse un sens descriptif et technique, loin de toute perspective morale. Par ailleurs, Freud a été parmi les premiers à prendre les homosexuels en considération. Il fut un des premiers à tenter une description compréhensive de l'homosexualité, sans d'ailleurs jamais prétendre avoir épuisé le sujet. Il n'a présenté, et les « psy» après lui, que des éclairages qui restent partiels.

La mère phallique

On retrouve souvent dans les rêves des patients l'image d'une mère dotée

d’un pénis apparent, ou qu’elle conserve dans son ventre. Cette représentation renvoie à la mère primitive des premiers temps. Comme Yahvé, le dieu paternel qui enfante Adam tout seul, elle est un parent combiné, homme et femme. Dans les premiers mois, le père est un satellite de la mère, le bébé ne le distingue pas encore clairement. Toute-puissante, elle pénètre l’enfant de son sein (ou du biberon) et l’envahit de son lait. C’est sur ce modèle que le pénis sera ensuite vécu. Du moins tant que l’on reste dans la logique phallique.

Rappelons que les filles comme les garçons traversent un stade phallique vers trois, quatre ans. À cette époque, le pénis est doté de la valeur suprême, et la question est d’en avoir un ou pas; d’être tout, ou rien. Pour les féministes, ce stade n’existe pas… puisqu’il est injuste ! Elles nourrissent une illusion, c’est-à-dire qu’elles prennent leur désir pour une réalité. Par contre, pour aller dans leur sens, on peut dire que ce stade n’est pas naturel, qu’il est influencé par notre culture encore patriarcale.

L’enfant sort du stade phallique quand il accepte la différence des sexes, et le manque définitif qu’elle implique, que l’on pourrait résumer ainsi : il manque un utérus au garçon, il n’aura jamais un enfant dans son ventre, et un pénis à la fille pour faire un enfant.

Ces préliminaires posés, abordons le sujet. Très souvent, on constate un attachement à une mère pré-œdipienne, dotée de caractères phalliques.

Première possibilité : à la puberté, le garçon s’identifie à sa mère, ce qui est une façon de conserver son amour. Phallique comme l’est une mère primitive, devenant son alter ego, il aime des hommes qui le représentent comme garçon de sa mère. En ce sens, on pourrait dire qu’il fait l’amour avec lui-même. Très souvent, la mère accepte parfaitement cette situation, elle nourrit avec son fils une relation forte, et réciproque – signe qu’elle y trouve une satisfaction, un équilibre.

Parfois, cherchant à retrouver le garçon qu’a aimé sa mère, le fils retrouve le temps perdu en fixant son choix sur de jeunes garçons.

Deuxième possibilité : le garçon reste fixé à l’œdipe inversé, que tout garçon traverse. Tout garçon souhaite être aimé et pénétré par son père. Habituellement, ce désir est sublimé ; il est à l’origine de la sociabilité, surtout dans les groupes d’hommes, on l’a dit. Dans ce scénario, le garçon cherche à se faire aimer du

père, puis des hommes qui le représentent, sur le modèle de la mère aimée du père. La mère rivale est ignorée, secrètement ou manifestement haïe. Et avec elle toutes les femmes.

Troisième possibilité : la découverte de la différence des sexes demeure un traumatisme. Le garçon en reste au stade phallique, sans pouvoir passer à une logique génitale où la valeur de l'un et l'autre sexes est intégrée. Il valorise à tel point l'organe masculin qu'il ne peut aimer quelqu'un qui en serait dépourvu. Il n'arrive donc pas à admettre l'absence de sexe masculin chez sa mère. Il se peut qu'imaginairement sa mère soit d'accord avec lui, pour peu qu'elle soit restée phallique. Alors, elle est généralement active, dominante, elle exerce des activités symboliquement masculines. Devenu adulte, ce garçon aimera des hommes puissants comme sa mère. C'est dire qu'il en sera la femme.

Les couples heureux de l'homosexualité psychique

De même que l'on a distingué l'incestueux de l'incestuel, on peut différencier une homosexualité vécue dans toutes ses dimensions d'une homosexualité seulement psychique, où un certain nombre de comportements, de sentiments, de relations ont une valeur homosexuelle sans pour autant impliquer directement la sexualité.

Ainsi, le physique et le psychique dans un couple peuvent être inversés. Alors, comme on dit, c'est madame qui porte la culotte. Elle joue le rôle actif dans le couple, prend les décisions, elle est en position dominante. Ce qui peut satisfaire monsieur, pour autant qu'il dispose d'une dimension psychique homosexuelle. Cette inversion psychique peut se retrouver au lit, où madame aimera aussi dominer. Les jeux pervers, fréquents dans ces couples, le permettront.

Au demeurant, cette question du partage des rôles masculin et féminin est présente dans tous les couples. Car psychiquement nous sommes tous plus ou moins masculin et féminin. C'est que nous nous sommes identifiés et à notre mère et à notre père pour construire notre identité. Heureusement, sinon nous serions dans l'incapacité totale de comprendre l'autre sexe !

On peut donc dire que notre identité comporte trois dimensions. Le réel de notre corps détermine notre *identité réelle*. Même les transsexuels conservent leurs gènes XY quand ils se font opérer. Cette identité est interprétée selon la culture dans laquelle nous sommes, qui prescrit les mentalités et comportements masculin et féminin : c'est notre *identité imaginaire*, qui renvoie à la notion de genre. Enfin, plus inconsciente, nous avons une *identité imaginaire inversée*

selon laquelle on se reconnaît dans le sexe qu'on n'a pas réellement. Le « cocktail» des identités imaginaires masculine et féminine dépend bien sûr de l'histoire individuelle de chacun. Elle n'est pas toujours aussi classique que dans notre description : il arrive que l'identité imaginaire (le genre) ne s'accorde que plus ou moins avec l'identité réelle.

1. Pratiquée depuis le XVIe siècle, l'épreuve du congrès fut supprimée en 1677.

2. Du latin *copula* : « chaîne, laisse, lien, crampon, grappin ».

3. Voir « Des types libinaux » in *La Vie sexuelle, op. cit.*

4. Un individualisme qui n'en est pas vraiment un : il ne s'agit pas de promouvoir un individu cultivé et autonome, mais plutôt de laisser le champ libre à un égoïsme qui se révèle grégaire puisqu'il aboutit à la standardisation des comportements.

5. Sigmund Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912) in *La Vie sexuelle* , PUF, 1969.

6. In *La Vie sexuelle* , *op. cit.*

7. In *La Vie sexuelle* , *op. cit.*

8. In *La Vie sexuelle* , *op. cit.*

9. In *La Vie sexuelle* , *op. cit.*

10. Sandor Ferenczi, « De la portée de l'éjaculation précoce » *in* « Psychanalyse I », *Œuvres complètes* , tome 2 (1908-1912), Payot, 1968.

9

EXCÈS DE SEXE

Fidélité et normalité

L'infidélité, voilà le mal qui rongerait le couple ! On sait que ce thème a nourri bien des vaudevilles, comme des tragédies. En Mai 68, on a cru se débarrasser du joug sous lequel transpiraient les femmes et les hommes : on allait pouvoir aimer librement, sans tabou ni trompette ! Il n'en fut rien, sauf pour quelques esprits forts. Ces deux mots, couple et fidélité, se conjuguent toujours, et reviennent en force en notre temps du cocooning. Paix, sécurité, sérénité…

Dans ce contexte, la fidélité est une évidence naturelle. Les sexologues et thérapeutes de couple le soutiennent: « Je considère que la fidélité n'est pas une question de moralité mais de respect de soi et de l'autre », dit l'un d'eux. On admirera le jésuitisme : le respect n'est plus une question morale… Un pas de plus, et la fidélité n'est plus affaire de choix, mais un fait qui relèverait de l'ordre naturel. Un autre thérapeute déclare se situer « sur un plan purement psychologique et pas moral» pour penser que l'infidélité est une mauvaise réponse. Que de dénégations vis-à-vis de la morale! Ainsi, l'infidélité finit par devenir une sorte de maladie. On dit alors qu'elle témoigne d'un défaut narcissique, d'une recherche sans fin de la mère aimée, de l'évitement d'une homosexualité… jamais d'une réaction salvatrice vis-à-vis d'une situation impossible… La religion fut (est encore) la source du puritanisme; aujourd'hui la science plus ou moins médicale prend le relais – du moins une apparence de science qui se donne des faux airs d'expertise, et affirme, ou laisse entendre, que la fidélité, c'est naturel, normal, allant de soi.

Où y a du gène, y a pas de plaisir!

Les guignols de la science nous l'expliquent: depuis des années, des chercheurs sont sur la piste du gène de la fidélité amoureuse. En effet, des

scientifiques américains ont montré que, chez notre ancêtre le campagnol, ce charmant petit rongeur campagnard, la fidélité conjugale du mâle dépend de la vasopressine – une hormone capable d'agir sur le récepteur cérébral de la fidélité (qui reste à découvrir, comme la bosse des maths…). Hasse Walum, biologiste à l'Institut Karolinska de Stockholm, s'est mis à la tâche. Afin d'étudier le gène du récepteur de la vasopressine, il est en train de réaliser le suivi longitudinal de 552 paires de jumeaux…

S'il pouvait réussir! Cela permettrait à tous les mâles de la terre de soutenir que l'infidélité, c'est le destin ! Ceux qui ont le pinceau [1] baladeur pourraient alors expliquer qu'ils n'y sont pour rien : s'ils ne se gênent pas, c'est à cause de leurs gènes… mais peut-être seront-ils condamnés à une injection quotidienne de vasopressine, amoureusement administrée par leurs compagnes? Afin de « cimenter le couple», comme on dit…

On avait déjà la testostérone, deux ou trois poussées par jour auxquelles le mâle se doit de répondre « pour accéder à un bon équilibre physique et psychologique » (c'est la science qui le dit par la bouche du docteur sexologue Sylvain Mimoun), ce qui l'obligeait à partir en chasse, ne serait-ce que pour préserver l'équilibre de sa santé… Mais si en plus les gènes s'y mettent!

Alors se développe une conception sécuritaire du couple qui fait écho au climat social et politique en cours ces dernières années. Il devient normal de transformer la compagne en policière, et de faire du couple une prison. Ce à quoi nous pousse une certaine presse féminine avec ses conseils de surveillance: votre compagnon cache-t-il ses factures ? Ne ferait-il pas des dépenses inconsidérées pour une autre ? Garde-t-il son mobile toujours près de son cœur ? Téléphone-t-il trop souvent ? Devient-il très attentif à son tour de taille, à son élégance ? Se fâche-t-il pour un oui ou pour un non ? Travaille-t-il tard le soir ? Toute compagne avisée devrait faire son enquête, interpréter les indices… En effet, le pendant de l'infidélité, c'est la jalousie, l'une alimentant l'autre… et vice versa! On oublie qu'un homme surveillé, sur écoutes, sait qu'il n'est pas aimé puisque sa compagne se méfie de lui. Tout au plus est-il réduit à un objet convoité… Il sait ce qu'il lui reste à faire, s'évader…

Souhaiter la fidélité

La fidélité n'est donc pas naturelle. Elle peut néanmoins être souhaitable. Tout simplement parce que l'expérience passée nous y pousse, que l'on soit fille ou garçon. Ce premier grand amour d'enfance pour la mère, qui dura le temps d'une éternité, on souhaite le retrouver, le perpétuer, sous d'autres couleurs, avec une autre. En ce sens, l'infidélité est toujours une douleur: partir avec une autre, ne serait-ce qu'une nuit, c'est être abandonné de celle qu'on a aimée et que l'on quitte, au moins pour un temps. Paradoxe : comme si l'on était encore plus abandonné que celle que l'on abandonne…

Car ce que l'on nomme tromperie est toujours rupture d'un lien; rupture d'une parole donnée. L'étymologie du mot « fidélité» est à chercher dans le latin *fides*, qui signifie « foi ». Que l'on retrouve dans « fiançailles», acte par lequel on promet sa foi. C'est sur cette base que l'on peut se réunir dans une foi: avoir confiance (de *con*-, « ensemble », et *fidere*, « se fier»). C'est dire que l'amour est un acte symbolique; un acte de parole. Et que rompre sa parole, c'est toujours quelque peu sortir de l'humain, du pacte humain.

On pourrait donc avancer que lorsqu'il n'y a pas de parole donnée, il n'y a pas infidélité. C'est peut-être bien le cas pour les couples qui, au sens profond du terme, ne se parlent pas. De même, bien des hommes courent l'aventure parce qu'ils ne reçoivent pas de leur femme la parole d'amour (du moins ils le croient, ou bien sont incapables de l'entendre).

Il faut donc qu'il y ait un véritable « je t'aime», une parole d'amour donnée, quelle qu'elle soit. On sait que certains couples s'accordent dans l'amour une liberté sexuelle : mais là aussi, une parole est donnée !

La fidélité impossible?

Un autre modèle de couple émerge aujourd'hui, sur le modèle de l'entreprise. Alors, le couple est affaire de gestion, de négociations. Le modèle n'est plus la foi donnée, mais le contrat libéral, par lequel deux partenaires font affaire, chacun au mieux de ses plaisirs et de ses intérêts. On comprend que dans cette logique les OPA amoureuses, fusions-acquisitions, ventes et achats selon le cours de l'amour fleurissent: c'est le monde de la libre concurrence! Dans cet univers, l'infidélité ne veut plus rien dire, rien d'autre que le manque de lien d'un objet à un sujet, qui souhaite l'attacher pour la satisfaction de ses besoins.

Dans un tout autre sens, reprenant la distinction freudienne entre courant de

tendresse et courant sensuel dans l'amour (décrite dans le chapitre précédent), Jean-Pierre Winter laisse entendre que la fidélité est, presque, impossible :

> « Pour aimer, il faut porter aux nues, élever la personne que l'on a en face de soi. Mais pour la désirer sexuellement, il faut la rabaisser au rang d'objet. L'idéal serait de réaliser simultanément cette élévation et ce rabaissement, mais y parvenir est difficile. D'où une tension permanente [2] .»

Cette vision pessimiste ou réaliste (au gré du lecteur ou de la lectrice !) laisse entendre que la tentation incestueuse est indépassable. Puisque la tension ici décrite ne persiste que lorsque le fils conserve pour sa mère un amour idéal (comme développé plus haut).

Pour sa part, pas de fidélité sans amour reçu, note finement Didier Dumas :

> « Lorsqu'un homme met un terme à l'éparpillement de sa sexualité, lorsqu'une femme l'arrête et que se noue une histoire d'amour, c'est que le féminin a jeté sur lui un regard qui le particularise. C'est parce qu'il est regardé comme quelqu'un d'unique et de particulier et qu'il se fixe sur ce qui le regarde [3] .»

Alors il peut sortir de l'orbe maternel: la reconnaissance de la compagne signifiant une nouvelle naissance. On pourrait dire une naissance par alliance, où le lien symbolique (celui d'une reconnaissance signifiée, parlée) vient prendre la place du lien naturel (corporel) avec la mère. Encore faut-il que la compagne ait cette capacité, et que l'homme puisse reconnaître cette reconnaissance, si j'ose dire…

Don Juan, ou le libertinage

Si la fidélité n'est pas un absolu, si elle peut connaître diverses modalités (on a dit qu'elle peut se limiter à une fidélité d'âme qui ne comprend pas une fidélité

de corps), il n’en existe pas moins pour certains hommes une impossibilité à s’installer dans une relation amoureuse. Les figures de Don Juan et de Casanova en sont les emblèmes.

On parle souvent de donjuanisme pour parler d’un homme qui collectionne les aventures, et se révèle incapable de fidélité. Le terme est alors bien vague. Nous allons voir que, à première vue, Don Juan a quelque chose à régler avec la figure paternelle, alors que Casanova est en recherche de la Dame perdue.

La figure de Don Juan est traditionnellement condamnée : c’est un vicieux, un obsédé, un homosexuel refoulé… Dans les années 1960, le psychiatre Henri Ey écrivait encore :

> « Le donjuanisme et d’autres conduites appartiennent au domaine des perversions, en tant que recherches particulières pour atteindre l’orgasme [4] .»

Si l’on peut laisser de côté la condamnation morale qui semble sous-tendre cette affirmation, on peut en retenir l’acception technique du terme « perversion ». En effet, l’orgueil, soit un narcissisme exacerbé qui refuse toute contrainte, et l’insensibilité vis-à-vis d’autrui, en l’occurrence les femmes, que manifeste Don Juan sont les traits d’un caractère pervers. Sa jouissance est dans la transgression : pour lui, la femme n’est source de désir que si elle est interdite. Devant une femme qui s’offre en toute liberté, sa virilité n’est pas émue.

C’est pourquoi le scénario du mythe de Don Juan comprend les ingrédients suivants : séduction des femmes, rejet des règles sociales et morales, défi à l’autorité et à Dieu qui se termine par le châtiment. On peut donc supposer que ce qu’il recherche à travers ses conquêtes féminines, c’est le châtiment d’un père comme seul signe valable et possible de reconnaissance et d’amour – comme le fait tout délinquant.

On retrouve alors la figure du libertin. Au XVIIIe siècle, le libertin était celui qui se donnait des libertés avec Dieu : il était libre penseur. Tel est le sens premier du mot. On en déduisait qu’il était sans foi amoureuse ni loi sexuelle. Un dépravé, donc, puisqu’il ne craignait pas Dieu !

Aujourd’hui que la divinité s’estompe et que la sexualité est plus libre, la transgression se révèle plus malaisée ! Le Don Juan du XXIe siècle, malheureusement pour lui, n’a plus de barrière à renverser pour accéder aux

femmes… C’est pourquoi le donjuanisme se fait plus rare.

La variante du tiers lésé

Heureusement, le goût que manifestent à nouveau les couples pour le mariage rend aux Don Juan contemporains une possibilité de transgression! Ils retrouvent dans les nouveaux maris un tiers à léser, selon l’expression de Freud. Dans « Un type particulier de choix d’objet chez l’homme[5] », il décrit en effet une condition qui détermine l’amour chez certains hommes :

> « Nommons-la condition du tiers lésé; elle exige que le sujet ne choisisse jamais comme objet d’amour une femme qui soit encore libre, autrement dit une jeune fille ou une femme seule, mais exclusivement une femme sur laquelle un autre homme : mari, fiancé ou ami, peut faire valoir des droits de propriété. Cette condition se montre en de nombreux cas si inexorable que la même femme peut d’abord passer inaperçue ou même être dédaignée aussi longtemps qu’elle n’appartient à personne, tandis qu’elle devient l’objet d’une passion amoureuse aussitôt qu’elle entre dans l’une des relations désignées avec un autre homme. »

On n’a pas de mal à discerner dans cette configuration un scénario œdipien. La femme n’est désirable que lorsqu’elle représente une mère à ravir à un père. Mais pour une fois celle-ci n’est pas idéalisée, elle n’a rien d’une vierge admirable. Elle est plutôt la putain du père. Car, dit Freud :

> « [Le fils] ne pardonne pas à sa mère et tient pour une infidélité le fait que ce ne soit pas à lui, mais au père, qu’elle ait accordé la faveur du commerce sexuel. »

L’objet de son amour est donc une infidèle. Si elle l’est avec la figure paternelle que représente le mari, elle le sera aussi avec lui… C’est pour lui encore plus certain si la femme a une réputation de légèreté ; ce qu’il est de toute

façon enclin à imaginer. Il est donc jaloux de cette femme… parce qu'elle trompe son mari avec lui. Curieusement, affirme Freud, c'est un besoin :

> « C'est seulement lorsqu'ils peuvent être jaloux que leur passion culmine, que la femme acquiert sa pleine valeur, et ils ne manquent jamais de saisir une occasion qui leur permette d'éprouver des sensations si intenses. »

Il manque à ce type d'homme la froideur perverse de Don Juan et son déni de la loi pour ne pas souffrir. C'est la femme du père, marquée de la loi œdipienne, qu'il désire. Elle ne sera donc jamais à lui. Et si elle le devenait, il risquerait de perdre tout désir pour elle… avis aux amatrices !

Rencontres adultères pour Don Juan prudents

Un nouveau type de sites Internet se développe actuellement, destiné aux Don Juan postmodernes. Des sites de qualité qui promeuvent des rencontres adultères exemptes de vulgarités pornographiques.

La cible: des personnes dont le couple est devenu par trop routinier, ou impropre à vivre les fantasmes à la mode (sexualité débridée, insolite, jeux pervers, bisexualité…). Ils promettent de retrouver (ou trouver) la flamme qui s'est assoupie… ou qui taraude les hommes en proie au démon de midi. L'excitation promise tient à l'infidélité. En même temps, la confidentialité absolue est garantie… ce qui affadit d'autant la transgression ! Plus de risque, donc, sauf dans la tête.

Gageons que ces clients prudents risquent d'oublier dans la poche de leur veste ou sur leur ordinateur le détail que leur épouse trouvera! Ce que font trop souvent les hommes infidèles… pour se faire pincer, par recherche inconsciente de punition?

Que peut faire la compagne de Don Juan ?

Quant aux vrais Don Juan décrits plus haut, nous avons dit qu'ils étaient dans une logique perverse. Que peut faire la compagne de Don Juan ? Être une Dona Elvire, ou rien ; accepter de souffrir trahisons et humiliations, ou s'enfuir au plus vite! Car il est (presque) impossible d'amener une personnalité perverse à changer. Toute tentative de persuasion, d'éducation, toute tentative thérapeutique devient pour le pervers un défi à relever, qu'il aura grand plaisir à mettre en échec.

Reste une troisième possibilité : l'épreuve de force. On peut contraindre Don Juan en lui imposant malgré lui des limites. Mais il est habile dans les évasions et les contournements. Il faudra donc dépenser une énergie de chaque instant. Si par bonheur on y parvenait, il pourrait faire de sa contention un nouvel objet de jouissance; masochiste, cette fois.

Casanova, ou la quête de l'inconnue

Avec Casanova, on est dans un autre univers, plus sensible. Casanova ignore la froide indifférence de Don Juan : loin de mépriser ses conquêtes, il croit aimer sincèrement chacune d'elles. C'est d'ailleurs une des raisons de sa capacité de séduction.

Cet homme-là comprend les femmes, il leur dit exactement ce qu'elles ont envie d'entendre. C'est que son besoin de séduire l'amène, comme un petit enfant avec ses parents, à écouter chez sa victime ce que celle-ci ne connaît même pas, et à s'y adapter: il sera prudent avec les prudentes, impétueux avec les aventureuses. Il devient facilement un confident, on peut se confier à lui. C'est un fervent défenseur de la cause des femmes, plus généralement il a un esprit critique développé. Il part facilement en guerre contre les iniquités.

Présentant bien, soucieux de son apparence, on le remarque. Mais si on assimile son côté manifestement féminin à de l'homosexualité, on a tort ! Il aime être la proie des femmes. S'estimant séduit par elles, il les aime sincèrement, tellement qu'il les aime toutes, et va donc voir sans cesse ailleurs: tout nouveau visage annonce une révélation nouvelle. Il se trouve donc condamné, malgré lui pense-t-il, à faire souffrir les femmes qu'il abandonne. Casanova:

> « J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré ma liberté. Lorsque je me suis trouvé dans le danger de la sacrifier, je ne me

suis sauvé que par hasard [6] .»

Il s’en culpabilise; parfois dès le début d’une relation nouvelle, dont il prévoit d’avance la fin… Inconsciemment, il lui arrive de laisser des traces de son infidélité, afin de se faire punir, et de mettre fin à la relation contraint et forcé, ce qui lui évite de prendre une décision. C’est qu’il est capable d’aimer (ce qu’il appelle aimer) plusieurs femmes à la fois ! Il a le cœur sur la main, et il déteste faire souffrir…

Tout cela complique sa vie sexuelle, qu’il n’investit d’ailleurs pas plus que ça. Est-ce parce qu’une femme conquise, une fois mise à nu, ne recèle plus la mystérieuse promesse dont elle semblait être la détentrice ?

> « Une fille, qui par le peu qu’elle laisse voir à un homme le fait devenir curieux de voir le reste, a déjà fait trois quarts du chemin qu’il lui faut faire pour le rendre amoureux; car qu’est-ce que l’amour si ce n’est une curiosité ? Je défie qu’en nature on puisse en trouver une plus forte [7] .»

Et aussi :

> « C’est la curiosité qui rend inconstant un homme habitué dans le vice. Si toutes les femmes avaient la même physionomie, et le même caractère dans l’esprit, l’homme, non seulement ne deviendrait jamais inconstant, mais pas même amoureux. Il en prendrait une par instinct, et il se contenterait d’elle seule jusqu’à la mort. L’économie de notre monde serait une autre. La nouveauté est le tyran de notre âme; nous savons que ce qu’on ne voit pas est à peu près la même chose; mais ce qu’elles nous laissent voir nous fait croire le contraire; et cela leur suffit. Avares par nature de nous laisser voir ce qu’elles ont de commun avec les autres, elles forcent notre imagination à se figurer qu’elles sont tout autre chose [8] .»

Toute femme est une promesse avant, une déception après… voire pendant! Voilà pourquoi le désir érotique tourne court. Quand il perdure, c’est parfois par

gentillesse: Casanova aime bien « faire plaisir». Pourtant, il constate vite que les jeux de séduction déployés par ses amantes sont illusoires. Il les démasque, ce qu'elles ne lui pardonnent pas. Heureusement, il aime leur théâtre! Cela l'attendrit, un temps. Mais arrive toujours le moment où, pour lui, la reine est nue!

Hystérique, Casanova ?

On décrit généralement Casanova comme un hystérique. Ce qui laisserait entendre que ce qui le mobilise, c'est plutôt une relation au père. Nous allons constater que, pourtant, se profile en fond de scène la figure d'une mère primitive.

On a l'habitude de considérer l'hystérie comme une spécificité féminine. Ce que l'étymologie du terme renforce: *hystericus*, en latin, caractérise ce qui est relatif à l'utérus. On a longtemps cru que les convulsions des femmes étaient dues au fait que leur utérus se démenait dans leur corps. Au Moyen Âge, on traitait donc le mal à la racine, en plaçant au bon endroit un instrument censé fixer à sa place l'organe baladeur.

Bien des hommes pourtant sont hystériques, même s'ils ne présentent pas le même type de symptômes corporels que les femmes. Dans les phénomènes appelés de « conversion» (paralysie d'un membre, insensibilité cutanée, etc.), elles dotent inconsciemment de qualités sexuelles une partie de leur corps, alors que les hommes ont plus tendance à attribuer des qualités érotiques à des objets sublimés. Ainsi, très souvent, les artistes pro-créent des œuvres qui sont des équivalents symboliques d'enfant. C'est dire qu'ils sont comme des mères…

Le drame premier de Casanova est qu'il n'a pas encore choisi son identité : homme ou femme ? Il est dans l'entre-deux. Fuyant l'affrontement avec le père, il reste sans limites. Il évite l'épreuve de la castration qui pourrait le promouvoir comme homme. Ce qui est d'autant plus facile que, dans la réalité, son père est en général doux comme un agneau, sa mère l'a choisi ainsi (ce qui donne des indications sur la personnalité de celle-ci). En même temps, il recule devant la tentation d'adopter une position féminine vis-à-vis du père. Quand il souffre trop et qu'il est amené à consulter, son inconscient confirme son désir de féminité, ce qui peut lui faire fuir le divan. C'est qu'il se cogne à ce que Freud qualifie de roc contre lequel la cure se brise : le refus d'une féminité toujours associée à une violente angoisse de castration. Moralité : si vous voulez vous fâcher avec un hystérique, prenez-le pour une femme ! Puisque :

> « Il y a peu d'autres parties des découvertes faites par la psychanalyse sur la vie psychique de l'enfant qui paraissent aussi repoussantes et incroyables à l'adulte normal que la position féminine passive vis-à-vis du père et le fantasme de grossesse qui s'ensuit pour le petit garçon [9] .»

Comme d'habitude, Freud prend des précautions pour énoncer ce qui peut paraître scandaleux, ou honteux: il arrive que de petits garçons, mais aussi des hommes hystériques fantasment d'être enceints de leur père. Mais là encore l'hystérique se distingue : s'il désire être fécondé par le père, ce n'est pas pour *avoir* le pénis-phallus, mais pour l'*être.* Pour l'homme hystérique, le fantasme de grossesse manifeste le désir d'être reconnu par le père, de recevoir en signe de cette reconnaissance un phallus sous la forme d'un enfant. C'est par le don de ce phallus qu'il pense devenir un homme.

L'hystérique se trouve pris entre cette image d'un père dominateur et pénétrant, et une image contraire qu'il tire plutôt de son histoire réelle : celle d'un père impuissant et dominé. Les tentatives d'identification à l'une ou à l'autre de ces images ne tiennent pas. Ne trouvant pas de voie de développement du côté paternel, l'hystérique reste fixé à une mère de la toute petite enfance. Une mère toute-puissante et qui tient à le rester, dans son imaginaire mais aussi dans la réalité : elle n'est pas vraiment désirante pour son homme. Comme on dit, elle n'est pas en manque…

Avec les femmes, Casanova vit aussi l'incertitude de ses identifications. Il croit conquérir les femmes, en fait il est à leur service ! Incapable qu'il est de résister à une voix qui murmure, un genou qui se dévoile, une bouche qui s'entrouvre… Pour toutes celles qui le veulent bien, il se situe immanquablement en position d'objet. Il a un talent fou pour se situer comme objet du désir de l'autre. Son rôle d'étalon pour dames est donc un rôle symboliquement féminin. Du côté de son féminin, il soutient donc le désir de la femme, mais, du côté hystérique, c'est pour se désoler de ses manques. Il est en attente d'une révélation féminine, celle d'une jouissance hors du commun, qui ne vient jamais. La souffrance de Casanova, c'est la déception que les femmes lui infligent. D'où son peu d'intérêt, parfois, pour conclure, passer à l'acte. Mais c'est aussi pour lui une jouissance de révéler la vérité : aucune femme n'en est vraiment une… Ce que « la moitié du ciel» ne lui pardonne pas !

Quand le sexe devient une drogue

On distingue les addictions avec produit et les addictions sans produit. La pratique immodérée de la sexualité fait partie de ces dernières. On a l'habitude d'estimer qu'il y a addiction quand un homme « se donne » plus de cinq éjaculations par jour, sachant qu'un « bon addict » dépasse souvent le chiffre de dix… On comprend qu'à ce rythme la compagne ne suive pas – sauf à être elle-même *addicted*. Sinon, elle sait que son rôle en tant que personne est réduit à un objet de consommation destiné à apaiser les tensions. Mais elle peut être sensible à l'état de détresse de son compagnon, et croire qu'elle peut le sauver de ses angoisses; ce qu'elle vit alors comme un rôle valorisant. Ce trouble perturbe donc la vie conjugale, sociale, professionnelle.

On pourrait penser que l'addict sexuel est dans la quasi-permanence du plaisir, il n'en est rien. Il vit un état de dépendance dont il souffre. Il ne peut échapper à l'acte, avec une femme mais aussi par la masturbation, souvent accompagnée de la visite de sites porno, etc. Plutôt qu'un désir, il subit une impulsion à laquelle il ne peut échapper, d'autant plus que la montée de l'impulsion s'accompagne de la montée d'une angoisse que, de toute manière, il vit en permanence. Le temps d'une petite mort, il vivra un court instant de répit. Avant que le cycle ne recommence. Donc, ce que l'on imaginerait comme un paradis du plaisir est plutôt un enfer.

À première vue, ce qui le caractérise, c'est donc la dépendance, et le fait d'être dans l'acte plutôt que la pensée. Il s'adonne souvent à divers toxiques : tabac, alcool, et autres. Sa vie mentale est pauvre, il est dans l'impulsion, souvent jusqu'à la violence. Sa construction psychique ne lui permet guère de se contenir, ce dont il souffre.

Nous sommes tous des drogués!

Le monde soignant s'accorde pour observer que l'addiction sexuelle se développe. Chez les hommes principalement, puisque neuf dépendants sexuels sur dix sont masculins. C'est que notre culture actuelle favorise ce type de trouble. Tout nous porte en effet à nous satisfaire de la consommation d'un bien, et à faire de ce type de comportement le modèle de notre rapport au monde. Cette ingestion réelle ou symbolique (acheter, c'est aussi faire sien; et le modèle de la propriété, c'est l'aliment que l'on incorpore, dont on s'augmente) renvoie pour le psychanalyste aux plaisirs de l'oralité, c'est-à-dire au temps où l'on était encore confondu avec la mère, et où le registre du désir n'existait pas encore. Il n'y avait que le besoin pour rythmer le temps, on passait de l'avidité (la

détresse d'être vide) au sentiment d'être repu, rempli… et l'on dormait!

Les plaisirs de la consommation auxquels nous nous adonnons renvoient à cette logique. De même que nous fûmes « addicts », c'est-à-dire dépendants de notre mère en des temps primitifs, nous sommes enclins à dépendre aujourd'hui des produits dits de consommation, sachant que tout devient produit… jusqu'au « service» que rend une femme… Aussi l'addiction envahit-elle tous les champs d'activité et de pensée : Internet, les jeux d'argent, mais surtout le travail ont aujourd'hui leurs toxicomanes. Leurs malheurs font le bonheur de quelques-uns…

La mère de l'addiction

Le premier objet dont nous sommes dépendants, c'est la mère. Nous ne l'avons pas choisie, et nous sommes obligés de l'investir (ce qui n'est pas encore l'aimer) pour nous nourrir, pour survivre. Voilà ce qu'en dit la psychanalyste Piera Aulagnier:

> « Le premier objet investi répondrait donc à un choix obligé, il serait un objet non substituable, un objet qui ne peut pas manquer, un objet nécessaire qui accapare à son profit la totalité de la libido, à l'exception faite de cette part que le sujet devrait investir au profit de son propre corps, de ses zones sensorielles et de ses fonctions [10] .»

Au départ, donc, une relation qui ressemble à celle du toxicomane avec son produit! Nous dépendons totalement d'un objet exclusif, qui donc nous domine, et nous apporte la satisfaction du besoin. Que décrit le toxicomane ? Il se sent comme un enfant vulnérable face à une exigence toute-puissante qui le prive de son autonomie, qui littéralement le dévore. En ce sens, le produit qu'il dévore… le dévore; idem lorsque le produit est remplacé par un acte sexuel.

Quand tout se passe bien, le bébé n'en reste pas à la logique de la satisfaction du besoin. Au gré des allées et venues de sa mère, il l'intériorise, il en fait un objet mental intérieur qui, au contraire de sa mère réelle, reste permanent et peut donc prendre soin de lui quand elle n'est pas là. C'est de ce jeu de rencontre et de séparation entre la mère imaginaire interne, introjectée, et la mère réelle que va naître le désir, et l'amour. C'est à partir du moment où l'enfant intègre que sa

mère manque, on pourrait dire qu'il rend présente son absence, que se constitue un objet imaginaire permanent, dont le statut est de rappeler ce qui n'est pas là. Alors, il va chercher à retrouver dans la réalité quelque chose qui ressemble à ce qu'il a perdu : ce qui est la définition du désir. Heureusement, il ne va jamais la retrouver vraiment, ce qui permet au désir de perdurer… Donc, pas d'amour sans objet perdu ! À la différence de la passion, où l'on est certain de l'avoir retrouvé – pour toujours comme disent les amants.

Il faut donc distinguer le plaisir lié à la réalisation d'un désir de la logique de la satisfaction du besoin. Dans cette logique du besoin, il y a deux temps qui restent totalement séparés, clivés : dans le temps de l'avidité, l'objet de satisfaction n'existe pas (à différencier de l'objet du désir qui est existant à l'état de perdu) et ce qui est vécu est une angoisse d'anéantissement; dans le temps de la satisfaction, il y a confusion avec l'objet au point de ne plus savoir qui dévore qui…

Pour l'addict sexuel, le passage du besoin au désir ne s'est pas pleinement réalisé. Au moment de l'acte, il régresse à une logique orale primitive liée au fantasme d'une mère perçue comme avide et insatiable. Il semble en effet que si la mère de l'addict n'a pas pu favoriser chez lui le passage du besoin au désir, c'est qu'elle n'a pas pu élaborer une distance vis-à-vis de son fils. Imaginairement, elle reste avec lui dans un état fusionnel préalable à toute élaboration psychique, un corps à corps imaginaire où le lait de l'une perfuse l'autre.

On trouve des traces de ce fonctionnement chez les mères qui se consacrent à la satisfaction des besoins du fils. Elles ne se préoccupent guère de ce qu'il vit, de ce qu'il ressent, par contre elles tiennent à cuisiner, laver son linge… afin qu'il « ne manque de rien » ! En effet : on a vu que ce dont manque l'addict, c'est du manque… Elles créent ainsi une relation de codépendance: elles se consacrent à satisfaire le fils qui lui-même dépend de sa mère dans la satisfaction de ses besoins. C'est ainsi qu'elle conquiert une exclusivité qu'aucune femme ne pourra lui disputer! Les autres femmes sont des produits destinés à satisfaire le besoin du fils.

Que peut faire la compagne?

On l'a vu, l'addiction sexuelle n'est que le symptôme d'une façon d'être. Éradiquer l'impulsion grâce à une rééducation ne suffit pas, si cela peut être un début. Encore faut-il que l'homme drogué par le sexe puisse passer de l'acte à la

pensée et au sentiment. Pour sortir de l'addiction, il faut en effet pouvoir développer des affects, des rêves et des fantasmes, parler au lieu d'agir, sortir de l'auto-érotisme en devenant sensible à l'existence d'un autre. Facile à dire, difficile à faire lorsqu'on s'est construit sur ce mode depuis les premiers mois de sa vie.

Que peut faire la compagne d'un tel homme ? Une seule piste : se faire reconnaître comme personne, refuser d'être un produit de consommation. Développer tout ce qui est du registre de la parole, du rêve, tout ce qui suspend le passage à l'acte. Si son compagnon ne peut l'accepter, il faut soit qu'il fasse un travail thérapeutique, soit qu'elle se sépare de lui (sauf à accepter la situation…).

1. L'insistance même à soutenir que ce n'est pas un point de vue moral laisse entendre qu'il s'agit ici d'un déni, dont la formule pourrait être: « Vous allez me dire que je désire ma mère dans ce rêve, docteur, mais justement pas… »

2. Voir Jean-Pierre Winter, *Errants de la chair. Études sur l'hystérie masculine* , Payot, 2001.

3. *La Sexualité masculine* , *op. cit.*

4. Henry Ey (et collectif), *Manuel de psychiatrie* , Masson, 1960.

5. *La Vie sexuelle* , *op. cit.*

6. Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie* , Robert Laffont, « Bouquins », 1993.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Sigmund Freud, « Dostoïevski et le parricide », in *Résultats, idées, problèmes* , tome 2, PUF, 1998.

10. Piera Aulagnier, *Les Destins du plaisir* , PUF, 1979.

INTERMÈDE 4

EXERCICES D'INTROSPECTION POUR LES HOMMES (ET DE RÉFLEXION POUR LEUR COMPAGNE)

Faites le point sur vos fantasmes

1. Avez-vous besoin d'être entouré de femmes jeunes et belles pour vous sentir bien dans votre peau ? Avez-vous besoin du regard d'autres personnes, hommes ou femmes, pour avoir le sentiment d'être un homme séduisant ?

2. Êtes-vous capable de trouver belle et féminine une compagne qui prend de l'âge ?

3. Avez-vous « des fantasmes» à propos de jeunes filles ou même de petites filles dans vos relations avec des femmes de votre âge ?

4. Regardez-vous les jolies filles au point d'oublier votre compagne, notamment quand elle a besoin de votre attention ?

5. Avez-vous besoin d'avoir des relations sexuelles en permanence, de changer souvent de partenaire, de vous masturber souvent en regardant des images ou des films pornographiques ?

6. Avez-vous besoin d'être constamment dans une relation amoureuse, le plus souvent avec une femme plus jeune que vous ?

7. Dans vos rêveries, êtes-vous violent avec les femmes? Aimeriez-vous vivre cette violence avec votre compagne, dans votre vie sexuelle ?

8. La solitude vous fait-elle peur? Cherchez-vous à y échapper par des relations avec les femmes ?

9. Êtes-vous capable d’avoir du plaisir sexuel sans développer de fantaisies pendant l’acte ?

10

LE FILS INCESTUÉ, ET AUTRES

Nous nommons ici fils incestué celui qui a été victime d'inceste en corps mais aussi en pensée, pour autant que la dimension incestuelle ait été intense. L'inceste proprement dit est commis par le père dans l'immense majorité des cas. J'y associe les intrusions sexuelles commises par les mères qui, bien que n'étant pas génitales, portent atteinte au corps du garçon. Mais, la plupart du temps, c'est sur le mode incestuel que la mère se manifeste.

Un traumatisme qui dure

Une enquête menée en France en 2010 a recueilli les témoignages de personnes ayant subi un inceste. Bien que l'échantillon ait été composé majoritairement de femmes, les résultats sont proches de ceux qu'on observe chez les hommes.

Tout d'abord, quand il est reconnu, le traumatisme perdure. Le souvenir de la séduction intrusive dérange régulièrement les personnes, qui font souvent des cauchemars, comme il arrive pour tout traumatisme.

En effet, contrairement aux stéréotypes sadiques que l'on peut en avoir, l'acte incestueux est rarement agressif, mais séducteur. L'enfant est sensible à l'amour, même déplacé, que vit sa mère, à tel point qu'il croit être consentant. C'est pourquoi la position que Françoise Dolto a prise à propos de l'inceste a été jugée scandaleuse. Voilà que l'on faisait de nos chères têtes blondes de vilains pervers ! Il n'y a pas de viol, disait-elle, dans la mesure où l'enfant est dans l'incapacité de dire non. Il comprend seulement que sa mère l'aime et a besoin de tendresse. Elle ne niait pas pour autant ni l'abus ni le traumatisme subi. Il est vrai que les choses sont plus simples quand nous plaçons face à face un bourreau à 100 % et une victime à 100 %…

Une révélation difficile

La révélation, quand elle se fait, intervient en moyenne seize ans après les faits ; parfois quand le crime est prescrit, ce qui peut être une façon pour l'abusé de protéger l'abuseur. C'est dire que l'incestué participe malgré lui à la loi du silence et du déni qui entoure ce type de méfait. Car, consciemment ou

inconsciemment, l'incestué s'estime coupable de ce qui est arrivé. Il imagine avoir séduit son parent, ce qui est à la fois un motif de honte et de victoire narcissique non avouée. Si la compagne est bien intégrée dans sa belle-famille, elle peut participer malgré elle à la loi du silence et ne pas aider son compagnon dans la difficile démarche de la parole.

Trois fois sur quatre, quand il a pu en parler ailleurs, notamment à sa compagne, l'incestué parvient à en parler en famille. Il aura alors besoin de son appui. Car le fils qui révèle la chose à sa famille se voit facilement accusé d'être pervers, ou délirant. C'est qu'en dévoilant le secret, il déstructure l'équilibre du groupe familial. La première réaction de celle-ci est de refuser sa parole « sacrilège ». Elle en reste souvent là, elle préfère faire cause commune avec l'abuseur, qui en général dénie.

On comprend dès lors que le jugement prononcé par la justice soit primordial. Il réintroduit la loi de l'interdiction de l'inceste qu'un parent a transgressée. Il permet à l'abusé comme à l'abuseur et à leur entourage de sortir de la confusion. L'abusé peut se considérer comme victime d'un crime, pour lequel il n'a donc plus à se sentir coupable.

Il lui reste à réaliser un travail psychique visant à dépasser le traumatisme. Il va bien falloir, d'une façon ou d'une autre, l'oublier. Le véritable oubli est impossible, tout autant que le refoulement; toute sa vie l'incestué se souviendra. Reste possible ce que Van Gijseghem et Gauthier appellent la « répression[1] »; à savoir un mécanisme conscient consistant à exclure le traumatisme du champ de conscience habituel. Soit un secret pour soi-même autant que pour autrui. L'idéologie du « tout dire» n'est pas forcément thérapeutique.

Voilà pourquoi la compagne d'un homme incestué ne peut se laisser porter seulement par ses bons sentiments, partir en croisade pour venger son homme, le pousser à réagir… Pas d'acharnement, mais une écoute et un accompagnement sur les chemins que lui-même choisit.

Les effets sur la sexualité

Les effets sur la sexualité sont massifs. L'incestué réagit soit par un refoulement de sa sexualité, soit au contraire par une sexualité débridée.

Le refoulement se manifeste par un manque d'appétit sexuel, et souvent par des troubles de l'érection et de l'orgasme. En effet, la sexualité renvoie l'incestué à un intense conflit mêlant des sensations de danger, de tabous et des sentiments ambivalents. Pour lui, le désir est lié à la honte et la culpabilité. C'est pourquoi la sexualité est souvent associée à un sentiment de dégoût.

Ces difficultés sexuelles ne font qu'aggraver le manque d'estime de soi et la tendance à la dépression. Elles provoquent également une alternance d'amour et de haine, et des sentiments de rage.

Au contraire, il arrive que l'érotisation précoce du garçon l'ait fixé dans une position perverse. Alors, il devient un toxicomane du sexe. Selon une étude menée aux États-Unis[2], 40 % des hommes souffrant d'addiction sexuelle auraient subi des relations incestueuses, ou simplement incestuelles, avec leur mère. C'est dire qu'un garçon incestué peut devenir un agresseur sexuel (ce n'est pas toujours le cas!) et être violent psychiquement; notamment dans sa vie conjugale.

Autres symptômes fréquents

Presque tous les incestués se décrivent comme déprimés. La plupart pensent au suicide, la moitié d'entre eux passent à l'acte.

Comme tous les traumatisés, ils ont facilement peur des autres, ils ont des conduites d'évitement qui limitent leur vie sociale. Leur corps exprime la même chose: ils souffrent de douleurs physiques chroniques sans cause médicale évidente.

Pour lutter contre la peur et la dépression, ils deviennent facilement addictifs. Ils fument, ils boivent, ils se droguent plus facilement que les autres. L'alimentation peut donner lieu à des troubles compulsifs, de type boulimique ou anorexique.

Quelques traits de personnalité de l'incestué

Le sentiment dominant est la dévaluation de soi. L'incestué a le sentiment d'avoir été traité comme un déchet, il se prend pour un déchet. La culpabilité liée à la relation incestueuse (on se souvient qu'il croit y être pour quelque chose) ne fait que renforcer cette mauvaise façon de se traiter.

Il garde de l'expérience incestueuse une crainte et une méfiance vis-à-vis des autres, comme si toute personne était un abuseur en puissance. Il n'accorde jamais pleinement sa confiance.

Sa méfiance est d'autant plus grande qu'il est porté à « faire plaisir», comme il l'a fait au temps de son enfance : il ne sait pas dire non, il ne parvient pas à se protéger, c'est pourquoi on perçoit en lui de la gentillesse. Dans les cas extrêmes, son masochisme le portera à se sacrifier pour les autres.

Mais rien ne lui enlèvera un sentiment anxieux d'extrême solitude que la loi du silence à laquelle il se soumet longtemps ou toujours ne fait que renforcer.

Plus encore qu'abandonné, il a été trahi par son parent. Ayant commis l'irréparable, il s'est mis au ban de sa famille, et de la société.

Vie de couple

Comment l'incestué peut-il vivre une relation amoureuse, quand il parvient à en avoir une ? Son manque d'estime de soi vient faire barrage au sentiment d'être aimé, il nourrit des pensées proches de la persécution.

Comme avec les autres personnes, sa confiance sera conditionnelle. Quel que soit le lien établi, il pensera néanmoins qu'une trahison reste toujours possible. C'est pourquoi il cherche à tout contrôler de la relation. Et puisqu'il se sent trahi par avance, il peut se sentir autorisé à être infidèle. Parfois même à disparaître du jour au lendemain.

Il attribue une coloration incestuelle aux rapports d'affection et d'intimité. Tout rapprochement de sa compagne risque donc d'être vécu comme une intrusion menaçante, ou comme un étouffement. La relation dans la durée devient facilement pour lui un fardeau, voire un piège. Il éprouve une grande difficulté à exprimer ses désirs ; en même temps il éprouve le sentiment d'être envahi quand sa compagne exprime les siens.

Enfin, très souvent, il a peur d'avoir des enfants. Il craint d'être un mauvais parent. Il craint de répondre à l'adage selon lequel les abusés deviennent immanquablement abuseurs ; ce qui est loin d'être vérifié. Tous les abusés ne deviennent pas abuseurs, bien que presque tous les abuseurs aient été abusés.

Il lui arrive néanmoins de tenter de donner à la relation une coloration perverse en transférant sur la relation amoureuse une excitation de type incestuel. Il devient symboliquement l'abuseur, et sa compagne l'abusée. Il en fait la cible de ses rages et de ses colères ; en ce sens, il lui fait payer un méfait qu'elle n'a pas commis. Et il peut la harceler psychiquement et physiquement.

Pour la compagne

On le comprend, la relation avec un homme incestué relève du défi. Mais ce peut être également une épreuve qui cimente le couple. La divulgation du traumatisme peut ne se faire qu'au bout de nombreuses années.

On l'a dit, l'incestué vit une confusion quant aux lois et quant aux différences entre générations. Il faut donc que la compagne soit claire, qu'elle offre et soutienne un cadre précis qui permette de savoir ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, de définir les valeurs qui structurent la relation. Cela demande à la compagne d'être claire avec elle-même et, comme on dit, de savoir « se

respecter»; c’est-à-dire de ne pas prêter le flanc aux conduites perverses, de savoir dire non sans agressivité.

Ce cadre permet de contenir les tendances que nous avons qualifiées de perverses, mais il permet aussi, et surtout, de rassurer le compagnon vis-à-vis de ses craintes et de ses méfiances.

Enfin, nous l’avons dit, il ne faut pas vivre l’inceste à sa place. La confrontation au traumatisme de son compagnon éveille chez la compagne des désirs infantiles, des angoisses et des colères. Quand bien même nous n’avons jamais connu d’inceste, nous en avons eu le désir, aujourd’hui refoulé mais encore actif. Vivre avec un compagnon qui a vécu l’inceste demande de faire un travail sur soi-même qui peut être enrichissant.

Des incestes complexes

Il arrive que l’homme rejoue son attachement incestueux sur d’autres personnes que sa mère. Sur sa belle-fille, voire sur sa belle-mère.

Beau-père et belle-fille

Le premier cas se joue donc dans les familles recomposées et les cas d’adoption. Le poids de l’interdiction de l’inceste, si l’on a une représentation animale du lien de parenté, se trouve allégé. On a vu en début de livre que cette confusion entre biologique et symbolique est une de nos nouveautés culturelles, puisque la justice elle-même se limite parfois au seul registre génétique pour définir la paternité. C’est dire que nous sommes en train de perdre nos repères anthropologiques de base !

Le cas de Mia Farrow, de sa fille adoptive Soon-Yi et du beau-père qu’était Woody Allen en est un exemple[3]. Il présente le mérite de montrer que ce type de transgression n’est pas réservé aux personnes culturellement ou socialement démunies. On peut estimer que, dans ce cas, l’homme a reporté sur sa belle-fille le désir « incestueux » qu’il a conservé pour sa mère.

Pour permettre à la fille de ne pas sombrer dans la confusion, pour amener le compagnon à se situer dans l’œdipe, et pour que la compagne trouve moyen de se réparer psychiquement, l’intervention de la loi paraît nécessaire. Quand la compagne ne fait pas appel au juge, elle se rend complice de la situation.

Sans aller jusqu’à cet extrême, on peut retrouver toute la gamme des

sentiments et comportements incestuels (et non incestueux) évoqués au chapitre 4. C'est alors à la compagne d'être la représentante de la loi, et de mettre franchement les pieds dans le plat; c'est-à-dire d'interpréter les comportements (« Vous vous comportez comme des amants » ; « On dirait que vous faites un couple, à quand le mariage?»), et de poser explicitement des interdictions. Autrement dit, c'est à elle de jouer le rôle paternel que son compagnon n'a pas rencontré dans son enfance.

Le gendre et sa belle-mère

Le second cas existe : la mère de la compagne supplante celle-ci auprès de son compagnon. Les enfants se retrouvent avec deux mères symboliques: leur mère… et leur grand-mère maternelle. Là encore, l'homme a déplacé sur sa belle-mère son désir incestueux… comme la grand-mère sur son gendre. En prenant l'homme de sa fille, elle ravit symboliquement son père à sa mère. À cette différence près : chacun a le droit d'avoir toutes sortes de désirs, toutes sortes de fantasmes, mais les agir c'est autre chose… Là encore, la compagne doit faire intervenir le juge. Si aucune loi, me semble-t-il, n'est là pour interdire la relation du gendre et de sa belle-mère, il est important que les enfants soient extraits de cette situation toxique, comme elle-même doit le faire en coupant toute relation avec son compagnon et sa mère.

Sans aller jusqu'à l'acte, les comportements de séduction entre gendre et belle-mère sont une manière de jouer de loin avec les sentiments incestueux. Là encore, on peut y voir le signe du retour d'un désir d'inceste mal refoulé, chez le gendre mais aussi chez la belle-mère. La compagne se trouve alors confrontée à ce qui ressemble à un couple pervers, puisque l'ordre des générations est transgressé, et même renversé : la mère est en position de fille vis-à-vis de sa fille qu'elle place en position de mère à qui elle dérobe l'objet d'amour.

Il arrive que la compagne se sente complice de ces jeux incestuels; elle se rapproche alors de sa mère sur un mode également incestuel. Toutes deux vont partager une complicité à propos de leur objet d'amour commun : le compagnon devient entre elles un objet d'échange, elles partagent des secrets à son propos, se confient leurs sentiments intimes à son égard.

1. Hubert Van Gijseghem et Louisiane Gauthier, *Santé mentale au Québec* , vol. 17, n° 1, 1992.

2. Kenneth et Adams, *Mother-Enmeshed Men : A Precursor to Sex Addiction in Males* , International Institute for Traumatism, 2007.

3. Pour sa part, Woody Allen soutient qu’il ne fut jamais le beau-père de Soon-Yi, sauf sur le papier.

QUATRIÈME PARTIE

LE POINT DE VUE DE LA COMPAGNE

11

QUAND LA COMPAGNE REJOUE SON ŒDIPE DANS SON COUPLE

Nous avons jusqu'alors centré notre réflexion sur la relation mère-fils. Si celle-ci peut intéresser les hommes, elle intéresse également leurs compagnes ! Nous avons jusque-là proposé à ces dernières de développer une vue « objective » des relations entre la mère et son fils. En rester là, ce serait courir le risque de faire de cette relation un objet d'étude, sans tenir compte de l'équation personnelle, comme on dit, de la compagne. Car elle ne regarde pas la relation de la mère et du fils du point de vue de Sirius ! C'est, notamment, avec ses lunettes de fille de sa mère et de son père qu'elle perçoit ce qui se passe entre son compagnon et sa mère. En première approximation, on peut dire que si elle est en conflit avec sa mère, elle risque soit de rejeter sa belle-mère et de ne pas supporter que son compagnon aime sa mère ; soit au contraire de vouloir en faire à tout prix, quelle que soit la réalité, la mère idéale qu'elle n'a pas eue; ou bien elle va chercher à séduire son beau-père, heureuse de faire la nique à sa belle-mère…

Autrement dit, dans le trio mère/fils/compagne, elle rejoue un scénario œdipien où son compagnon tiendrait la place du père et sa belle-mère celle de la mère. En ce sens, un couple, c'est toute une tribu! On l'a vu, ce qui n'apparaît pas (pas toujours) au moment de la lune de miel s'éclaire dès la naissance du premier enfant. L'homme y convoque au moins sa mère et son père, la femme également. De deux, nous voilà déjà sept! Cela fait bien du monde dans un seul lit ! Et encore: nous passons sous silence les frères et sœurs, grands-parents, oncles et tantes, etc.

Pour comprendre quelque chose de ce qui se passe dans cette foule, il est nécessaire de repérer, au moins, les étapes de la relation de la femme à sa mère, et à son père, afin de comprendre d'où elle regarde la relation de son compagnon avec sa mère.

De la fusion à la déception

Jusqu'à l'entrée dans l'œdipe, à partir de l'âge d'environ quatre ans, la relation de la fille à sa mère ressemble fort à celle du fils. On reprendra donc la formule de Tamara Landau: la mère et l'enfant sont deux en un pendant la grossesse, puis un en deux au temps du biberon. La fusion est d'autant plus aisée que la mère peut plus facilement s'identifier à sa fille qu'à son fils. Avec lui se passait quelque chose de l'ordre de l'avoir (avoir un homme en soi, puis à soi); avec elle, c'est plutôt d'être qu'il s'agit.

Le stade anal est à peu près identique chez la fille et le garçon: ils y développent les mêmes joies de l'autonomie et d'une agressivité qu'ils aimeraient sans limites. De même lors du stade phallique, l'un comme l'autre sont actifs. Puis tout change avec la découverte de la différence des sexes. Le garçon a un pénis, elle n'a rien, même pas de seins. Autant que l'organe, ce qui compte ici, c'est (rappelons-le) la signification qu'on lui accorde dans notre culture encore patriarcale.

À cette époque, la mère est encore la grande déesse pourvue de tous les attributs. Rien de plus normal donc, pour la fille, que de se tourner vers elle. Elle va sans doute lui donner ce qui lui manque, il serait injuste qu'elle seule sur terre soit dépourvue de la chose. Pourtant, rien ne vient. La fille peut être déçue du manque d'amour, de générosité de sa mère. Elle qui avait jusque-là pourvu à tous ses besoins (du moins quand la mère est suffisamment bonne) ! Puis la fille découvre le pire : si la mère ne donne pas, c'est qu'elle ne peut pas, elle non plus n'a pas de pénis. La grandeur maternelle s'effondre, la fille est plus que déçue. Un début de haine et de mépris de la fille pour la mère se noue à ce moment : puisqu'elle n'est « même pas capable » ! La mère y fait écho ou non, selon son rapport à la féminité. Elle peut confirmer implicitement le désastre imaginaire, ou au contraire expliquer à sa fille que des seins lui pousseront et qu'elle portera des enfants dans son ventre; donc reconnaître au féminin sa valeur.

L'œdipe au féminin

La fille commence à se détourner du premier grand amour de sa vie. La découverte du « comment on fait les enfants » ne va faire qu'accélérer le processus. Elle va intégrer la scène originaire, ce scénario dans lequel elle imagine sa conception comme le résultat d'un coït de son père et de sa mère. De gêneur dans la relation duelle à la mère, voici que le père se trouve valorisé. Il l'était déjà, mais ce n'était que par la mère, parce qu'il était important pour elle, au point d'oublier parfois sa fille pour lui. Désormais, sa vie ne trouve plus

sa source dans le ventre de la mère, mais dans les attributs du père (quand bien même, dans la réalité, les deux y contribuent).

Dans le même temps, l'organisation érotique de la fille se transforme, le clitoris cède la place (ou s'associe) au vagin dont elle avait un ressenti plus ou moins vague (sur ce point, les avis des psychanalystes divergent). Elle érotise le fait d'être passive, plutôt qu'active. Elle se tourne vers son père, elle attend de lui un enfant qui serait pour elle un équivalent du pénis qu'elle n'a pas.

De sa mère à son père, elle change donc d'objet d'amour, ce qui représente un bouleversement psychique difficile, et donc plus ou moins réalisé. Si elle est plus masquée, la rivalité de la fille par rapport à sa mère est au moins aussi violente que celle qui oppose le fils au père. Comme lui, il faudra qu'elle destitue la « reine mère» pour accéder à son identité de femme et à sa sexualité. Pour le garçon, c'est plus simple, ses amantes succéderont à sa mère. En même temps, on peut penser que l'expérience amoureuse de la fille est plus riche. Pour elle, l'homme aimé renvoie à son père… mais aussi à sa mère !

Alors que pour le garçon la fin du complexe œdipien est rapide, du fait qu'il craint d'être castré par son père, la fille, elle, ne va cesser d'attendre son père. Un jour son prince viendra… On estime que c'est en jouissant avec un homme qu'elle vivra pleinement son sexe et qu'elle renoncera à son père; quand cela arrive.

Tel est le scénario type, le plus courant. Il connaît bien sûr de nombreuses variantes, selon l'histoire et l'inventivité de chaque fille!

Innocente, Blanche Neige?

Les contes de fées exposent crûment la scène inconsciente. C'est pourquoi les enfants les adorent! Dans le conte de Blanche Neige, les filles en apprennent de belles sur leurs désirs et sur ceux de leur mère…

Tout commence bien ou presque… puisque la fille voit réalisé son vœu : sa mère est morte… Mais celle-ci resurgit sous la forme de la mauvaise mère, la seconde femme du père, qu'il a osé préférer à sa fille: cette belle-mère qui interroge son miroir: « Petit miroir, petit miroir,

Quelle est la plus belle de tout le pays?»

On connaît la réponse du miroir: c'est Blanche Neige, dont les lèvres sont

rouges comme la rose, les cheveux noirs comme l'ébène, le teint blanc comme la neige. La fille est plus belle que la mère, elle lui ravit sa féminité !

La mère se révèle alors dans toute sa cruauté: elle missionne un serviteur (un ersatz de père) pour tuer Blanche Neige… mais celui-ci tombe sous son charme, il l'aime trop (vœu œdipien de la fille !) pour l'exécuter. Il la laisse se sauver dans la forêt et ramène le supposé cœur de la fille (en fait le cœur d'un lièvre) que la mère mange avec délectation. Il faut que l'une dévore l'autre, sur un mode oral archaïque.

Dans la maison des sept nains, Blanche Neige joue à la femme d'intérieur avec sept poupées. Elle satisfait son vœu œdipien sur un mode plus infantile, plus régressif, celui d'un jeu innocent. Il n'empêche que les sept nains sont de fameux perforateurs ! Ils pénètrent la montagne pour en rapporter des diamants qui vont si bien aux dames. La psychanalyste Melanie Klein dirait plutôt que Blanche Neige, pas encore tournée vers le père, s'approprie la féminité de sa mère en volant les enfants qui sont dans son ventre.

Hélas (ou tant mieux, question de point de vue !), quand la mère interroge son miroir, la réponse est toujours la même: c'est Blanche Neige qui est la plus belle ! La mère devient donc franchement sorcière, elle empoisonne la pomme rouge qu'elle fait croquer à sa belle-fille. On sait que la pomme biblique, celle qu'Ève offre à Adam, est symbole de sexualité et de fécondité. Heureusement, la féminité de Blanche Neige n'est qu'endormie. Elle entre dans une phase de latence, en attendant que le fils du roi (un substitut du roi son père) la réveille, c'est-à-dire provoque sa jouissance.

Reviviscence de l'œdipe au temps du premier amour

Au moment de l'adolescence, la haine œdipienne est ravivée. D'autant plus que la mère n'accepte pas aisément le départ affectif de sa fille. Pour qualifier ce qui se passe alors, Jacques Lacan parlait de ravage : un mélange détonnant d'agressivité et d'amour exclusif qui puise ses sources dans la petite enfance. La jeune fille va devoir faire disparaître la grande image de sa mère, si éblouissante qu'elle éclipse sa fille:

> « Si, pour la jeune fille, il n’y a pas entame de cette image alors elle restera dans le ravissement, c’est-à-dire dans la capture de l’image d’une autre femme, fascinante, qui la ravit et fait que son désir s’évanouit et qu’elle s’en oublie elle-même [1] .»

C’est dire que, de même que le fils doit « tuer le père », la fille doit faire descendre sa mère de son piédestal, tout en s’appropriant quelque chose de sa féminité.

Pour que la relation entre le couple et la mère du fils soit au beau fixe, il faudrait donc que les épreuves œdipiennes aient été bien traversées par tous les protagonistes… sous peine d’en faire des belligérants !

Nous allons maintenant chercher à identifier les ratages possibles et ce qu’ils impliquent dans le positionnement de la compagne vis-à-vis de son homme, et de sa belle-mère.

1. Piera Aulagnier, *Les Destins du plaisir* , PUF, 1979.

12

QUAND LA COMPAGNE A DU MAL AVEC SA BELLE-MÈRE

Après l'idylle des débuts de l'amour, voilà que la compagne découvre que cet homme qu'elle pensait totalement libre et qu'elle espérait faire totalement sien a, lui aussi, une mère! Dans le meilleur des cas, elle ne le réalise qu'au bout d'un certain temps. Dans les cas plus incertains, son compagnon l'a rendue trop vite présente dans leur relation.

La belle-mère rivale

Si la compagne a mal résolu sa rivalité avec sa mère, elle va trouver que la vie est vraiment mal faite! Il y a toujours une empêcheuse… Avec une différence de taille : elle n'est plus une petite fille dépendante de ses parents. Elle est grande, et en possession de tous ses moyens ! Elle va donc s'autoriser avec sa belle-mère ce qu'elle n'a pu réaliser avec sa mère. Car, plus globalement, on peut affirmer qu'on vit avec ses beaux-parents des sentiments qu'on n'a pu s'autoriser avec ses parents. La femme restée dans une problématique œdipienne va donc voir dans sa belle-mère une ennemie à abattre… et dans son beau-père un homme à séduire…

Si son compagnon est resté lié à sa mère, elle souffre alors d'un handicap pour aider celui-ci à s'en dépêtrer. Il peut être important de poser son homme devant le choix qu'il se doit de faire: c'est elle ou c'est moi, va-t-elle dire. Mais de façon maladroite, violente, qui ne peut pas aider son compagnon. Elle va lui reprocher sa trahison, générant chez lui par retour de l'agressivité. Il va alors trouver que les torts sont partagés entre sa mère et sa femme, qu'il n'y en a pas une pour rattraper l'autre… des histoires de bonnes femmes, quoi… Alors, on l'a dit, la réaction la plus fréquente chez l'homme est… de se barrer! C'est-à-dire de faire une croix sur lui, de se taire, de chercher à ignorer la situation conflictuelle. Il va la banaliser, croyant ainsi ne renoncer à rien, ni à sa mère ni à sa femme, en bref cherchant à gagner sur tous les tableaux… ce que sa compagne va lui reprocher: il n'a pas de courage! Il n'est qu'un petit garçon dénué de virilité ! On connaît bien ce scénario classique des scènes de ménage.

Si, par malheur, la belle-mère est réellement trop attachée à son fils, nous nous retrouvons dans une situation de duel. Celui de deux femmes jalouses qui s'entendent bien pour se combattre et raviver chez l'autre la haine qui va permettre à la guerre de continuer, voire de s'aggraver…

Comment sortir de ce cercle vicieux? La réponse paraît évidente : il faut que la compagne puisse sortir de ses sentiments œdipiens : qu'elle ne confonde pas sa belle-mère avec sa mère. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire !

Plus pragmatiquement, il s'agit pour la femme comme pour la belle-mère de ne pas confondre les rôles. La belle-mère n'est pas la femme de son fils. Tout ce qui renvoie à cette dimension doit lui être interdit : tout ce qui est associé à la chambre du couple reste de sa plus stricte intimité. Et plus généralement tout ce qui concerne les choix de vie du couple. Par contre, ce qui est du registre maternel pour un fils devenu un homme doit être accepté par la femme (ce qui n'inclut donc pas ce que faisait la mère pour son petit garçon : le lavage du linge, la cuisine, etc.). La femme doit pouvoir l'accepter, au besoin sans s'en mêler, elle non plus. Un couple n'est pas forcément collé vingt-quatre heures sur vingt-quatre : rien ne devrait empêcher un fils de voir parfois sa mère seul, ou ses parents seuls, sans sa femme. Celle-ci devrait pouvoir accepter que son compagnon vive sa vie de fils, au besoin sans qu'elle en sache rien. Le fils comme sa femme ont chacun droit à une vie personnelle ! Ce qui n'empêche pas par ailleurs les réunions familiales avec les beaux-parents.

Il serait souhaitable, donc, que le couple s'entende sur les règles du jeu à donner à leurs deux belles-familles.

Pas facile, puisque cela implique un renversement des rôles. Car la belle-mère aussi revit dans le couple fils/bru un scénario œdipien : ce couple n'est pas sans lui rappeler celui de ses parents. Il faut donc que le fils ose prendre une position paternelle vis-à-vis de sa mère, et qu'il lui rappelle l'interdit œdipien en lui signifiant quelque chose comme : « Non, maman, cela c'est mon intimité avec ma femme, cela ne te concerne pas… » S'il ne le fait pas, c'est qu'il ne parvient pas à être au clair avec ses désirs.

Quand la mère est belle

> Il n'y a qu'en France que l'on parle de belle-mère, de beau-père, de belle-fille. Seul le gendre échappe à cette règle. Exemple: la belle-mère, en Angleterre, est la mère par alliance, selon la loi (*the mother-in-law*). D'où vient notre spécificité?

Au Moyen Âge, le terme de belle-mère est utilisé (aujourd'hui encore) pour désigner la « femme du père par rapport aux enfants qu'il a eus d'un premier mariage». Idem pour le beau-père. On voit apparaître ensuite, au XVI e siècle, ces mots utilisés pour désigner les parents du conjoint. À cette époque, le terme « belle » ou « beau » était une marque de politesse, de courtoisie. On disait « belle dame » comme on disait « gente dame ». On insistait ainsi sur son intention de courtoisie, sa recherche de relation bonne et pacifiée… C'est ce sens que retient Aldo Naouri [1] , et qu'il interprète: ce serait une manière d'antiphrase, une formation réactionnelle destinée à recouvrir une antipathie quasiment naturelle…

Une belle-mère mieux que ma mère

Ce cas de figure est plus rare. Une femme ayant connu une carence maternelle peut prendre sa belle-mère pour la mère qu'elle n'a pas eue, et se situer dans une relation de dépendance vis-à-vis d'elle. Alors, elle abandonne son rôle de femme pour se situer comme fille… et donc sœur de son mari! Elle désexualise sa relation avec lui, et le laisse à sa mère. Elle ne peut en rien s'interposer entre le fils et sa mère : couper l'un de l'autre lui paraît insupportable. Elle s'identifie à son mari dans la relation qu'il entretient avec sa mère, et vit leur bonheur par procuration… Quitte à en souffrir sans comprendre pourquoi…

Ainsi se crée une famille douce et heureuse, un paradis infantile où les beaux-parents se maintiennent en position de parents. Pour eux, tous les autres sont des enfants qu'ils aiment et qu'ils protègent : ils ne feront guère de distinction entre leurs enfants (le couple) et leurs petits-enfants (les enfants du couple).

Les deux complices

Il arrive que se crée une relation de profonde qualité entre bru et belle-mère. C'est qu'elles partagent une même condition : elles ont été filles toutes deux, elles sont épouses et mères toutes deux. C'est sur ces bases que peut se développer une compréhension mutuelle, et une solidarité. Elles deviennent des confidentes, des amies. Il arrive alors que la bru devienne la meilleure accompagnatrice de sa belle-mère dans ses derniers temps, et ses derniers moments.

L’intimité peut aller plus loin, jusqu’à former une société parallèle, entre femmes ; débarrassée des hommes, de leurs exigences, de leur violence. Enfin un monde de paix et d’harmonie; de douceur homosexuelle où l’une se reconnaît dans l’autre et s’y confond, dans un sentiment de contentement narcissique… Alors c’est l’homme-fils qui devient le problème, pas la belle-mère !

Rien que ma mère

Au début est la symbiose que l’identité des sexes de la fille et de la mère ne fait que renforcer. La fille grandissante va se vouloir à l’image de sa mère, et la mère va faire de sa fille un petit clone… en moins bien. Toute mère en ce sens ressemble à la mère de Blanche Neige. Parfois, grâce aux mirages de la chirurgie esthétique, on peut ne plus distinguer la mère de la fille… La fille proteste, la mère triomphe… Mais elles aiment avant tout former un couple de fausses jumelles déniant la différence des générations, et du coup l’avancée du temps : elles sont éternelles.

Et les hommes? Ils sont un faire-valoir pour leur narcissisme. Dans ce type de situation, la mère a toujours été plus femme que mère, et la fille n’a pas pleinement réalisé le changement d’objet d’amour, de la mère au père, décrit ci-dessus à propos du temps de l’œdipe. Ce qui prévaut dans le couple mère-fille, c’est la relation incestuelle : elles fusionnent dans une complicité douce et tendre, loin des rugosités masculines, et que rien ne peut troubler. Leurs hommes doivent se plier à leur inceste platonique. La fille défendra, souvent sur un mode apparemment féministe, sa mère des attaques du père. Quant à ses hommes, elle les partage imaginairement avec sa mère. Parfois, comme dans le film *Talons aiguilles* de Pedro Almodovar, le fantasme se réalise: mère et fille s’échangent un amant, réalisant dans la contiguïté des sexes ce que Françoise Héritier nomme un inceste de deuxième type, ici homosexuel.

La fille nourrit l’illusion d’un amour maternel inconditionnel. En fait, sa mère ne fait que s’aimer à travers elle. Écrasée sans vouloir l’admettre par l’image d’une grande mère primitive idéalisée, incapable de remettre celle-ci en cause, ce type de fille ainsi soumise à sa mère n’a pu constituer son identité. Elle se sent incapable de penser par elle-même, de construire sa vie. Cette sorte de torpeur n’est pas seulement intellectuelle, mais également affective, émotionnelle. Elle est comme engluée dans la relation à la mère. Les plus lucides d’entre elles protestent par moments, se sentent ambivalentes vis-à-vis de leur mère, ce dont elles se culpabilisent, car il serait monstrueux de ne pas aimer sa mère, d’oser lui

dire non! Cette intimité ne leur donne pas seulement le sentiment d'être dévorées, elles ont l'impression qu'elle les nourrit et leur apporte la sécurité.

Pour ce genre de femme, la belle-mère n'existe pas vraiment. Sauf si celle-ci est, elle aussi, entraînée dans la constellation féminine qu'elle forme avec sa mère. La femme sera prête à partager son compagnon avec sa mère, elle peut en faire un objet d'échange avec sa belle-mère. C'est qu'elle n'est pas trop attachée à son homme. Il lui a surtout été utile pour devenir mère. Quand tout « se passe bien », se met en place une succession de générations de femmes toutes dévouées au culte féminin.

1. Aldo Naouri, *Les Belles-mères* , Odile Jacob, 2011.

CONCLUSION

On le sait, les couples heureux n'ont pas d'histoire, et les contes se terminent quand le bonheur commence, quand le prince épouse la princesse et qu'ils vont avoir beaucoup d'enfants. On ne sait rien de la suite… C'est que, en général, on ne dit rien quand ça va bien : « tout est normal », « rien à signaler », « ça baigne »… ce mutisme dénote peut-être une certaine incapacité à jouir d'un bonheur qui reste pourtant fragile. C'est dommage, d'autant plus que ce « rien» concerne la majorité des situations… à première vue.

C'est donc ce qui se passe avant la fin du conte que nous avons traité dans ce livre : les autres histoires, celles qui se passent mal, ou pas si bien qu'on le souhaiterait, parfois même sans *happy end*.

C'est dire que nous n'avons pas épousé une certaine doxa ambiante qui s'intéresse aux solutions, et pas aux problèmes. Pour celle-ci, s'attacher au négatif, c'est la marque d'un esprit chagrin! Il faut positiver, comme on dit! Les problèmes, ce serait la prise de tête, tandis que les solutions, c'est bon!

C'est, après tout, la position d'une certaine psychologie dite « positive» actuellement en vogue. Celle où l'on apprend que nous sommes altruistes, résilients, promis au bonheur, que nous sommes faits pour aller bien. Il nous suffit d'apprendre la leçon… Le paradis est à notre portée, il dépend simplement d'un petit effort de notre volonté ! Rien que de l'entendre, on se sent déjà mieux… Vrai ou faux, qu'importe, sur le moment cela fait son petit effet…

L'origine de cette psychologie positive est à chercher dans la psychologie humaniste états-unienne du début du XXe siècle. Comme la positive, l'humaniste se présente comme un recyclage dans un vocabulaire apparemment scientifique, psychologique, des valeurs morales religieuses traditionnelles, le psychologue relayant le prêtre dans l'annonce de la « bonne nouvelle » : nous allons nous développer, c'est facile ! Tel est aussi le message du courant appelé « développement personnel ». Nous serions comme des pays du tiers-monde : des personnes en voie de développement. Heureusement, on nous aide, on nous dit où il faut aller, ce qu'il faut faire… C'est en quelque sorte une psychologie des « bons maîtres » qui nous expliquent ce qu'il faut faire, il suffit de s'en remettre à eux. Comme on dit, un conseil ça se suit. Soyons donc des suiveurs…

On a pu constater que notre démarche est exactement contraire. Plutôt que de masquer ce qui est problématique, nous nous sommes attaché à le décrire, à en comprendre les causalités psychiques, en évitant de désigner une voie droite qu'il faudrait suivre. C'est la démarche de la psychanalyse : dans la cure, le patient est invité à défaire ses nœuds psychiques, à sortir des répétitions qui l'enferment, mais l'analyste ne propose aucune solution. C'est qu'il fait plus que respecter la liberté du sujet, il a assez confiance en lui pour savoir qu'il élaborera sa solution, celle qui lui convient singulièrement.

BIBLIOGRAPHIE

AULAGNIER Piera, *Les Destins du plaisir*, 1979.

BRACONNIER Alain, *Mère et fils*, Odile Jacob, 2007.

BRISSET Claire, *15 millions d'enfants à défendre*, Albin Michel, 2005.

CASANOVA Giacomo, *Histoire de ma vie*, Robert Laffont, 1993.

COURNUT Jean, *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, PUF, 2001.

DUMAS Didier, *La Sexualité masculine*, Pluriel, 2010.

FERENCZI Sandor, « De la portée de l'éjaculation précoce », *in* « Psychanalyse I », *Œuvres complètes*, tome 2, Payot, 1968.

FREUD Sigmund, *La Vie sexuelle*, PUF, 1969.

—, *Psychologie de la vie amoureuse*, Petite bibliothèque Payot, 2010.

—, « *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, PUF, 1998.

GANNAC Anne-Laure, *Mère-fils, l'impossible séparation*, Marabout, 2004.

LACAN Jacques, *Les Écrits techniques de Freud*, Seuil, 1975.

LANDAU Tamara, *Impossible naissance ou l'enfant enclavé*, Imago, 2009.

LEBRUN Jean-Pierre, *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine*, Érès, 2012.

NAOURI Aldo, *Les Belles-Mères*, Odile Jacob, 2011.

RACAMIER Paul-Claude, *L'Inceste et l'incestuel*, Les Éditions du Collège,

1995.

SEARLES Harold, *L'Effort pour rendre l'autre fou* (1977), Gallimard, coll. « Folio Essais », 2003.

VAN GENNEP Arnold, *Les Rites de passage*, P. Nourry, 1909.

WALKER Lalie, *Belle-mère belle-fille, un mariage à trois*, L'Archipel, 2005.

WINTER Jean-Pierre, *Errants de la chair. Études sur l'hystérie masculine*, Payot, 2001.

REMERCIEMENTS

Je remercie Roseline Davido de m’avoir lancé sur la piste de ce livre; Agnès Salomon et Mathias Lair pour leur fidèle lecture et leurs conseils.